25,368/A

55157

RECHERCHES

SUR

LES FIÉVRES,

Selon qu'elles dépendent des variations des saisons, & telles qu'on les a observées à Londres, ces vingt dernieres années-ci ;

Avec des Observations de pratique sur la meilleure maniere de les guérir.

Par M. Guillaume Grant, D. M.

TRADUIT DE L'ANGLOIS,
Par M. Le Febvre, de V.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

RECHERCHES
SUR
LES FIÉVRES.

DE LA CONSTITUTION PUTRIDE.

IL eſt probable qu'il exiſte & flotte dans le ſang de tout animal bien portant, *une humeur d'un jaune pâle*, dont la bile eſt principalement formée ; & que le principal organe deſtiné par la nature à cette opération eſt le foie. Dans un état ſain, cette humeur n'eſt pas acrimonieuſe, même après que le foie en a fait la ſécrétion, & qu'elle

a passé dans le conduit hépatique, comme nous le connoissons par le goût; mais elle devient fort acrimonieuse quand elle est ramassée dans la vésicule du foie, qualité qui augmente en raison directe du tems qu'elle y reste. Tant que cette humeur flotte dans le sang, on peut l'appeler *suc biliaire;* quand elle a été séparée, & qu'elle passe dans le conduit hépatique, on l'appelle *bile hépatique;* & ensuite *bile cystique*, ou *fiel*, quand elle s'est rendue dans la vésicule.

Tant que le suc biliaire conserve ses propres qualités, & reste en quantité convenable, il est toujours l'ingrédient le plus utile pour la composition de nos humeurs. Dès qu'il n'est plus dans l'un ou l'autre de ces deux rapports, il s'altère, & devient l'origine de diverses maladies auxquelles on a donné différens noms. 1° Quand il est surabondant, tenue & âcre, il devient le principe de la constitution putride. 2° Quand il est surabondant, épais & âcre, il produit la constitution appelée communément *bilieuse.* 3° Mais,

quand il eſt fort viſqueux & d'un jaune ſombre, on l'appelle *ſuc atrabilaire*, comme flottant encore dans le ſang, & il donne naiſſance à la fauſſe péripneumonie : mais, quand ce ſuc atrabilaire eſt ſéparé du ſang, qu'il eſt dépoſé ou forme une fluxion ſur les viſceres, on peut pour le diſtinguer l'appeler *humeur mélancolique*, parce qu'il eſt la cauſe la plus commune de la mélancolie, des affections hypochondriaque & hyſtérique avec matiere. Quand ces obſtructions ſe réſolvent, la matiere qui ſe décharge reſſemble au goudron ; c'eſt pourquoi on l'appelle μελαινα χολη, ou atrabile.

Telles ſont les altérations que ſubit le ſuc biliaire dans ce pays-ci tous les étés & durant la moiſſon. Nous nous propoſons donc d'examiner les maladies qui en réſultent, telles que nous les trouvons *actuellement*, *régulièrement* & *invariablement*. Nous verrons auſſi ce qui réſulte de les avoir négligées, & les différentes méthodes adoptées par les praticiens pour les traiter ; par

là, nous tâcherons d'en découvrir la nature, & la meilleure maniere de les traiter.

Il faut bannir toute théorie ou conjecture dans un sujet de cette importance, ne point régler la pratique par aucune hypothèse, n'admettre aucune expérience qui ne soit prise du corps même; enfin il faut s'arrêter aux faits seuls. Ce point une fois assuré, l'on peut sans inconvénient y joindre une théorie bien réfléchie, pour confirmer ce que l'on en peut juger, & pour aider la mémoire: voilà pourquoi j'ai hasardé quelques digressions, afin de mieux développer mes idées.

L'humeur bilieuse est naturellement fort fluide & fort pénétrante, comme on le voit par la couleur qu'elle répand souvent sur le blanc des yeux; c'est pourquoi elle est encore séparée à certain degré par d'autres glandes que le foie: & il n'y a rien qui prouve mieux la surabondance de cette humeur dans le sang, que la couleur jaune qu'elle donne à l'urine; couleur qui disparoît dès que cette humeur est éva-

cuée en tout ou en grande partie. En effet, quand cette humeur eſt dépoſée dans les gros inteſtins, &, conſéquemment hors du cours ordinaire de la circulation, l'urine perd ſa couleur jaune, quelquefois devient pâle, comme il eſt ordinaire en bonne ſanté.

On peut cependant dire en général que tout régime qui rend l'urine jaune & pénétrante, augmente l'acrimonie de l'*humeur biliaire ;* &, qu'au contraire l'acrimonie de cette humeur diminuera toujours, ſelon que le régime rendra l'urine pâle & douce.

Une bouche ſale, une haleine forte, ſont des ſignes certains de la ſurabondance & de l'acrimonie de l'humeur biliaire. C'eſt pourquoi tout régime qui nettoie la bouche & rend l'haleine douce, doit être cenſé corriger les vices de cette humeur ; &, au contraire, tout ce qui rend la bouche mauvaiſe & l'haleine forte, doit être regardé comme irritant, & augmentant les vices de cette humeur ; & on doit s'en abſ-

tenir jusqu'à ce que ces symptômes soient dissipés ; après quoi, il faut changer le régime, de peur qu'en persévérant trop long-tems dans l'usage du premier régime, on ne donne dans un autre extrême, & qu'on ne rende la bile trop inerte pour exécuter la chylification.

Quand on vit de farineux, de fruits, de végétaux, le ventre est libre, l'urine est pâle & douce ; mais sur-tout si l'on ne boit que de l'eau : le miel & le petit-lait de présure font cet effet particuliérement. Si, au contraire l'on mange beaucoup de viandes, l'urine devient forte, haute en couleur, la bouche sale & l'haleine insoutenable. Tous ces phénomènes s'accroissent par les boissons spiritueuses & fermentées. La bière même fait plutôt cet effet que le vin ; mais sur-tout les épices de toutes especes, & l'usage des plantes que l'on appelle *alcalines*. On peut y ajouter les choux-verts, particuliérement le chou-cabus, les asperges & les artichauts. L'opium donne une haute couleur à l'urine, en augmente l'acrimonie, rend la

bouche ſale, la peau fort chaude, reſſerre le ventre plus qu'on ne le penſeroit, ou qu'on ne l'attendroit de la petite quantité qu'on en donne en une fois. La même choſe eſt vraie des véſicatoires & de la pûpart des ſubſtances alcalines ou putrides.

Ces ſeules obſervations peuvent nous aider à bien régler la diète qui convient durant les maladies produites par ces vices de la bile, & peuvent être d'une grande conſéquence pour le traitement. Les médicamens purgatifs qui teignent beaucoup l'urine, ſont plus capables d'irriter que de corriger l'acrimonie de l'*humeur biliaire :* ceci eſt d'expérience. Il en eſt de même de tous les amèrs; c'eſt-là peut être la cauſe du peu de ſuccès qu'ils ont, tant que la matiere acrimonieuſe n'a pas été corrigée ou évacuée : mais, dans le cas débile inerte, ils ſont du plus grand avantage.

Après avoir donné une idée générale de cette claſſe de maladies, je vais les conſidérer l'une après l'autre dans l'ordre qu'elles ſe ſuccèdent

entr'elles, *régulièrement & prochainement*, *cæteris paribus*, selon les saisons de l'année. Je ne m'arrêterai pas à un détail minutieux de toutes les altérations & de tous les phénomènes qu'une mauvaise pratique peut y produire : cela ne finiroit pas. Je me bornerai à l'histoire de la maladie même, à ses progrès naturels lorsqu'ils ne sont pas interrompus, & à ce que j'ai été capable d'observer relativement à la maniere de les traiter avec avantage. Je toucherai en passant la mauvaise pratique, me proposant ici d'exposer le caractere de la maladie, de montrer la cause de la variété infinie des symptômes qu'on a remarqué dans chacune de ces affections, & qui peuvent embarrasser de jeunes praticiens ; quoiqu'en effet, ces symptômes soient pour la plûpart les effets des médicamens & du régime, & ne doivent par conséquent pas être rangés parmi les vrais symptômes spécifiques de la maladie. Du moins ne les remarque-t-on jamais avec un traitement convenable.

DE LA SYNOQUE PUTRIDE.

APrès avoir donné une idée de la conſtitution épidémique qui règne dans la ſaiſon que Sydenham appelle l'*entredeux* du printems & de l'été, je vais conſidérer ce qui arrive durant le fort de l'été, quand les ſolides ſont le plus relâchés, le ſang plus diſſout que dans toute autre ſaiſon; particuliérement ſi le tems eſt pluvieux & l'air humide. Dans la ſynoque non putride, les ſolides n'ont pas encore perdu leur ton, ni le ſang la liaiſon de ſa texture. De-là la coction & la criſe, ſuivant Hippocrate, » le principe » vital des parties ſolides, & la force » vivifiante qui émanedu cœur, ſont » la cauſe efficiente de la coction. » Galien dit auſſi » que la coction » des humeurs ſe fait par les ſolides » ſains du corps, & que c'eſt l'ou-

» vrage de la nature. *Comment. 2. » l. 1, Epid. apud Lacun.* » Si les solides n'ont plus leur force naturelle, & que la texture du sang soit détruite, alors il n'y a plus de coction parfaite. Voici comme Hippocrate rend son idée sur ce sujet : « La fiévre » est comme un abcès général des » veines, ne différant que par le » lieu : ce qui est pus hors des vaisseaux, est hypostase dedans. » Ainsi, quand le pus d'un ulcère étoit louable, il concluoit que les solides & les fluides étoient en bon ordre. Si, au contraire, il voyoit que la décharge de l'ulcère fût mauvaise, il concluoit que le sang étoit dissout, & les solides relâchés, ou qu'il y avoit quelque défaut de cette *force vivifiante qui émane du cœur.* Si pareillement l'hypostase étoit louable dans les affections accompagnées de fiévre, il concluoit que les fluides & les solides étoient en bon ordre ; mais, si l'hypostase n'étoit pas louable, alors il appeloit la fiévre *putride*, c'est-à-dire, » *si la putridité* de » l'humeur l'emportoit, ou qu'elle fût

» conſidérable ; qu'il ne ſe fît pas de » pus louable , & qu'il n'eût pas » ſes marques caractériſtiques. » Galien l'explique ainſi dans ſon Commentaire : » Le pus eſt la production » d'un bon ſang & d'une parfaite » coction ; au lieu que la ſanie & » l'*ichor* ſont celle d'un mauvais » ſang & de la putréfaction. »

Ainſi leur idée ſur la putréfaction ſemble avoir été *un état* des ſolides & des fluides , tout *oppoſé* à l'état inflammatoire. Quand les ſolides étoient ſains & la texture du ſang bonne ou en partie tenace , ils obſervoient qu'un ulcère rendoit un pus louable , & que l'incarnation ſe faiſoit bien ; mais, quand les ſolides étoient foibles & le ſang diſſout, alors ils remarquoient que l'ulcère ne rendoit qu'une ſanie aqueuſe & ſanguinolente , ou un *ichor* aqueux , âcre ; de ſorte que l'incarnation ne ſe faiſoit pas bien ; que l'ulcère étoit ſale , fétide , & s'étendoit davantage.

Si pareillement un homme d'une bonne ſanté & d'une conſtitution bien ſaine , ayant auſſi les ſolides

bien élaſtiques, le ſang d'une forte texture, étoit pris d'une fiévre par quelque événement, cette fiévre étoit réguliére & de courte durée; la coction parfaite, & l'*hypoſtaſe* louable.

Mais, ſi la même fiévre avoit lieu dans un ſujet de mauvaiſe conſtitution, & dont les ſolides fuſſent foibles, le ſang diſſout ou même acrimonieux, alors il obſervoit que cette fiévre étoit anomale, longue & mauvaiſe. La coction en étoit partielle & inefficace; l'hypoſtaſe n'avoit rien de louable. Cette idée qu'Hippocrate & ſes ſectateurs s'étoient formée des fiévres putrides, n'étoit pas tant priſe de la cauſe qui produiſoit immédiatement la fiévre, que de la condition de la conſtitution dans laquelle la fiévre étoit produite: & Galien ſemble penſer qu'il n'y auroit pas de fiévre putride s'il ne précédoit un pareil état du corps. » On ne voit pas, dit-il, de fiévre » continue dans un âge froid, ni » dans un tempérament froid, ſoit » qu'il fût tel d'abord, ſoit qu'il le

» fût devenu : on n'en voit pas non » plus dans les sujets minces, ou dont » le corps n'est point compacte. *Meth.* » *med. l. 9. c. 3.* »

Il y a quelques années qu'on me demanda pour Mademoiselle Cop, âgée de dix ans. M. Fisher l'Apothicaire me dit qu'elle avoit eu la fiévre trois jours, & qu'elle avoit pris les potions salines, avec de la *confect. cardiaq.*, ne présentant cependant aucun mauvais symptôme. On m'envoyoit chercher pour voir si je pourrois arrêter un saignement de nez & de bouche qui avoit été rebelle à tout remède que l'on eût tenté. Les linges pouvoient faire croire qu'elle avoit perdu beaucoup de sang. Je trouvai le pouls fréquent & assez plein, sans dureté ; la peau fort chaude & presque couverte de *pétéchies*, dont quelques-unes étoient de la largeur d'un écu, de figure irréguliere, d'autres comme des morsures de puces ; l'urine étoit trouble ; la langue sale, & l'haleine forte. Je la fis saigner aussitôt : on tira huit onces de sang avant que le pouls tombât,

J'ordonnai un lavement purgatif qui procura une grande selle, comme il arrive souvent quand la saignée a précédé. On lui donna à boire beaucoup d'eau d'orge rendue acidule avec l'*esprit de soufre*, avec ordre d'être tranquille, légérement couverte, & placée à un courant d'air au milieu de l'été, & au fort de la constitution putride. Je considérai ce cas comme une surabondance de sang acrimonieux dissout dans une jeune fille d'une texture délicate. Je crus qu'il étoit inutile d'attendre une fiévre réguliere & une crise, c'est pourquoi j'ordonnai une légere décoction de quinquina avec l'*élix. vitr.* & un peu de *diacode*, & de continuer la boisson précédente. J'ordonnai ce quinquina, non comme un fébrifuge, mais comme un tonique, pour ranimer les fibres & rétablir la texture du sang. J'attendois par-là que la nature deviendroit en état d'opérer la coction de la matiere morbifique.

Le matin suivant, je trouvai le

ſang tiré la veille fort diſſout, le ſaignement de nez arrêté, le pouls modéré, la ſoif abattue, & pluſieurs taches, qui, de livides, étoient devenues d'un jaune foncé. L'urine étoit bourbeuſe, de différentes couleurs, & fort abondante. J'ordonnai de continuer les boiſſons, de manger des groſeilles, avec une taſſe de lait, du beurre le matin, à midi & le ſoir; par ce moyen, les taches diminuerent chaque jour. On lui tint réguliérement le ventre libre; elle commença à dormir un peu, & ſes forces reprirent. Le 9 elle eut une ſueur critique & univerſelle; enſuite trois ſelles abondantes, très-fétides & noirâtres, & la fiévre la quitta. Ceci ſemble s'accorder avec ce que dit Galien. « Cette pourri-» ture n'eſt pas ſimplement pourri-» ture, mais il y a quelque coction » avec. Car, comme il reſte encore » aux vaiſſeaux quelque force pour » opérer la coction, l'humeur putref-» cente eſt conduite à cette altéra-» tion. » On mit alors la malade a

la diète de lait de beurre, de fruits, de pain, de riz, d'orge; elle continua le quinquina & l'élixir vitriolique en petite quantité : quelques ſemaines après, elle prit les bains froids tous les matins pendant longtems. Mais au bout de quelques ſemaines, elle négligea ce régime, ſe ſentit beaucoup d'appétit; & ceux chez qui elle étoit lui accordèrent tout ce qu'elle voulut manger; elle quitta auſſi l'uſage du bain : mais les taches bleues de retour en furent la conſéquence. Il n'y avoit cependant point de fiévre; je la remis au même régime : en ſix ſemaines, elle fut rétablie.

Ce cas nous préſente la nature d'une fiévre putride quand elle eſt ſimple & ſans mélange d'aucune autre acrimonie, ſinon que l'*humeur biliaire* eſt un peu exaltée. Mais on rencontre ſouvent une fiévre putride compliquée avec d'autres maladies, c'étoit le cas de notre jeune fille. Un an après, ſa mere réſolut de faire inoculer tous ſes enfans; mais

je m'oppoſai à ce que cette jeune perſonne fût inoculée, croyant ſa conſtitution peu propre à cette opération. Pluſieurs jours après, je fus cependant obligé de céder aux importunités de la mere & de la grand'-mere, à condition que la jeune fille ſeroit tenue à un régime rigoureux, très-long-tems auparavant; eſpérant lui affermir entiérement la ſanté: ce qui parut avoir réuſſi; & elle fut inoculée avec les autres enfans par M. Hayward. Les autres enfans allerent comme à l'ordinaire, & ſe trouverent bien en peu de tems. Mais, cinq jours après l'opération, les piqûres faites au bras de la jeune fille commencerent à rendre une ſanie ſanguinolente, devinrent bleues, & s'enflerent tout autour. Le ſeptieme, la fiévre vint avec tous les ſymptômes de la fiévre pétéchiale antérieure, excepté le ſaignement de nez. Je la mis au même régime & à l'uſage des mêmes remèdes que dans ſa premiere maladie. Le dix, la petite-vérole parut très-diſcrète & bénigne en appa-

rence. Mais la plûpart des boutons devinrent d'abord pourprés, enſuite noirs, quoique la fiévre tombât évidemment, & que la malade reprît ſes forces. Elle fut levée tout le jour, fut en état d'aller même faire un tour au jardin; le dix-huit de l'opération, les boutons furent deſſéchés, & elle ſe trouva bien. Il n'y eut que ſes bras où il s'étoit formé deux vilains ulcères qui ne guérirent que pluſieurs ſemaines après. Elle fut depuis tenue au même régime, & jouit depuis d'une parfaite ſanté.

Quiconque lira Sydenham attentivement ſur ce qu'il appelle *fiévre varioleuſe*, il trouvera qu'il décrit la conſtitution putride épidémique en ce tems-là, & enſuite la même fiévre avec la réunion de la contagion varioleuſe. Quand je conſidere les épidémies de Sydenham, je vois que la ſucceſſion des fiévres marche dans cet ordre-ci: ſçavoir, au premier abord du printems, & durant les vents de nord & nord-eſt, la pituite ramaſſée dans les

viscères produisoit une espece de fiévre inflammatoire, qui formoit une fiévre réguliere (*homotone*) rémittente après les saignées convenables, & quand on avoit nettoyé les premieres voies ; & qui se terminoit critiquement, ou devenoit une intermittente bénigne. Je vois aussi que l'inflammation diminuoit par degrés, & que la saignée devenoit moins nécessaire à proportion que la chaleur de la saison augmentoit, que lorsque les vents venoient du sud & de l'oueſt, que la saison s'échauffoit, que le tems devenoit pluvieux & humide (au mois de Juillet) la même congestion d'humeurs produisoit une fiévre putride, pétéchiale, qui n'aboutissoit pas comme la précédente à une coction & à une crise régulieres, mais traînoit irréguliérement, (soit qu'elle montât, soit qu'elle tombât : ou pour parler le langage des Grecs, *épacmastique*, *anabatique* ou *paracmastique*) si la matiere morbifique n'étoit pas évacuée dès le commencement, tant par les vomitifs que par les purgatifs.

Je vois encore qu'en 1667, 1668, 1669, cette conſtitution putride étoit compliquée avec la contagion varioleuſe, & qu'il en réſulta la petite-vérole pourprée. En comparant enſemble ces deux fiévres, la ſynoque non putride & la putride, Sydenham vit qu'il falloit que ſa pratique fût variée. Dans la ſynoque non putride, vers la fin de la fiévre, il parloit de bière forte, de chauds cordiaux, de médicamens ſtimulans, pour avancer la ſuppuration & completter la criſe. Mais il dit, ann. 1667, &c. art. 6 : « Dans cette eſ-» pece de fiévre (*ſynoque putride*) » nous ne rencontrons pas une ma-» tiere groſſiere qui exige une coc-» tion avant d'être expulſée, comme » il arrive dans la fiévre intermit-» tente ci-devant mentionnée ; c'eſt » donc un travail inutile, que de tâ-» cher d'augmenter l'ébullition pour » opérer cette eſpece de coction. » Ce procédé, au contraire, ex-» poſe à augmenter la maladie, dont » l'eſſence conſiſte dans une très-» violente inflammation ; procédé

» d'autant moins convenable ici, » que la nature n'a destiné aucune » évacuation pour cette fièvre par » les éruptions, comme nous le » voyons dans les fièvres pestilen- » tielles & la petite-vérole, quoi- » qu'à d'autres égards elle ressem- » ble à la derniere. Il suit donc de- » là que toute la cure doit consis- » ter à arrêter l'inflammation & à » donner des rafraîchissans. » Il nous dit, art. 7, ce qu'étoient ses rafraî- chissans. Ce n'étoit pas le *nitre* ni les *potions salines*, ou autres remé- des capables de dissoudre le sang; mais le fruit, l'acide des limons, ajouté à la salade de la saison. Je dirai même qu'il édulcoroit la bois- son & la diète avec le *syrop de limon*, & défendoit en même tems toutes les viandes, même le bouillon de poulet.

Plus je médite les écrits de ce grand homme, plus je l'admire. Il se garde bien de recommander les forts acides dans la synoque non putride, où il se pouvoit trouver un sang épais & une pituite visqueuse, parce que ces acides coagulent les hu-

meurs. J'oſe avancer qu'il ne ſe feroit pas oppoſé aux *ſels neutres*, aux doux acides, aux fruits mûrs, au petit-lait, ni à d'autres choſes ſemblables. Mais, quand il parle de l'état de diſſolution du ſang, il ordonne les forts acides tels que le limon, les pommes d'hiver, ou de coing; & enſuite il dit que, le 6 de Juillet 1765, il fut obligé d'avoir recours aux acides minéraux les plus forts, dans un cas de colliquation conſidérable, ou de putréfaction du ſang; après quoi, art. 8, l. c. il donne cet excellent avis, de tirer le malade du lit, de le changer de linges, & de l'expoſer à un air libre. Enfin, art. 9, il juſtifie ſa pratique par la raiſon & par une expérience infaillible.

Si donc l'on compare la pratique de Sydenham avec ce qu'Hippocrate a dit de la fiévre qu'il appelle *typhus*, *de intern. affect.* c. 41, on verra combien ces deux grands hommes ſont d'accord. *Cette fiévre*, dit Hippocrate, exerça ſa fureur durant la canicule, & fut accompagnée d'une chaleur

mordante dans les chairs, de proſtration, d'impuiſſance à ſe mouvoir, d'accablement d'eſprit, de douleur de ventre, de ſelles fétides, ce qui provenoit de la réſorbtion d'une bile âcre, & rendue fétide par la chaleur de la ſaiſon, & de l'état putride des humeurs en diſſolution. Or il dit que pour la guérir, il faut des boiſſons froides copieuſes, des vins blancs acides, légers, du vin rouge pur, auſtere, & appliquer des éponges trempées dans l'eau froide.

En 1729, au mois de Juillet, Huxham, jeune praticien alors, vit cette fiévre à Plymouth, (de *Aere* & *Morb. epid.* p. 33, 34.) « Elle » attaquoit ſur-tout les enfans, les » femmes & les ſujets foibles. La » tête, l'eſtomac, les lombes, en » étoient affectés de même que ſi » c'eût été la petite-vérole qui eût » voulu paroître; & ces ſymptômes » étoient accompagnés d'une op- » preſſion de poitrine, de ſoupirs & » de grande foibleſſe. L'urine étoit » en grande partie crue, & dépo- » ſoit un ſédiment furfuracé : le

» ſang tiré n'étoit pas viſqueux.
» La langue étoit peu ſéche ; mais
» paroiſſoit couverte d'une eſpece
» de mucus viſqueux brunâtre. Vers
» le déclin de la maladie, il arrivoit
» un dévoiement & quelquefois une
» dyſſenterie, qui ſur-tout, ſi l'on
» avoit omis les vomitifs au com-
» mencement, devenoit exceſſive
» & même fatale à quelques-uns.
» Plus ce ſédiment de l'urine étoit
» parfait, plus il y avoit d'eſpoir de
» les tirer d'affaire. » Il décrit enſuite le traitement qu'il mit en uſage, & l'on voit qu'il n'étoit pas encore bien au fait de cette maladie. Il dit » que la ſaignée devenoit rarement
» avantageuſe, à moins qu'on ne la
» fît au commencement ; & que les
» vomitifs étoient très-néceſſaires.»
C'eſt bien juſques-là ; mais immédiatement après il conſeille de *fréquens*
» *véſicatoires*, &, par dégrés, *les car-*
» *diaques*, *le cinnabre* & *les opiates*. »
En tout ceci il a tort. Après cela il dit, le petit-lait de vin de Canarie, les délayans, les liqueurs acidules priſes copieuſement, furent d'une

d'une grande utilité : alors il a raison ; de même qu'en disant « vers » la terminaison de la fièvre, aussitôt » que les signes de coction parurent, » nommément le sédiment dans les » urines, avec une rémittence de la » fièvre, le quinquina aida admira- » blement la cure. »

Cependant le même Huxham, qui, en 1729, proposoit de guérir les fièvres putrides au mois de Juillet, par des *véficatoires gradués*, les *cordiaques*, le *cinnabre*, les *opiates*, se corrigea par la suite. Conformément donc, il fait, en 1748, les observations suivantes, après une grande expérience des fièvres putrides : » Mais je suis assuré que l'usage des » sels & des esprits volatils & alca- » lins est fort préjudiciable, en ce » que certainement ils augmentent » l'état putride des humeurs, & » agissent comme autant d'aiguillons » qui accélerent la destruction. » Ensuite il dit relativement aux véficatoires : « Je pense qu'on les appli- » que souvent mal-à-propos, quand » la fièvre monte considérablement,

» & ne demande pas d'autre ſtimu-» lant. » D'ailleurs les ſels de ces mouches agiſſent comme des ſels alcalins, & tendent à avancer la diſſolution & la putréfaction. J'aurai encore occaſion de dire autre choſe ſur cet article en traitant de la cure de cette fiévre.

Quelques-uns ſe ſont imaginés, par l'uſage que l'on fait du mot *putride* pour diſtinguer cette fiévre de toute autre, que les humeurs ſont préalablement dans un état de putréfaction, & exigent les remèdes qui, d'après l'expérience, empêchent les viandes de ſe gâter. Cette notion donna naiſſance à l'acception du mot *antiſeptique*, & a été cauſe d'une grande partie de la mauvaiſe pratique qui a prévalu depuis même qu'on a préféré l'étude de la chymie à la connoiſſance des maladies. Mais les anciens, qui n'étudioient que la nature & les phénomènes que les maladies pouvoient offrir, ſe ſervirent de ce mot *putride*, d'après trois obſervations. 1° Que cette fiévre donnoit une odeur forte & fé-

tide à tous les excrémens, à la ſueur, l'urine, l'haleine ; 2° que les cadavres des ſujets morts de ces fiévres ſe pourriſſoient preſque auſſitôt que les malades mouroient : de-là ils inféroient que cet état des humeurs étoit plus ſuſceptible de putréfaction que tout autre ; 3° que le ſang qui avoit été tiré de ces malades ſe couvroit en refroidiſſant d'une membrane verdâtre, ſemblable à la couleur d'une viande gâtée. Mais nous ſçavons que c'eſt l'effet, & non la cauſe de la fiévre. Car ſi nous examinons le ſang tiré au commencement, il a la couleur brillante du vermillon : quand il eſt froid, il ſe ſépare de lui-même en caillot & en ſéroſité, à moins qu'il ne ſoit très-corrompu ; conſerve la vivacité de ſa couleur, & paroît bon à tous égards, excepté qu'il eſt trop tendre. Si l'on veut tirer le caillot hors de la ſéroſité, il s'échappe dans les doigts & teint la ſéroſité : au lieu que quand le ſang n'a pas perdu ſa texture, il s'y trouve un fort principe glutineux, comme je l'ai dit au cha-

pitre de l'inflammation. Un ſang diſſous ne formera pas de couenne vraiment inflammatoire ; mais, quand la fiévre a tombé pendant quelques jours, on trouvera, en examinant le ſang, qu'il a perdu de ſa couleur. Quand il eſt froid, il ſe couvre de cette membrane verdâtre que les anciens prenoient pour un ſigne de putréfaction, quoiqu'il ſoit noir & diſſous au-deſſous.

Il ſembleroit donc que la nature tendroit au même but dans un ſujet dont les vaiſſeaux ſon élaſtiques, le ſang tenace, & dans un ſujet foible & exténué, dont les ſolides ſont lâches & le ſang diſſous, c'eſt-à-dire d'expulſer la matiere morbifique dans les deux cas par le moyen d'une fiévre ; que la fiévre produit dans les deux la matiere couenneuſe, par le ſecours de laquelle la matiere morbifique eſt embarraſſée, & enveloppée ſi l'on peu parler ainſi. Cette fiévre produit une forte viſcoſité dans le ſujet robuſte, laquelle eſt propre aux fins que la nature peut ſe propoſer ; au lieu que, dans le ſujet foi-

ble, elle eſt auſſi très-foible, & n'a guères d'efficacité : en obſervant cependant qu'il s'opérera à la longue dans le ſujet foible, ce qui ſe fera en peu de tems dans le ſujet robuſte.

Pour expliquer la nature de la conſtitution putride, telle que nous la voyons tous les ans, & régulièrement ici, il faut la diviſer. 1° Il y a un état de diſſolution du ſang qui arrive à peu près à chaque individu, ou à un plus ou moins grand nombre vers le commencement de Juillet, & continue même pendant une partie du mois d'Août, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'il ſoit remplacé par le *cholera-morbus*, lequel, ſuivant Sydenham, ann. 1669, c. 2, art. 1, » arrive auſſi conſtamment à la fin » de l'été & vers le commencement » de l'automne, que les hirondelles » au commencement de l'été, & le » coucou vers le milieu de la même » ſaiſon. »

S'il ne ſe joint rien à cette diſſolution du ſang, le changement de la ſaiſon le corrige par degrés, & ré-

tablit la texture des humeurs, & on ne s'en apperçoit pas. Mais si par événement un sujet est saisi d'une fiévre durant ce période, la fiévre étant alors compliquée avec cette dissolution du sang, elle est toujours d'une espece putride, à moins que le sujet ne soit extraordinairement vigoureux & bien portant.

Nous voyons par expérience qu'il y a quatre états différens du sang. 1° Il y a une espece de sang dont les globules rouges sont très-denses & fort nombreux. Tout le sang est fort pesant, mais la cohérence des globules est foible; de sorte qu'on peut le comparer à cet égard au mercure, n'ayant pas la tenacité requise. Il est fréquent dans les jeunes sujets d'un teint vermeil depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-cinq, ce qui les rend si sujets aux hémorragies tant du nez que des poumons, à la moindre occasion. 2° Il y a un sang visqueux & tenace, celui de la constitution inflammatoire. 3° Il y a une espece de sang léger dans lequel les globules rouges sont en petit nom-

bre. Il abonde en mucosité & en sérosité, comme dans la constitution *leuco-phlegmatique*, & dans la *glutineuse spontanée ;* 4° un sang dissous de constitution putride, ce qui, selon Huxham, est l'effet de quelque acrimonie qui détruit le principe de la liaison des globules, rend le caillot plus tendre, & la sérosité plus rouge qu'elle n'est naturellement, & ressemblante à du vin de Bourgogne.

Il y a quatre sortes d'acrimonies. L'acrimonie saline, l'acrimonie rance, l'acrimonie putride, & cette espece d'acrimonie particuliere à quelques animaux, plantes, fossiles, qu'on appelle *poisons*, parmi lesquels on peut comprendre les miasmes morbifiques des maladies.

L'acrimonie saline se subdivise en trois; l'acide, l'alcaline, la muriatique. On sçait que l'acide coagule le sang dedans & hors du corps.

MM. Johnston & Jolly, chymistes, me consulterent pour un de leurs manipulateurs qui se plaignoit de scorbut à la bouche, & dont il

souffroit cruellement. Cet homme étoit entiérement défait, toute sa graisse fondue, sa peau séche & dure, sa langue semblable à un morceau de bœuf crue; il avoit les gencives rouges, rudes, âpres, inégales. Le pouls étoit lent & irrégulier, mais ni petit, ni mou; les mains & la peau étoient froides, & il se plaignoit d'un frissonnement perpétuel; le ventre étoit un peu dur & prominent; les selles étoient âcres; il sentoit de fortes douleurs dans les intestins; avoit un faux appétit; mais tout ce qu'il mangeoit s'aigrissoit si fort sur son estomac, que quand il en sortoit quelque chose en rotant, cela lui enlevoit de la peau du gosier: l'urine étoit plutôt pâle, mais si mordante qu'elle l'écorchoit. Elle fermentoit vivement avec les sels alcalins, & en saturoit une grande quantité. Je lui ordonnai un électuaire de rhubarbe & de magnésie, à prendre souvent durant la journée, de maniere qu'il en fut purgé; de boire de l'*eau-de-craie* froide, de manger le maigre de la viande un peu mortifié, lui permet-

tant fort peu de pain & de sel, défendant le lait, les végétaux & les liqueurs fermentées. Son sang étoit d'une couleur vive, ne formoit pas de croûte visqueuse; mais le caillot étoit fermement lié, & la sérosité toute claire. Quelques jours après, le ventre étoit devenu mou & moins volumineux; alors il commença à prendre l'électuaire suivant. Prenez *confection cordiaque*, *poudre d'écailles d'huitres*, de chaque une once: *rhubarbe* & *sel de tartre*, de chaque une drachme, & en poudre, toutes les six heures, gros comme une muscade. Trois fois par jour il prit trois cuillerées de la mixture suivante. Prenez *infusion amère*, six onces, *teinture aromatique*, une once. Il se tira d'affaire par ces remèdes; il étoit chymiste de profession, &, ayant été ainsi instruit de la maladie, il varia sa diète comme il le crut à propos. De-là je conclus que l'acrimonie acide ne dissout pas le sang, & ne le rend pas susceptible de putréfaction, quoiqu'elle soit extrêmement abondante.

L'acrimonie muriatique, quoique regardée ordinairement comme n'étant qu'un *ſel marin*, peut cependant comprendre la plûpart des autres *ſels neutres*; tels que le *nitre*, le *ſel ammoniac*, qui s'accordent tous en ce qu'ils peuvent diſſoudre le ſang, quoique différens dans leurs parties conſtitutives. Ils ſemblent, comme le dit Huxham, diviſer & ſéparer les globules du ſang par leurs pointes ſalines; c'eſt pourquoi ceux qui ſont le plus aiſément altérés par l'énergie de nos vaiſſeaux, ſont à cet égard les moins dangereux. C'eſt de-là peut-être auſſi que vient une partie de leur utilité dans les maladies inflammatoires. Les anciens ſe ſervoient d'eau de mer & de ſel marin pour vomitifs, purgatifs & altérans. Je ne ſçais pourquoi on les a négligés long-tems, quoiqu'on les ait rappelés à préſent dans l'ordre des médicamens, avec grand avantage. Le ſel marin paſſe pour la principale cauſe du ſcorbut de mer, qui ravage les équipages, quoique les proviſions ſalées ne produiſent pas

le même effet dans les garnisons à si haut degré, à cause de l'eau fraîche qu'on a sur terre. Nous sçavons que l'acide de tous ces sels pris solitairement, rétablit la syncrasie du sang; de sorte que leur vertu dissolvante paroît résider dans le *principe alcalin & amer* du mixte. Quand on donne ces sels dans l'intention de résoudre un phlegmon, & de discuter une matiere visqueuse, on les donne dans l'état de neutralité. Mais si l'intention est de modérer la la chaleur, de tempérer la fermentation, de rétablir la texture du sang dissous, alors les acides seuls répondent mieux à l'intention, en les délayant de maniere à les rendre agréables à l'estomac: le palais des malades est, dans ce cas, le meilleur indice que l'on doive suivre. Ainsi le sel est antiphlogistique, & l'acide pur ou solitaire antiseptique.

Les substances alcalines portées dans le sang, en détruisent la texture, & causent des maladies putrides. C'est l'opinion que les meilleurs praticiens ont en général adoptée; mais,

depuis quelques années, plusieurs personnes bien intentionnées se sont abusées elles-mêmes, en concluant d'expériences faites à ce sujet sur la chair d'animaux morts. On a trouvé, par exemple, que le sel marin, le salpêtre, les gommes, les épices, les amers, les aromates, la chaux-vive, & les sels alcalins pouvoient servir à embaumer les substances animales, & les conserver très-longtems sans altération : de-là on a précipitamment conclu que ces matieres étoient propres pour des maladies auxquelles on appliqua, par analogie, en les nommant *putrides*, l'idée qu'on avoit de la putréfaction des substances animales mortes ; mais on devoit considérer que ces matieres n'agissent sur les chairs mortes qu'en condensant les fibres, en exaltant les sels & les huiles, & en détruisant ce doux *mucus* qu'elles font fondre, & mêlent avec la saumure. Ces expériences & ces observations nous apprennent seulement l'art de préserver, confire & assaisonner les viandes, mais non pas à guérir les

maladies des corps vivans. On ne peut avoir de vraie connoiſſance médicale des antiſeptiques, qu'en recherchant les propriétés des ſubſtances, qui, d'après l'expérience, rétabliſſent le ton que les ſolides peuvent avoir perdu, corrigent l'acrimonie prédominente, rendent au ſang ſa liaiſon & ſa texture, ſans exalter les huiles & les ſels, ſans brûler ou détruire le mucus naturel & eſſentiel, en augmentant la force de la chaleur ou la cauſe qui la produit. Si nous examinons, ſur ce principe, les effets des ſubſtances alcalines introduites dans le ſang, nous trouverons qu'elles le diſſolvent en altérant ſa texture, de maniere à le rendre plus ſuſceptible d'affections putrides. On ſera convaincu de ma propoſition, en liſant l'épître de Lewenhoeck à Wren ou Arbunot, ſur la diète, p. 106, ou le détail que Huxham nous donne du perſonnage de Cornouaille, dans ſon Eſſai ſur l'état putride & diſſous du ſang. Je puis en donner pluſieurs preuves, mais une ſuffit.

Le colonel M. étoit d'une constitution vigoureuse & brillante, mais fort sujet aux affections inflammatoires. Je le mis à l'usage de la lessive de M. Blackrye, pour des douleurs de gravelle (*a*); il en prit pendant une bonne partie de l'été, & s'en trouva fort soulagé. Il eut par hasard un petit rhume qui fut suivi d'une fièvre légère en apparrence, mais qui augmenta en peu de jours. Son sang étoit tout dissous; je le vis s'abattre avec des signes de putréfaction, au point de m'allarmer. Je vis à ce sujet M. Guillaume Duncan, qui lui sauva la vie à force d'acides, en persistant long-tems dans une diète de fruits & de végétaux. L'eau de chaux n'est pas à beaucoup près si dangereuse. Le docteur Rutherfort d'Edimbourg, nous dit dans une de ses leçons cliniques, qu'il avoit bu de l'eau de chaux pendant plusieurs années, sans inconvénient, & avoit

(*a*) Voyez un petit Traité intitulé Recherches sur les Médicamens lithontriptiques, imprimé, il y a environ quatre ans, chez Wilson, dans le Strand.

empêché par-là le gravier de se former dans ses reins; que, dès qu'il avoit quitté cette eau, il s'en étoit senti attaqué.

Le docteur Alston fit la même chose pour des douleurs d'estomac; comme je le fais aussi actuellement pour des aigreurs, & je m'en trouve toujours bien. *Mais ce ne sont ici que des preuves particulieres* pour les cas où la constitution est sujette à une acrimonie acide. Je ne voudrois pas (*a*) cependant conseiller même l'eau de chaux aux sujets portés naturellement aux affections putrides ou bilieuses:

(*a*) M. de Haën (*Rat. med.* p. 2, c. 12,) rapporte une cure, dans laquelle il dit avoir fait prendre dix-sept livres de savon de Venise, quinze cens livres d'eau de chaux, & autant de lait: & demande ensuite, *sed usus tantus alcalinorum an solutionem humorum putridissimam non minitetur?* Il répond, *id* Whytt, *aliique cum illo observârunt nunquam: neque in meo homine simile quidquam apparuit.* Je crois que les réflexions de M. Grant sont plus sages que cette réponse. M. de Haën, fort exact d'ailleurs dans le rapport des faits, n'est pas toujours assez attentif aux exceptions qu'il faut faire.

ces ſujets ne ſe plaignent jamais d'acides dans leur eſtomac, même quand ils déjeûnent avec du beurre chaud & du thé, mangent des groſeilles inconſidérément avec du lait, boivent du ponche fort aigre, & autres choſes ſemblables.

Les épices, les ſemences, les racines chaudes, ont paru préſenter quelque reſſemblance avec les ſels alcalins; &, pour cette raiſon, on les a appelées plantes alcalines; mais elles ne ſont pas de beaucoup ſi pernicieuſes. Leurs parties les plus actives réſident dans leur huile eſſentielle, de ſorte qu'elles ſont comme des ſavons végétaux. Cependant, dans les pays chauds où l'on en uſe beaucoup, on les corrige en partie par la quantité des fruits, & des liqueurs acides que l'on boit avec; ce qui en grande partie en lave l'acrimonie, en paſſant continuellement dans ce torrent des humeurs. Mais on a obſervé que le pauvre peuple de Bengale, qui vit ſur-tout de fruit, de riz & de lait, n'eſt pas ſi ſujet aux fiévres & aux

dyſſenteries, que les riches & les volupteux qui ſe livrent à la bonne chere, & font un grand uſage de mets de haut goût. En effet, les gens qui mangent beaucoup de viandes, & prennent peu d'exercice, ont beſoin d'épices, de vin, pour aider la digeſtion.

On remarque que les François gardent pour la plûpart leur viandes juſqu'a ce qu'elles ſoient même plus que mortifiées, & enſuite les corrigent avec le ſel, les végétaux & les acides. Les viandes que j'ai vues en Bourgogne, ne ſe putréfioient pas ſi vîte que chez nous. Elles prenoient une couleur verdâtre, qui y formoit une eſpece de croûte tout autour, & ſembloit les préſerver. Quand elles étoient accommodées, le jus en étoit fort brun, parce qu'il s'y diſſolvoit une partie de la fibre; & le maigre en étoit fort tendre. Je m'accommodois fort bien de ces viandes, ayant été toute ma vie ſujet aux aigreurs. Mais, par la même raiſon, elles auroient été trop putrides pour des ſujets d'une conſti-

tution différente ; & je penſe que ſi nous imitions les François en ce point, & que nous négligeaſſions nos appartemens, comme ils le font, les maladies putrides ſeroient plus communes chez nous qu'elles ne le ſont à préſent. Leur climat ſec ne demande pas des appartemens ſi propres, ou des proviſions auſſi fraîches que chez nous.

L'acrimonie putride eſt particuliere aux ſubſtances animales : car, quoique les végétaux nouveaux & frais ſe pourriſſent quand on les comprime, & qu'enfin ils rendent un ſel alcalin, & fermentent avec les acides, comme on le voit ſouvent des tas de foin, cependant c'eſt plutôt un alcali fixe, *produit de combuſtion*, que l'alcali volatil fétide, qui eſt le produit des ſubſtances animales en putréfaction. La putréfaction ſemble donc être dans les ſubſtances animales, ce qu'eſt la fermentation dans les végétaux, ſçavoir, une opération par laquelle les parties conſtitutives ſont ſéparées, la viſcoſité naturelle détruite, les

huiles ſont attenuées & deviennent rances, les ſels fétides, volatils, alcalins, & les fibres ſolides ſe diſſolvent. Autant que je ſçache, les meilleurs chymiſtes ſont d'accord ſur ces opérations de putréfaction. Si cela eſt, nous pouvons inférer que ce dernier produit de la putréfaction eſt un ſel fétide (*a*), volatil, alcalin. La fermentation produit d'abord une liqueur douce, enſuite un eſprit inflammable; ce qui eſt le dernier terme de la fermentation vineuſe, dont le principe eſt contenu dans la *levure*. Alors commence une autre fermentation, appelée acéteuſe, dont le dernier terme eſt le produit d'un pur acide fermenté. Le principe de la fermentation acéteuſe eſt contenu dans ce nuage que l'on appelle la lie ſupérieure, ou, ſelon l'Anglois, *mere*, parce que quand elle eſt mêlée avec la décoction d'une plante, elle hâte beaucoup l'opération par laquelle le vinaigre s'effectue, de même que la levure

(*a*) Oui; mais il diſparoît à meſure que la putréfaction s'achève.

le fait de la fermentation vineuſe.

Ces ſubſtances putrides communiquent la même mortification à toutes les ſubſtances animales avec leſquelles elles ſont en contact, comme les bouchers l'obſervent ſouvent dans leurs boutiques. Les vapeurs qui s'en exhalent, produiſent ſouvent des fiévres putrides & malignes, dans leſquelles le ſang eſt fort diſſout, comme cela ſe voit ordinairement après les ſiéges & les batailles. La même choſe eſt arrivée par la puanteur d'inſectes morts & pourris, comme l'a remarqué F. Hoffman. Cependant les cauſes les plus communes des affections putrides ſont, 1° le défaut de ſecrétions & d'excrétions naturelles, deſtinées à charrier hors du corps les parties putrides & récrémenteuſes des humeurs ; 2° manger des ſubſtances putrides ; 3° reſpirer un air ſtagnant & imprégné des exhalaiſons des matieres putrides, ou de l'haleine & de la tranſpiration de pluſieurs animaux fermés enſemble dans un endroit clos.

Tous ces inconvéniens ſe réuniſ-

ſent contre les gens de mer. L'humidité empêche leur tranſpiration ; le mouvement continuel les conſtipe : ils dorment dans un air renfermé, corrompu par les exhalaiſons de la ſentine, & imprégné des molécules qui s'échappent du corps de chacun d'eux. Joignons à cela le manque ou le peu de bons breuvages, de racines, de végétaux frais, la conſtitution putride de leurs viandes & de leur eau, les changemens ſubits du froid & du chaud de la ſéchereſſe & de l'humidité, à quoi ils ſont continuellement expoſés, nous pourrons rendre compte de leur ſcorbut, ſans rapporter le tout à la quantité du ſel dont ils uſent. Ainſi, le ſcorbut de mer eſt (*a*) un état de diſſolution du ſang, provenant d'une acrimonie putride, jointe à une acrimonie ſaline : au lieu que

(*a*) Ces réflexions de M. Grant répondent à bien des difficultés que M. de Haën s'eſt faites à lui-même, ſans rien réſoudre de précis. *Voyez* ſes Obſ. ſur le Scorbut; d'autres ont mieux examiné cette matiere.

le ſcorbut commun de nos Anglois eſt un état de diſſolution du ſang provenant du mélange d'une acrimonie putride, avec une acrimonie rance. L'humidité naturelle & les changemens ſubits de l'air, empêchent beaucoup la tranſpiration; l'uſage continuel des viandes diſpoſe nos humeurs à certain degré de putréfaction. Nous mangeons la graiſſe & le beurre au point d'excéder toutes les forces de l'eſtomac: ces ſubſtances ſe ranciſſent donc, & nous nous en apperçevons quelquefois avant même qu'elles ſoient ſorties de l'eſtomac: mais elles paſſent fréquemment dans les vaiſſeaux, ſe mêlent avec le ſang, & ſont dépoſées dans différentes parties du corps; c'eſt ce qui rend gras, bouffi & ventru. Alors elles reſtent en ſtagnation, ſe corrompent, produiſent le ſcorbut, la goutte & autres maladies. Si par haſard il ſurvient une fiévre quelconque, elles la rendent très-dangereuſe.

Je me rappelle ici ce que j'entendis un jour dans une conſultation. Ce

qu'on y dit, quoique plausible, n'en étoit pas moins mal fondé. Un de mes amis pensoit alors que la digestion des substances animales se faisoit dans l'estomac par la putréfaction, & celle des végétaux par la fermentation ; que ces deux opérations se détruisoient l'une l'autre. Ainsi il concluoit que les substances animales & végétales ne pouvoient bien se digérer lorsqu'elles se trouvoient ensemble : de sorte que celui qui mange des viandes ne devoit pas prendre de pain en même tems ; & *vice versâ*. Il ne faut, pour réfuter cette opinion, que l'expérience journaliere : on mange continuellement l'un & l'autre ensemble, & cependant on les digere, on se nourrit.

On peut néanmoins prouver que les substances animales ne sont pas digérées par putréfaction. Voici une expérience : qu'on rempliſſe bien un chien de charogne, & qu'on le tue une heure après, pour examiner son estomac : on y trouvera la viande, qu'il avoit prise corrompue, exempte de la moindre marque de putréfac-

tion, au lieu d'être encore plus gâtée après une heure de digestion.

Celle des végétaux n'est pas non plus opérée par la fermentation. Qu'on ouvre une brebis, on trouvera dans le premier ventricule les végétaux mêlés avec une humeur glaireuse, mous & macérés. On les trouvera, dans le second ventricule, dans un véritable état de digestion après la rumination, mais sans aucun signe de fermentation. Ainsi la digestion est donc une opération également différente de la fermentation & de la putréfaction: ni l'une ni l'autre ne peuvent avoir lieu dans un estomac sain, tant que les organes sont en bon état; de sorte que toute flatulence, putridité, ou aigreur de l'estomac, sont un signe de mauvaise digestion, & les avant-coureurs de mille désordres, si l'on n'y remédie promptement.

Le mercure est de tous les minéraux celui qui a le plus grand effet pour dissoudre le sang; il le rend putride à certain degré, comme il

est

eſt évident par la puanteur de l'haleine, de la ſueur & de la couleur de l'urine qui reſſemble à l'urine trouble des fiévres putrides. J'ai lieu de croire que la partie réguline de l'antimoine produit le même effet. C'eſt pourquoi ſes prétendus effets ſalutaires dans les fiévres putrides, me paroiſſent plutôt douteux, à moins qu'il n'opere comme émétique, ou qu'il ne ſoit bien corrigé.

Il eſt pluſieurs végétaux qui diſſolvent ſenſiblement le ſang ; tels que le *jalap*, l'*aloës*, l'eau diſtillée du *laurier-ceriſe*, la *ciguë aquatique*, & la plûpart des purgatifs réſineux, ou peut-être tous. La plûpart des poiſons animaux produiſent cet effet à un très-grand degré ; tels que le poiſon porté dans le ſang par la morſure de certains animaux, celui de différens inſectes mêlés avec les alimens, la puanteur d'inſectes morts, des corps corrompus ou des viandes putreſcentes ; mais ſur-tout les miaſmes morbifiques de certaines fiévres peſtilentielles : ce qui a été obſervé par les meilleurs auteurs

qui en ont parlé. *Galen.* l. 1, *Epist.* 1, *de Feb. diff.* c. 4. Foreſt. *Obſerv.* l. 4. *obſ.* 11 & 26. Hoffm. *Med. rat.* T. I, p. 291. Stahl, *Fund. Chym.* T. II, *Part. II, Sect. I*, c. 5.

La ſignification du mot *putride* appliqué aux maladies, diffère donc à certain point de l'acception commune qu'on lui donne quand on parle de corps morts, en tant que cette putridité provient d'une diſpoſition morbifique des humeurs, produite par diverſes cauſes. Quoique cet état ne puiſſe pas encore être vraiment appelé putride avant la mort, cependant, en certains cas, il en approche autant que cela peut s'accorder avec l'état de vie. L'expérience de pluſieurs ſiécles nous a prouvé que cette diſpoſition eſt ſur-tout fréquente en Juillet & Août dans ce pays-ci, Il eſt vrai qu'il peut y avoir une diſpoſition putride en toute ſaiſon. Il en eſt différentes cauſes, telles que les camps, les priſons, les hôpitaux, les vaiſſeaux, les ſiéges des villes.

Mais je m'arrête à la fiévre de la

conſtitution épidémique qui revient régulièrement tous les ans, c'eſt-à-dire, à la fiévre d'été de Londres, comme je l'ai remarquée ces quinze dernieres années-ci. Je dois auparavant féliciter mes concitoyens de ce que les maladies putrides ne ſont pas ſi fréquentes, ni ſi violentes ici que je les ai vues dans quelques autres grandes villes, ni même autant qu'elles l'étoient ici par le paſſé. Il eſt vrai que les gens qui viſitent nos priſons, nos hôpitaux, en emportent ſouvent la contagion dans leurs habits, & peuvent quelquefois la répandre. Mais, la plûpart du tems, cette contagion rencontre un ſang riche & ſain, capable de lui réſiſter.

Quand Eraſme quitta l'Angleterre, il écrivit un éloge ſur l'hoſpitalité, & la grande attention qu'on avoit eue pour lui à Londres, déplorant en même tems le malheur des habitans qui étoient alors expoſés au retour régulier d'une fiévre maligne qui commençoit tous les printems, exerçoit ſa fureur tout l'été, & une

partie de la moiſſon. Cette fiévre faiſoit périr plus de pauvre monde, étant dûe, ſuivant Eraſme, aux cauſes ſuivantes; 1° la diſette d'eau, car, dit-il, « il y a peu de conduits plus près que *Lamb's*, à une » grande diſtance de la ville, c'eſt-à-» dire, (*Red Lyon, Street-Holbourn;*) » l'eau de riviere, étant portée ſur » le dos des gens, eſt ſi chere, que » les pauvres ne peuvent s'en procurer aſſez pour ſe laver, & tenir » leurs maiſons propres. 2° Ces » maiſons étant bâties de bois, ſont » très-froides durant l'hiver; ce qui » les oblige de remplir de paille leurs » appartemens. Or, ne la pouvant » pas changer ſouvent, elle s'y cor-» rompt, & devient fort nuiſible. » Que cet honnête homme verroit avec plaiſir l'état préſent de cette grande ville, qui jouit aujourd'hui de tous les avantages de l'art & de la nature! L'emplacement en eſt ſec & graveleux, coupé par les quatre rivieres *Tyburn*, *Holbourn*, *Walbrook*, *Tower*. Il y a à chaque maiſon un eſcalier qui deſcend à l'une ou à

l'autre de ces rivieres, un bon égoût sous terre, & un canal au-dessus pour emporter par-là toutes les immondices & les ordures. Les égoûts sont lavés deux fois par jour par la marée, & les canaux par un courant d'eau continuel, qui entretient un mouvement constant dans l'air. Outre cela, le flux & reflux de la Tamise produit une ventilation réguliere dans toute la ville. Chaque maison a plus d'eau même qu'il ne lui en faut, des provisions excellentes & toujours fraîches; pain, fruit, & autres végétaux; air libre, rues espacées, maisons commodes, élégantes, bons appartemens; & tout le monde y est propre à l'envie dans sa personne, son lit, son ameublement. Le régime des citoyens est antiseptique, si l'on excepte la quantité de viandes grasses & de beurre qui se consomme parmi eux. Le pauvre même a de bons breuvages, la bière, le cidre, le ponche. La plûpart de nos eaux de source sont imprégnées d'un acide nitreux fort agréable, & salu-

taire aux gens d'une conſtitution putride, quoiqu'il ne convienne pas aux eſtomacs foibles.

Telles ſont les raiſons pourquoi l'on eſt à préſent ici moins ſujet aux fiévres malignes que nos ancêtres : en examinant même mes journaux, je ne remarque de conſtitution putride qu'au mois de Juillet. Ces fiévres malignes que j'ai vues en Mai & Juin, avoient été rendues telles, parce que l'on avoit mal traité la ſynoque non putride, excepté quelques cas dont je pourrois donner les raiſons particulieres. Quoi qu'il en ſoit, il eſt vrai que ceux qui ont eu une *ſynoque non putride* vers la fin de Mai, & ont été traités comme je le viens de dire, c'eſt à-dire par des ſaignées faites au beſoin, un vomitif, les *acidules*, les *ſels neutres*, l'*oxymel commun*, & les lavemens juſqu'au dixieme jour, & qui, ayant eu alors les meilleurs apparences, ont été abandonnés à la nature & à une diète convenable juſqu'au quatorze, dans l'attente d'une criſe parfaite par les ſueurs, &c. laquelle a eu lieu &

a été suivie de selles ; ceux-là, dis-je, n'ont pas eu de crise parfaite comme au commencement de la saison ; au contraire, leur pouls est devenu petit, fréquent ; la peau est restée fort chaude, la bouche sale, l'urine haute en couleur, épaisse, mais âcre, semblable à de la forte bière passée, comme dit Huxham ; leur sommeil étoit fort inquiet, les sueurs considérables toutes les nuits, sans qu'on ait retiré aucun avantage, ni des sueurs, ni des selles ; de sorte que la rémittence en devenoit plus courte. Dans ces cas-là, la maladie avoit tout l'air d'une fièvre putride, quoiqu'elle n'eût point été telle au commencement, lorsque le sang étoit visqueux ; mais la maladie avoit changé son type par la durée de la fièvre, la chaleur du tems pluvieux, & des vents du sud.

C'est ce qui arriva à M. Belson, jeune homme que je traitai, lui ordonnant alors d'aciduler toutes ses boissons avec l'*esprit de soufre*, & de prendre deux jours après une dé-

coction de quinquina : je lui dis auſſi de manger des fraiſes, d'ajouter un peu de vin & de jus de limon à ſes panades & ſes gruaux, ce qui, avec le petit-lait, fit toute ſa diète juſqu'au dix-huitieme jour que je lui permis un peu de bouillon avec du jus de limon à ſon dîner. Je regardai cette fiévre comme critique, vers le vingt-un de Juin. Je vis pluſieurs mêmes cas en même tems, mais un ſuffit.

Peu après je fus demandé par différentes perſonnes toutes ſaiſies d'une douleur inſupportable & d'une chaleur brûlante au creux de l'eſtomac & ſous la pointe du cartilage xiphoïde. Pluſieurs avoient une grande chaleur & une grande fiévre, la langue très-ſale, le ventre tendu; douleur aux lombes, à la tête; perte de forces & d'appétit; grand abattement d'eſprit; une agitation conſidérable; une ſueur continuelle & ſans ſoulagement. D'autres préſentoient tous ces ſymptômes à moindre degré, mais ſans grande fré-

quence dans le pouls, & ſans chaleur brûlante. Ces derniers mauvais ſymptômes s'y joignoient bientôt, pour peu que l'on s'y prît mal, ou même qu'on négligeât de quelques jours les évacuations néceſſaires. C'eſt donc ici que commence la premiere apparence de la conſtitution putride, décrite par Sydenham ſous le nom de *fiévre varioleuſe*, aiſée à guérir au commencement par le traitement convenable, mais très-dangereuſe & difficile ſi on la néglige ou qu'on s'y prenne mal.

Pluſieurs perſonnes ont mal-à-propos attribué ces maladies aux fruits de l'été, leſquels commencent alors à paroître; tandis que réellement la Providence ſemble alors avoir deſtiné ces fruits comme un remède contre ces funeſtes maladies. J'ai examiné avec tout le ſoin poſſible & ſans préjugé cette matiere, & je me ſuis convaincu que le général du genre humain peut ſe garantir de bien des maladies putrides par un libre uſage des fruits mûrs ſeuls, quoique les eſtomacs foibles

tels que le mien ne s'accommodent pas d'une certaine quantité de fruit. Il ne faut pour les autres d'autres précautions que la vraie maturité de ces fruits ; les manger avant les repas, & boire un grand verre d'eau froide par-dessus. J'ose même dire qu'un homme vigoureux, d'une constitution scorbutique ou bilieuse, qui ne travaille pas beaucoup, devroit durant trois ou quatre mois de l'été ne vivre que de pain, de fruits (*a*), de lait de beurre, de salade, avec très-peu de viande maigre ; prendre le grand air, & qu'il s'en trouveroit plus fort, plus vif

(*a*) Quand on s'est chargé l'estomac de viandes, & qu'on le surcharge ensuite de fruits, c'est certainement lui préjudicier, comme Celse l'a observé, « *poma nocere* » *quidam putant quæ immodicè toto die sic* » *assumuntur, ut nequid ex densiore cibo re-* » *mittatur. Ita non hæc, sed consummatio* » *omnium nocet ; ex quibus in nullo tamen* » *minùs, quàm in his noxa est. Sed his uti* » *non sæpiùs quàm alio cibo convenit. De-* » *nique aliquod densiori cibo, cùm hic acci-* » *dit, necessarium est demi.* »

que s'il mangeoit les mets les plus gras, & buvoit les plus fortes liqueurs. Je ne vois rien de plus abſurde que nos grands repas d'été, où l'on ſert les viandes les plus ſubſtancielles, & les plus fortes liqueurs qu'on devroit réſerver pour les froids humides de l'hiver.

La vraie conſtitution putride eſt épidémique, & peut, par-là, être compliquée avec d'autres maladies. Quand elle eſt ſolitaire, elle tombe à meſure que la cauſe originale diſparoît. Mais, quand elle eſt compliquée, il faut d'abord attaquer l'épidémie; alors l'affection ſporadique diſparoîtra dans ſon état naturel, & doit être traitée en conſéquence. Je vais donner quelques exemples de l'une & de l'autre, pour montrer combien Sydenham a exactement obſervé cette conſtitution; &, ſi les dates des cas qu'il nous rapporte ſont exactes, on verra que la fiévre varioleuſe eſt la premiere apparence de la conſtitution putride, & la fiévre dyſſentérique la derniere, précédant immédiatement le *cholera-*

morbus, ou la premiere apparence de la conſtitution bilieuſe (ou fiévre de la moiſſon,) qu'il appelle *fiévre nouvelle* dans ſon *Schedula monitoria*, comme on le verra en ſon lieu.

PREMIERE OBSERVATION, *ſans Fiévre.*

M. Bennington fut ſaiſi d'une douleur au creux de l'eſtomac, & avec tant de ſenſibilité, qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on l'y touchât. Je ne me rappelle pas d'avoir vu le même ſymptôme abſolument dans d'autre maladie : ainſi on peut l'appeler *ſigne pathognomonique* ; 2° il y avoit peſanteur de tête, quelque chaleur ; point de fréquence dans le pouls, ni de pétéchies ; 3° une petite ſoif ; 4° la langue étoit comme en ſanté, ſinon qu'elle étoit un peu blanche le matin, mais rarement ſèche, & jamais ſale ; 5° ſueur ſpontanée, & qui ne ſoulageoit pas ; 6° un ſédiment louable dans les urines. Que l'on compare avec ceci Sydenham, *c. 3. contin. Feb. ann. 1667*, &c. Je fis

donc tirer un peu de ſang, & donnai enſuite un vomitif. Il ſe ſentit auſſitôt ſoulagé de ſa douleur; mais il lui reſtoit encore du trouble à la tête & quelque douleur aux lombes. Son ſang étoit fleuri ſans être couenneux: la ſérosité en étoit jaune. J'ordonnai des apozèmes purgatifs, une taſſe d'heure en heure, juſqu'à ce qu'il y eût quelque effet; j'ordonnai de réitérer la même choſe tous les matins, juſqu'à ce que les ſymptômes diſparuſſent. Je lui interdis toute ſubſtance animale, ne lui permettant que des fruits mûrs & de l'eau froide. Il fut bien au bout de quatre jours. La fiévre déterminée fut ainſi évitée par les évacuations faites à tems & un régime convenable.

IIe OBSERVATION, *avec Fiévre.*

La Concierge de M. Muir, fut priſe des mêmes ſymptômes, le deux de Juillet 1769; elle prit pour cela les potions ſaline & les diaphorétiques.

La premiere fois que je la vis, elle étoit dans une sueur considérable, & se plaignoit 1° d'une violente douleur au creux de l'estomac qui étoit fort sensible au toucher, & un peu tendu ; 2° de douleur à la tête & aux lombes, avec foiblesse & abattement d'esprit ; le corps étoit très-chaud ; il y avoit de grandes taches pourprées sur la malléole externe droite, & quelques taches à la jambe gauche ; les taches de la jambe droite étoient douloureuses & un peu enflées, mais celles de la gauche unies & sans douleur ; 3° elle ne se plaignoit pas de soif, mais étoit fort molestée par un mauvais goût pâteux dans la bouche ; 4° la langue étoit blanche au milieu, livide vers les bords, rarement sèche & jamais blanche ; 5° elle éprouva des sueurs spontanées abondantes depuis le commencement ; & ces sueurs ayant été trop favorisées, elles aigrirent les autres symptômes ; 6° le pouls étoit très-fréquent, ni petit, ni dur ; 7° le visage étoit bouffi, rouge, de même que le cou &

les bras ; 8° elle rendoit beaucoup d'urines troubles qui ne ſoulageoient pas plus que les ſueurs. Je la fis donc ſaigner ; j'ordonnai l'émétique, & d'aciduler toutes ſes boiſſons avec l'oxymel ſimple ; de prendre auſſi l'eſprit de ſoufre aſſez ſouvent dans ſes potions ; d'ouvrir toutes les portes & les fenêtres, d'ôter quelques couvertures du lit, d'ouvrir les rideaux petit à petit, & de manger quelques groſeilles rouges. Le lendemain, je trouvai le ſang fleuri, écumeux, mais très-tendre. J'augmentai l'eſprit de ſoufre dans les potions ; j'ordonnai une purgation de *tartre ſoluble* & de *manne*, recommandant à la malade de ſe lever & de ſe tenir à l'air libre tout le jour. La purgation fut réitérée de deux jours l'un ; &, le neuf de la fiévre, le douze de Juillet, la malade fut en état de vaquer aux affaires de la maiſon : il ne parut rien de critique, ſinon qu'elle reprit par degrés, après la premiere purgation.

Dans le même tems, Madame R. fut attaquée de la même maladie,

& se trouva si bien le trois, après les premieres évacuations de la saignée, & après le vomitif & les purgatifs, qu'elle se leva & alla promener aux environs. Elle eut grand'faim, & mangea de bon cœur d'une poule bouillie : le matin suivant, elle eut une rechute, se plaignit de grande foiblesse, quoiqu'elle eût aussitôt été soulagée par le vomitif & les purgatifs. Néanmoins elle n'eut point de symptômes de fausse couche : car elle étoit grosse. Cette douleur d'estomac étoit si grande dans plusieurs jeunes filles, qu'elle leur causoit des mouvemens hystériques très-violens. Mademoiselle Ch. étoit pâle & sans parole la premiere fois que je la vis, & pressoit toujours une main ou les deux contre le creux de l'estomac, ce qui me fit soupçonner que le siége de la maladie étoit là. Je la fis saigner, ce qui fit cesser ses accès. Alors je prescrivis un vomitif : peu après qu'elle eut pris l'émétique, l'accès revint, & dura une heure : le vomitif fit son effet quand l'accès eut

ceſſé, & elle rejetta une grande quantité de phlegmes de différentes couleurs; ce qui la ſoulagea beaucoup. Alors elle prit des apozèmes purgatifs, fut délivrée de ſa douleur après la ſeconde évacuation, mais la fiévre dura cinq ou ſix jours. Pendant ce tems-là, elle vécut de petit-lait de préſure & de jus de limon, de fraiſes; & on lui lâcha le ventre tous les matins avec les mêmes apozèmes.

IIIe OBSERVATION,
avec complication de Petite-Vérole.

Vers le même tems, je fus appelé à Putney, pour M. Henville, ſaiſi des mêmes ſymptômes que ci-deſſus; je vis avec plaiſir que M. Roſe, apothicaire du lieu, lui avoit tiré huit onces de ſang, & lui avoit enſuite donné un vomitif. Le ſang étoit fleuri, non couenneux, mais d'une fort bonne texture. Je lui ordonnai une purgation de *tartre ſoluble* & de *manne*, & de la réitérer

tous les matins jusqu'à ce que les symptômes disparussent ; de vivre de petit-lait de préſure, de fruits mûrs, de gruau léger, ou de panade avec du jus de limon. Le trois, la petite-vérole parut extrêmement épaiſſe ſur toute la face, le cou & ailleurs. On *le tira du lit*, & on le plaça à un *courant d'air libre* & *frais*. La même diète fut continuée ; on lui tint le ventre libre par des lavemens donnés de tems en tems. Comme quelques taches parurent bleuâtres, toute ſa boiſſon fut acidulée avec l'eſprit de ſoufre ; *je ne lui permis le lit de jour, qu'au ſixieme de l'éruption.* Le huit, le pouls devint mou & petit ; alors il prit toutes les trois heures cinq grains de bon quinquina comme cordial : c'eſt ainſi que nous procédâmes durant toute la maladie. Il n'y eut jamais de petite-vérole confluente qui ſemblât menacer de plus grand danger : il ſoutint l'aſſaut fort aiſément ; &, quoique les boutons ne ſuppuraſſent qu'au onzieme jour de

l'éruption ou le quatorze de la maladie, il n'eut cependant pas la tête enflée, ni une salivation si abondante qu'on le voit en pareil cas. Il n'eut les yeux fermés que trois jours. Ses mains & ses pieds n'enflerent pas considérablement : les croûtes tomberent promptement, & il fut en parfaite santé.

Peu après, je fus appelé pour voir M. Gordon : il étoit depuis peu de jours de retour d'un long voyage de mer. Il fut, au commencement, saisi des mêmes symptômes avant l'éruption d'une petite-vérole fort confluente ; on ne l'avoit pas fait évacuer aussi abondamment que M. Henville. Je le vis le huit de l'éruption, & je le mis au même traitement. Il fallut seulement diminuer la dose du quinquina, & augmenter les purgatifs. Il alla assez bien pendant la maladie, sinon que sa tête étoit prodigieusement enflée. Il eut une salivation incommode ; ses mains & ses bras furent très-enflés, mais ses pieds n'enflerent pas. Il eut les yeux fermés huit jours, quoique

ſon viſage fût ſouvent humecté avec de l'eau de tripe. (Je dirai en paſſant que je n'ai pas encore vu de meilleure fomentation pour amollir les croûtes deſſéchées.) On lui appliqua ſur les yeux quelques cataplaſmes de tems à autre pour donner un libre iſſue à la matiere. Peut-être même que ſes jambes ne s'enflerent pas, & qu'il n'eut pas de ſeconde fiévre, que parce qu'on lui baigna fréquemment la matiere avec une éponge fort douce. Comparez ceci avec ce que Sydenham écrivit au docteur Cole, *art. 8, 9, 10 & 12 (a)*.

Cette douleur au creux de l'eſtomac n'eſt pas tant un ſymptôme de la petite-vérole que de la conſtitution épidémique commune dans cette ſaiſon-là, & peut par conſéquent s'y compliquer, ou avec

(a) » En accordant que ce ſoit là la vé-
» ritable hiſtoire de cette maladie, il eſt
» manifeſte que le bon ou le mauvais ſuccès
» dépend de la maniere dont on en a com-
» mencé la cure, &c.»

toute autre fiévre accidentelle, & à laquelle il faut d'abord faire attention dans la méthode curative. D'ailleurs il y a dans cette saison une collection putride dans les premieres voies, laquelle diffère en partie de la bile, comme on peut le voir par la couleur, quand les sujets vomissent. Si on l'évacue promptement au commencement sans solliciter les sueurs, toute la maladie tombe promptement en peu de jours. Le même traitement s'accordera en général avec tous les sujets, aussi longtems que cette constitution prévaut, quoique les symptômes diffèrent en partie dans différens sujets.

Madame S-N. fut sujette plusieurs années à une espece particuliere de toux; on la prit pour une affection nerveuse, &, conséquemment, on la traita avec les médicamens appropriés à ces affections; les opiates, les eaux minérales, mais en vain. Elle avoit, avec cette toux presque continuelle, une extinction de voix, un grand abattement d'esprit, une douleur constante & un serrement

à travers la poitrine vers l'insertion du diaphragme. Sa langue étoit sale, le pouls plein, dur & un peu fréquent : tel étoit son état quand on me vint consulter pour elle au mois de Janvier. Je regardai la maladie comme inflammatoire, & je la guéris par la saignée, la diète au petit-lait, les fruits secs, les végétaux, une petite quantité d'*esprit de soufre* bien délayé dans une décoction pectorale prise tous les jours. Le trois de Juillet, elle éprouva le retour de sa toux & des autres symptômes avec douleur au creux de l'estomac & sous le cartilage xiphoïde : douleur qui étoit épidémique dans cette saison, comme je l'ai décrite. La langue étoit sale, le pouls n'étoit pas trop fréquent : elle n'avoit point de grande chaleur. On lui tira dix onces de sang, & on lui tint le ventre libre avec le tartre soluble & la manne, ce qui modéra la toux & la violence de la douleur. Son sang étoit assez couenneux. Le lendemain, on lui tira encore environ six onces de sang, & on la purgea de

nouveau. Sa diète fut réduite aux ceriſes précoces, aux fraiſes qui étoient alors très-mûres ; & toute ſa boiſſon fut acidulée avec du jus de limon. Le ſecond ſang fut fleuri, mais moins couenneux. Après cela les ſymptômes diminuerent de beaucoup. Elle commença à prendre de l'eſprit de ſoufre toutes les heures en potion, & continua & la diète & la boiſſon pendant quatre jours. Durant ce tems-là, on lui tint le ventre libre ; la maladie ceſſa.

Je conclus de-là que l'épidémie étoit la principale maladie, & que la toux étoit une diſpoſition particuliere du ſujet. Sydenham fait une remarque trop intéreſſante pour ne pas la rapporter ici. Ces particularités nous montrent combien il eſt » difficile en général de déterminer » l'eſpece d'une fiévre par ſes ſignes » concomitans. Mais on peut la connoître ſuffiſamment en faiſant attention aux autres maladies qui paroiſſent dans le même tems, & par les » ſymptômes particuliers à la fiévre

» ſtationnaire, autant qu'ils dépen-
» dent d'une eſpece particuliere d'é-
» vacuation. Si l'on examine d'ail-
» leurs attentivement la méthode
» & les médicamens auxquels elle
» cède aiſément, on tirera beaucoup
» d'avantage pour découvrir quelle
» eſt l'eſpece de la fiévre. Mais,
» comme les fiévres qui paroiſſent
» dans ce mois de Juillet doivent
» être rapportées aux qualités ſenſi-
» bles de l'air, de même auſſi les
» différens ſymptômes (qui ſont
» tout-à-fait étrangers à leur nature,
» en tant qu'ils dépendent de telle
» conſtitution générale,) doivent ſe
» déduire des qualités manifeſtes
» que l'air peut avoir particuliére-
» ment dans ce mois-là. C'eſt de-là
» qu'il arrive que dans ces années
» où les fiévres attaquent un grand
» nombre de ſujets dans ce mois,
» elles ſont accompagnées de diffé-
» rens nouveaux ſymptômes, outre
» ceux qui leur ſont particuliers, en
» tant que procédans de la conſtitu-
» tion générale. » Cependant ces fié-
vres

vres ſont toujours les mêmes, quoique l'ignorance les regarde comme autant de nouvelles fiévres, à cauſe de la différence de leurs ſymptômes concomitans. Mais ces ſymptômes concomitans ne durent que très-peu, au lieu que les ſymptômes propres & particuliers qui les accompagnent comme ſtationnaires, continuent juſqu'à la fin.

J'étois à écrire ce morceau de Sydenham, quand tout-à-coup je fus interrompu par une douleur conſidérable au creux de l'eſtomac & au cartilage xiphoïde. Je penſai que ce pouvoit être la conſéquence d'un phlegme acide dont je ſuis ordinairement rempli. Je pris une *teinture amere de rhubarbe*. J'en avois été ſouvent ſoulagé; mais, dans ce moment-là, elle augmenta beaucoup ma douleur; juſques là même que je n'y tenois plus. Je pris un vomitif le plutôt poſſible, & j'en favoriſai l'action avec de l'eau de gruau légere. Je rendis un phlegme amer, mais qui n'étoit pas plus jaune que la rhubarbe ne pouvoit l'avoir rendu.

Je me ſentis l'eſtomac & la poitrine ſoulagée par ce vomiſſement, mais j'éprouvai du trouble aux inteſtins : je commençai à prendre une *ſolution de manne* & *de tartre ſoluble*, juſqu'à ce que j'allaſſe à la ſelle, délayant beaucoup avec une *infuſion de menthe* & d'eau de poulet. Je me ſentis dès-lors un grand trouble à la tête; ma peau devint fort chaude, & le pouls très-fréquent.

Ces ſymptômes diminuerent après ſix ſelles. Je me couchai ; j'eus un ſommeil de quelques heures, mais pénible, & je ſuai abondamment. A mon réveil, j'avois la bouche pâteuſe, la peau très-chaude, la tête troublée, la langue ſale, le pouls fréquent; mon urine étoit jaune & chargée. Je trouvai mes ſelles glaireuſes, mais non jaunes. Je me levai, changeai de linge, m'habillai, recommençai l'émulſion purgative, & continuai juſqu'à ce que j'euſſe fait cinq à ſix ſelles copieuſes. Elles étoient orangées, & me ſoulagerent beaucoup. J'entretins ce cours de ventre trois jours, buvant de mon

infusion de menthe, de l'eau de poulet, du bouillon léger de mouton, avec du jus de limon, de l'eau de gruau, & semblables, avec un peu de *vin du Rhin* dans une *infusion de menthe.*

Pendant tout ce tems-là, mon urine fut très-colorée, ce qui ne pouvoit venir de ma diète, ni des fruits que je mangeois; sçavoir, quantité de groseilles & de cerises qui ne s'aigrissoient plus sur mon estomac, comme il m'arrive quand je jouis de ma santé ordinaire. J'infere de-là, que cette matiere morbifique résistoit aux acides, corrigeoit même ma disposition naturelle à produire des acides dans les premieres voies. Je continuai les fruits avant mes repas, & ne sentis plus ces ardeurs d'estomac pendant plusieurs jours.

La même chose arriva à un de mes amis, qui me dit que, pendant trente ans, il avoit été beaucoup incommodé d'acides dans les premieres voies; ce qui l'empêchoit de manger des fruits & de la plûpart des végétaux, & l'obligeoit même

de s'abſtenir de lait, de vin de France & de liqueurs fermentées ; qu'il y a environ deux ans, il avoit eu une fiévre de longue traite pendant l'été ; que, depuis ce tems-là, il n'avoit pas reſſenti d'ardeurs d'eſtomac, ſe trouvant bien ſur-tout des acides de toute eſpece. On peut donc conclure que la matiere de cette fiévre eſt plutôt de nature alcaline, & ſe corrige mieux par les acides, comme je l'ai expérimenté en bien des cas. Cependant le premier point de la cure eſt de nettoyer les premieres voies, & de répéter ces évacuations autant que le cas l'exige ; d'abord par des vomitifs, ſi l'amas eſt ou en tout ou en partie dans l'eſtomac ; enſuite par de doux purgatifs donnés en lavage, ſi l'amas eſt plus bas ; ce dernier cas eſt plus commun vers la fin de Juillet, quand le ſiége de la douleur eſt au nombril ou auprès, & ordinairement du côté droit. Je crois pouvoir confirmer ici par mon expérience ce qu'Hippocrate a obſervé de ſon tems ; » l'acide du vinaigre

» eſt plus avantageux aux bilieux, » *de Ratio. Vict. in acut.* &, un peu plus bas, il en donne la raiſon; « par ce » moyen, les amers ſont diſſous & » convertis en pituite »

Le ſecond état de cette conſtitution eſt ce que Sydenham décrit ſous le nom de *colique bilieuſe*. Cette maladie peut être avec ou ſans fiévre conſidérable; mais il a le plus ſouvent quelques avant-coureurs, tels qu'un froid léger, peſanteur & autres choſes ſemblables pendant un ou deux jours auparavant. Le ſiége de cette colique eſt autour du nombril & des conduits biliaires, comme je l'ai dit plus haut de la colique pituiteuſe. Mais le cas eſt différent, comme l'a bien remarqué Hippocrate *de Nat. Hom.* » La pituite s'amaſſe » pendant l'hiver, & le ſang aug- » mente au printems, la bile en été » & l'atrabile en automne. » Il eſt donc évident que la colique du printems eſt de ſa nature plus inflammatoire, &, conſéquemment demande des ſaignées plus fréquentes & plus copieuſes; mais des acides moins pé-

nétrans, des vomitifs & des purgatifs plus actifs, parce que la pituite engendrée en hiver eſt d'une nature inerte & ſouvent fort viſqueuſe : au lieu que la bile en Juillet n'eſt pas encore épaiſſie, & peut, par conſéquent, être remuée aiſément par ce doux médicament : je ne vois pas non plus qu'il ſoit néceſſaire de faire de grandes & de fréquentes ſaignées ; mais il faut toujours donner les acides comme correctifs, tant que dure la maladie. Je vais expoſer la nature de cette maladie par un exemple ; on pourra par-là la diſtinguer plus aiſément de toute autre quelconque qui pût lui reſſembler par les ſymptômes.

M. Beuzeville de Walthamſtow, homme corpulent, de moyen âge & de bonne mine, étoit ſujet à un aſthme chronique. On m'appela chez lui le 22 Juillet 1769. Je trouvai qu'il s'étoit d'abord ſenti indiſpoſé avec quelque peu de fiévre, ce qui avoit été ſuivi de douleur vague & de beaucoup de flatulences dans les inteſtins. Il avoit en conſéquençe pris

une petite purgation, & s'étoit trouvé mieux : le même soir de cette opération, on lui conseilla de manger du poulet pour empêcher les vents de s'amasser dans son estomac : le matin suivant, la douleur revint avec une fois plus de force ; elle diminuoit par intervalles & recommençoit bientôt. Cette douleur étoit d'abord autour du nombril & un peu plus du côté droit. Avec cette douleur, il se sentoit aussi grand mal d'estomac, & il avoit vomi tout ce qu'il avoit mangé le soir précédent, avec une quantité de phlegmes, mais point de bile. Il avoit d'abord eu le ventre retiré en dedans, mais alors il étoit gonflé & tendu. L'anus étoit beaucoup remonté ou rentré intérieurement ; le pouls étoit dur, & battoit cent vingt fois dans une minute ; la langue étoit fort chargée & de couleur jaune verdâtre ; l'urine jaune & abondante ; la peau étoit très-chaude ; l'esprit abattu, & le malade fort agité.

Je lui fis tirer douze onces de

ſang ; j'ordonnai un lavement purgatif, mais il ne put le prendre, vu la rétraction & le ſerrement conſidérable de l'anus. Il commença donc à prendre des *apozèmes* de *manne*, *tamarin*, *tartre ſoluble* & *teinture de ſéné*, ce dont ſon eſtomac s'accommoda aſſez bien. Quand il en eut pris environ huit onces, il lâcha un petit vent ; on en profita pour lui donner le lavement bien chaud. Alors la purgation eut ſon effet, & je ſoutins la purgation avec une décoction de tamarin & autres liqueurs acides édulcorées d'un peu de miel, ſuivant le précepte d'Hippocrate : *Corpora ubi quis purgare volet, facilè fluentia reddere oportet.* Il ne prit aucune nourriture. *Plus vous nourriſſez un corps ſale, plus vous lui faites de tort.*

Le lendemain, la douleur diminua ; le pouls n'alloit qu'à cent pulſations, mais il étoit toujours dur & plein. Le ventre n'étoit pas encore vuidé ; la langue étoit ſale ; l'urine jaune ; le ſang épais, ſemblable à du vieux ſuif. J'or-

donnai encore de tirer huit onces de ſang ; d'entretenir le cours de ventre avec la ſolution de manne & de tartre ſoluble ; de continuer les boiſſons délayées ; de donner un lavement émollient le ſoir, comme anodin. Je défendis tout cordial, tout aliment ſolide, hormis le fruit. Je trouve que le fruit mûr eſt le vrai ſavon naturel propre à diſſoudre la bile. Je ne permis non plus ni vin, ni viandes, ni opiats.

Je ne trouve pas les opiats avantageux dans ce cas-ci, juſqu'à ce que toute la matiere ait été évacuée : & je ſuis ſûr que c'eſt retarder la cure, que de les donner trop tôt & fréquemment. J'ai également eſſayé l'*opium* avec l'*extrait cathart.* comme on le fait ici à préſent : cela m'a réuſſi dans quelques coliques pituiteuſes, après de grandes ſaignées. Mais, dans les coliques bilieuſes, j'ai mieux réuſſi avec de *doux purgatifs en lavage*, après la ſaignée, quand il falloit purger : & je ne ſçache rien qui augmente l'acrimonie de la matiere jaune morbifique, autant que

l'*opium*, excepté les sels alcalins & les substances grasses. Quand je considere l'abondance de matiere jaune rendue en vingt-quatre heures par les vomissemens & les selles dans certains cas, j'ai peine à croire que tout ait été séparé par le foie, & transmis par le *conduit commun*. Je pense plutôt que toutes les humeurs du corps prennent une teinte jaune dans cet état malade. La même chose arrive au sang & aux urines; & pourquoi cela n'arriveroit-il pas aussi aux sucs gastriques & à l'intérieur de la bouche? La même pituite qui étoit blanche au commencement du printems, jaunit en Juillet, le fait plus en Août & en Septembre, & prend enfin en Octobre & Novembre une couleur jaune si foncée, qu'on peut la regarder comme noire. Quand la pituite étoit blanche, elle causoit une *synoque non putride*, & pouvoit, après certaine coction, sortir par la peau; mais en ce tems-ci elle est jaune, & elle ne peut sortir que par les intestins qui sont l'égoût commun des matieres groffieres. Elle est

même devenue si pénétrante, que, si on ne l'évacue pas promptement & souvent, elle corrompra toutes les humeurs, & produira cette formidable maladie anomale, sçavoir, la fiévre putride & maligne; ce dont j'ai vu bien des exemples.

Mais, pour revenir à M. de Beuzeville, le second sang n'étoit pas si épais ni si jaune que le premier. Cette seconde saignée l'avoit beaucoup soulagé : les médicamens le purgerent alors doucement & bien; occasionnerent un cours de ventre qui acheva la cure en peu de jours, à l'aide des groseilles & d'une diète végétale acidule. Si l'on compare ce cas (*a*) avec celui de Madame R. on verra aisément la différence. La cause de la maladie, dans les deux cas, étoit l'épanchement qui s'étoit fait sur les intestins, d'une matiere morbifique jaune que j'appellerai, suivant l'idée d'Hippocrate, *viscosité jaune*, plutôt que bile. Dans Madame R. le siége de la maladie

(*a*) *Voyez* au second cas, ci-devant.

étoit dans l'eſtomac ; c'eſt pourquoi elle rejetta beaucoup de cette matiere, & fut mieux après le vomiſſement : au lieu que M. Beuzeville ne tira aucun ſoulagement du vomiſſement, & que ce qu'il rendoit n'étoit pas jaune. Le ſiége de la douleur étoit plus bas, peut-être dans le *duodenum*. Le ſang de Madame R. n'étoit pas épais, c'eſt pourquoi elle n'eut pas beſoin d'une ſeconde ſaignée. Mais M. Beuzeville, au contraire, ayant le ſang épais, eut beſoin d'une ſeconde ſaignée pour relâcher cette tenſion univerſelle, avant que la matiere morbifique pût ſe ſéparer. Tous les deux, cependant, exigeoient des purgatifs, & ne pouvoient être guéris que par une diarrhée artificielle, & par l'uſage des fruits acides pour corriger tout le ſang ; ils perſéverent encore dans l'uſage de ce même régime, auſſi-bien que vingt autres de mes malades qui ont la même indiſpoſition. Ils ſont même ſenſiblement affectés quand ils prennent des ſubſtances animales

pendant un ou deux jours seulement. Je ne puis dire combien (*a*) ils garderont ce régime : mais je pense qu'ils devront s'y tenir longtems avant que leur disposition puisse se changer, à moins qu'ils ne prennent réguliérement les eaux purgatives, ou qu'ils ne se baignent à la mer & n'en boivent de l'eau, ce que j'ai souvent trouvé un remède excellent dans cette saison là pour ces sortes de constitutions, aussi-bien que pour l'atrabile de l'arrière-saison.

Quand Sydenham écrivit son *Essai sur cette colique* en 1670-71-72, il fit mention de la colique hystérique ou spasmodique, sous laquelle dénomination il décrit évidemment la douleur & le spasme qui résultent des pierres de la véscule & des concrétions bilieuses, sect. 4, chap. 7, art. 17. » La douleur se passe, » dit-il, en un jour ou deux, mais » revient peut-être sous peu de se-

(*a*) C'étoit en 1769, tems où j'écrivois ceci.

» maines, eſt auſſi violente que ja-
» mais, avant que l'accès finiſſe : elle
» eſt quelquefois accompagnée d'une
» jauniſſe remarquable qui diſparoît
» en peu de jours. » Que des ſymptômes ſemblables à ceux-ci puiſſent avoir lieu, cela eſt vrai ; mais, comme la méthode de guérir les ſpaſmes eſt tout-à-fait oppoſée à celle qu'il faut pour les concrétions bilieuſes, on doit ſçavoir faire un diſcernement bien juſte de ces deux affections. Pour en marquer la différence; voici un exemple de chacun, quoiqu'étrangers à mon ſujet.

Il y a environ trois ans que Madame B. fut attaquée d'obſtructions aux *conduits biliaires*, ce qui lui cauſa la jauniſſe & l'hydropiſie. Elle a environ quarante ans ; elle eſt corpulente, & a la fibre lâche ; mène une vie ſédentaire : c'étoit auparavant une grande mangeuſe. Elle mangeoit abondamment des viandes graſſes, rôties & bouillies ; buvoit de la bière & du vin de Porto, ſans abuſer cependant de ſes boiſſons. J'ordonnai donc la mixture de Storck,

℞ *Jalap en poudre*,
Sel polyc.
Racine de Valerianne ſauvage;
de chaque une drachme.
Oxymel. ſcill. quatre onces.

Dont elle prenoit plein une cuiller à bouche le matin, à midi & le ſoir, pour lui tenir le ventre libre tous les jours. Je lui interdis les viandes, le beurre & la forte bière. En ſix ſemaines, elle parut guérie: mais, retomba au bout de ſix mois; les mêmes médicamens, la même diète la tirerent encore d'affaire.

Elle ſe trouva bien pendant un an moyennant l'exercice qu'elle prit, quand tout-à-coup elle fut ſaiſie des ſymptômes d'une colique bilieuſe, devint toute jaune, quoiqu'elle eût rendu par le vomiſſement & les ſelles une grande quantité de bile. Ces accès revenoient tous les deux ou trois jours comme une fiévre irréguliere, & commençoient par un friſſon; enſuite venoient la chaleur & la ſueur. Mais je

vis bientôt la différence : car le vomissement ne cessoit pas avec le frisson; il continuoit même durant la chaleur & la sueur. La sueur & les selles bilieuses jaunes alloient ensemble. Elle n'avoit pas de fiévre dans les jours d'intermittence ; l'urine étoit jaune, même noire encore un jour après l'accès ; elle s'éclaircit le second jour. La mixture de Storck eut alors peu d'effet.

Je lui conseillai donc de faire un long voyage dans la province ; de ne vivre que de fruit, de petit-lait & de végétaux ; de boire de la petite-bière, du cidre, de la limonade avec du miel ; de se tenir le ventre libre avec des sels neutres apéritifs & de la manne. On lui donna d'autres avis en province. Elle passa à Bath où elle prit le quinquina ; d'abord elle se crut mieux, mais sentit bientôt sa mépriſe. A son retour, j'examinai ses selles, & j'y trouvai quelques concrétions bilieuses en forme de pierres, ce qui me confirma dans ma premiere opinion. Elle prit nouvel avis, elle

fut purgée tout les matins, mais avoit toujours un opiat de prêt pour l'instant où l'accès reviendroit. Cela n'eut pas de succès; je persistai toujours à lui conseiller les fruits, le petit-lait, les végétaux & les sels neutres, avec le miel, la manne & un exercice constant, lui interdisant tout opiat & toute nourriture animale. Elle y consentit, & se rétablit peu à peu. Il est bon de remarquer que, dans ce cas-ci, un verre à vin plein du jus d'une orange de Séville, enlevoit la douleur & le spasme mieux qu'un opiat. Elle alla se baigner à la mer, en but de l'eau pour assurer sa guérison, & jamais elle n'a eu de récidive depuis.

L'été dernier, environ vers le même tems, (en Août 1768,) l'on me demanda chez M. Hayward de Hackney; il me prioit de voir une de ses malades. C'étoit une jeune Dame que l'on croyoit incommodée d'une colique bilieuse, pour laquelle on l'avoit traitée comme à l'ordinaire. Mais les évacuations augmenterent les douleurs plutôt

que de les diminuer. Toute la peau de l'*abdomen* étoit fort ſenſible, & les douleurs de coliques devenoient quelquefois aſſez violentes pour allarmer. Le pouls étoit cependant mou, ſans être fréquent ni fort. La langue étoit nette, l'urine pâle; elle ſe plaignoit d'un froid aux pieds, quoiqu'elle fût au lit. J'ordonnai un lavement anodin, & de donner la potion ſuivante, toutes les quatre heures, juſqu'à ce que la douleur s'appaiſât;

℞ *Sel. vol. c. c.*
Caſtor. en poudre,
de chaque cinq grains,
Confect. cardiaq.
un ſcrup.
Eau Alexiter. ſimple,
une once & demie.
Teint. d'opium,
cinq grains.
Syrop de ſafran,
une drachme M.

A la troiſieme priſe les ſymptômes ſe modérerent, &, en peu de jours, l'uſage continué de la même potion lui

fit reprendre le deſſus. Enſuite elle prit de la limaille d'acier ; enfin les bains froids, & n'eut pas de rechûte depuis. La différence de ce cas & de celui de Madame B. eſt ſi grande, que je ne dois pas m'y arrêter.

Quant à la colique de Poitou, la colique ſèche, la colique de Devonshire, & la colique flatulente qui provient d'indigeſtion ; elles ſont toutes de la nature de la colique bilieuſe, & demandent à peu près le même traitement. La colique des Peintres, ou celle qui provient d'aſtringens forts & groſſiers ou du poiſon, exige un traitement approprié à la nature de la matiere offenſive dont il faut bien s'aſſurer auparavant. Il eſt quelquefois difficile de diſtinguer une colique néphrétique d'une colique bilieuſe ou d'une colique hyſtérique. Il eſt certains ſymptômes qui peuvent alors ſervir de guides : dans la colique bilieuſe, l'urine eſt de couleur jaune, au lieu qu'elle eſt pâle dans les coliques néphrétiques & hyſtériques, à moins qu'elles ne ſoient compliquées avec la

bile ; dans lequel cas on doit les traiter toutes deux comme bilieuſes, juſqu'à ce que la bile ſoit évacuée : après quoi on peut les diſtinguer aiſément l'une de l'autre. La colique néphrétique eſt extrêmement inflammatoire, & accompagnée des ſymptômes d'une grande inflammation : le pouls eſt plus plein que dans toute autre colique ; le viſage n'eſt pas ſi pâle, le malade ſi découragé, ni les extrémités ſi froides que dans la colique hyſtérique. Mais, dans tous les cas où les inteſtins ſont affectés, ſoit primitivement, ſoit par ſympathie, il y a certaines règles de pratique que l'on doit ſe rappeler.

L'erreur conſidérable que j'ai vu commettre en traitant les douleurs des inteſtins, ne vient en général que de ce que l'on prend l'effet pour la cauſe de la maladie. Sydenham en étoit ſi perſuadé, qu'après avoir traité de la colique hyſtérique en 1676, il vit, après dix ans d'expérience, qu'il devoit changer d'avis. Conformément, il reprend le même ſujet dans une lettre au docteur Cole, en 1682,

& fait les obſervations ſuivantes ſur les coliques ſpaſmodiques. « Mais, » à moins que les douleurs occa- » ſionnées par le vomiſſement ne » ſoient intolérables, il faut pren- » dre garde de ne pas les modérer » par un opiat, avant d'avoir fait » les évacuations convenables, art. » 121. C'eſt pourquoi je penſe, d'a- » près une longue expérience, qu'il » faut faire les évacuations conve- » nables avant de donner l'*opium* » ſous forme quelconque, art. 122. »

Les inteſtins ſont fort membraneux & nerveux ; voilà pourquoi ils ſont ſi ſenſibles, que, quand ils ſont affectés, le déſordre ſe répand dans tout le ſyſtême nerveux ; le cœur devient foible, &, conſéquemment, la circulation irréguliere & languiſſante ; ce qui abuſe les ignorans qui penſent alors qu'il y a inanition ou manque de forces : tandis que le mal ne vient probablement que de réplétion ou d'oppreſſion. Il eſt très-évident que, quand les inteſtins ſouffrent, il faut qu'il y ait une cauſe *irritante*. La nature

fait communément pour l'éloigner, les efforts néceſſaires, ſoit par le vomiſſement, ſoit par un ténesme : bien des gens ordonnent auſſitôt un vomitif pour aider la nature, ou une purgation ſelon l'idée qu'ils ſe forment du ſiége de la matiere turgeſcente. En bien des cas ils réuſſiſſent ; mais, quand l'attaque eſt violente, & le ſpaſme univerſel, la confuſion ou le trouble eſt ſi général, qu'aucun purgatif ne fera ſon effet naturel, à moins que le tumulte n'ait premierement ceſſé.

C'eſt ce qui avoit engagé d'abord Sydenham à uſer trop tôt de l'*opium* dans ces maladies ; mais il s'apperçut enſuite du mauvais effet qu'il avoit, en ce qu'il empêchoit toute évacuation pendant pluſieurs heures, (même juſqu'à douze,) mais il penſoit qu'il falloit abſolument un anodin, afin que les évacuans puſſent reſter dans le corps aſſez de tems pour faire leur effet. Cependant la réflexion & une plus longue expérience lui montrerent qu'une ſaignée abondante rempliſſoit à tous

égards l'intention de l'opiat, avec cet autre avantage, qu'elle aidoit l'opération des purgatifs, l'accéléroit même, & donnoit à la nature les moyens de lever l'obſtruction; outre que cette ſaignée faiſoit encore ceſſer le ſpaſme.

En effet, j'ai ſouvent vu avec étonnement à quel point une ſeule ſaignée faite à propos, rétabliſſoit les fonctions naturelles, rendoit au pouls ſon aſſiette & ſa régularité. Si la ſaignée ne répond pas aux vues que l'on peut avoir, l'antiſpaſmodique que l'on doit enſuite mettre en uſage, eſt une fomentation émolliente extérieure fort chaude, dont on doit même uſer intérieurement; ce qui, après une ſaignée copieuſe, réuſſit fréquemment. Si cela ne fait pas d'effet, le bain chaud manque rarement de procurer quelque répit ſuffiſant pour faire paſſer les médicamens. Ainſi l'*opium* ſera le dernier des antiſpaſmodiques que l'on emploira dans ces douleurs, & quand tous les autres auront été inutiles.

Sydenham remarque donc deux avantages que l'on retire de cette méthode, 1° « il eſt des ſujets ſi « remplis de ſang & d'humeurs, » ſur-tout les femmes ſanguines & » robuſtes, que les plus puiſſans » opiats réitérés deviennent ineffi- » caces. La ſaignée leur devient in- » diſpenſable, & l'on doit faire ſui- » vre une purgation. Quand ceci a » été bien fait, avant de procéder à » l'uſage du *laudanum*, l'opiat qui » avoit été inefficace à large doſe, » remplira l'intention, à doſe modé- » rée; 2° d'ailleurs une longue ex- » périence m'a appris que, quand le » malade s'eſt peu à peu familiariſé » avec le laudanum, ſans avoir au » préalable fait les évacuations con- » venables, il eſt contraint, par » rapport au retour de la douleur » qui revient dès que la vertu de » l'opiat ne ſe fait plus ſentir, de » répéter le même remède chaque » jour pendant pluſieurs années, en » augmentant peu à peu la doſe. De » ſorte qu'à la fin, il lui eſt impoſſi- » ble de le quitter, quoique toutes

» les

» les facultés destinées à la digestion » en soient altérées, & que les fonc» tions naturelles en soient aussi af» foiblies. Je ne vois cependant pas » que l'usage du *laudanum* nuise im» médiatement au cerveau, aux » nerfs, ou aux facultés animales. »

Le troisieme état de cette constitution est la dyssenterie putride, qui est ou simple, ou compliquée avec la fiévre. Dans cette saison, les humeurs deviennent acrimonieuses, & se jettent aisément sur les intestins, où elles causent beaucoup de chaleur & de mal-aise, avec des envies fréquentes d'aller à la selle. Si en même tems nous examinons les urines, nous les trouvons de la couleur qu'elles étoient dans la colique bilieuse. Ces indispositions viennent donc d'une cause homogène, quoique différentes à certains égards. En effet, on s'apperçoit qu'il y avoit un peu de constipation durant la colique; au lieu que dans la dyssenterie la douleur est suivie de selles, ou d'envie d'y aller; car, après une selle ou deux, la quantité de matiere éva-

cuée eſt peu de choſe dans une dyſſenterie. Un malade me dit qu'il avoit fait vingt ſelles dans une nuit; que cependant la quantité de matiere qu'il avoit rendue, excepté les urines, n'alloit pas à un demi-ſetier. J'ai néanmoins remarqué que les douleurs & la fréquence des ſelles étoit moindres à proportion que les ſelles étoient plus copieuſes, & *vice verſâ*.

Je m'imagine que la matiere eſt plus âcre dans la dyſſenterie, parce que le malade ſe plaint plus de perte de forces, & que le pouls eſt plus profond : ce qui indique un grand beſoin de délayans, & plus d'acides qu'il n'en falloit dans la colique. De-là auſſi le grand danger d'arrêter tant ſoit peu l'écoulement de cette matiere acrimonieuſe; car ſi elle ne paſſe pas librement par les inteſtins, elle ſe rejette aiſément dans le ſang par la chaleur du tems, & la propenſion naturelle à la ſueur. Dans ce cas, elle infecte toutes les humeurs, & s'y mêle ſi intimement, qu'elle ne peut enſuite en être que très-difficilement ſéparée.

Voilà ce qui donne naiſſance à la fiévre dyſſentérique de Sydenham, laquelle eſt toujours de mauvais caractère. L'art de traiter une dyſſentérie conſiſte, 1° à procurer des ſelles abondantes tous les jours, ſelon la quantité de matieres à évacuer; 2° à uſer, pour ces vues, de médicamens qui puiſſent délayer, & envelopper l'acrimonie de la matiere qu'il faut chaſſer. Le ſang ſe dépure peu à peu par ce moyen, tandis que les inteſtins ſont garentis de toute excoriation. Je puis aſſurer par une expérience certaine qu'il y a peu de dyſſenteries provenantes de cette cauſe, qui ne cédent à ce traitement, pourvu ſeulement 1° qu'on s'y prenne de bonne heure; 2° qu'on le conduiſe bien; 3° qu'on y perſiſte juſqu'à ce que la cauſe ait diſparu; 4° que la diète ſoit réglée de maniere à corriger la matiere morbifique, & à n'ajouter rien qui puiſſe nourrir & ſoutenir la maladie, même lorſque l'appétit commence à revenir. La meilleure diète ſera le pain, l'orge, le riz, le fruit, le tout rendu

agréable avec un peu de jus de limon, du sucre, ou du miel quand le malade s'en accommode, ou la crême de tartre.

Bien des gens ont regardé les vomitifs comme spécifiques dans la dysenterie ; je ne doute pas qu'ils ne soient d'un grand service pour débarrasser l'estomac au commencement. Mais j'en ai guéri grand nombre sans vomitifs. Quand je vois la bile couler librement par de doux purgatifs, & que le malade m'en paroît ensuite soulagé, rarement je prescris un vomitif, à moins qu'il n'y ait signe de matiere turgescente dans l'estomac. Mais si je vois des selles aqueuses, & sans le soulagement que j'en espérois, je soupçonne alors que les conduits biliaires sont paresseux, & je donne un vomitif un peu vif; ensuite la bile coule plus librement.

J'ai été obligé de réitérer le vomitif tous les deux jours, dans quelques constitutions atrabilaires, & cela trois ou quatre fois avant de produire l'effet que je desirois. Mais

je vois que cette méthode eſt plus néceſſaire en Septembre & en Octobre, que dans les premieres (*a*) dyſſenteries de Juillet; parce que la bile jaune eſt plus déliée, fort acrimonieuſe, & eſt plus aiſément remuée : outre que les groſeilles, les framboiſes, les ceriſes ſont aſſez mûres alors pour pouvoir ſeules diſſoudre la bile, & la mettre en état d'être remuée. On eſt enfin revenu du préjugé que l'on avoit contre les fruits mûrs, par le concours des témoignages des plus habiles gens de l'art; je ne m'y arrête donc pas.

La purgation que je donne ordinairement eſt la manne, le tartre ſoluble que l'on diſſout dans de l'eau d'orge, ou une émulſion, que je fais prendre taſſe par taſſe à chaque heures, juſqu'à ce que l'on faſſe de vraies ſelles. Alors je m'arrête juſqu'au matin ſuivant que j'en fais encore autant. Je procède ainſi tous les matins, juſqu'à ce que la maladie

(*a*) *Voyez* chapitre de l'Atrab.

tombe, ſans opiats ni aſtringens; j'ordonne une priſe de quelque doux breuvage acidulé, à prendre après chaque ſelle, de jour & de nuit.

Le premier ſigne de rétabliſſement eſt l'abſence de douleur avant d'aller à la ſelle, l'augmentation & l'élévation du pouls, & l'augmentation du courage, enſuite de pouvoir reſter au lit toute la nuit ſans être obligé d'aller à la ſelle; après quoi les ſelles prennent quelque conſiſtence; l'appétit vient, on veut des alimens ſolides; enfin il vient des rapports aigres de l'eſtomac, ſelon l'obſervation d'Hipp. *aph.* 5, 6. *epid. lib.* 2. *ſ.* 2. « Si dans de longs cours de ven» tre (il ſe ſert du mot *lienterie*) il » ſurvient des rots acides qui n'y » avoient pas lieu auparavant, c'eſt » un bon ſigne. »

C'eſt alors que la rhubarbe peut être vraiment utile; que les opiats chauds ne feront pas de tort, s'ils ſont indiqués. Mais, après des expériences réitérées, je n'ai pas trouvé que ni l'une ni les autres réuſſiſſent bien au commencement de cette maladie,

quoiqu'ils puiſſent être utiles pour fortifier les inteſtins, après que la matiere morbifique a été évacuée par de doux purgatifs,& corrigée par des fruits mûrs & acides. Il faut être très-attentif à la diète pendant quelques jours, prendre de l'exercice, & l'air de la campagne quelques ſemaines; ſans quoi les rechutes ne ſont pas rares. Je ne prétends pas traiter ici de toutes les différentes dyſſenteries, ni donner la méthode praticable dans tous les cas poſſibles : mon but n'eſt que d'expoſer la nature de la dyſſenterie,qui eſt ici fréquemment épidémique en Juillet & Août. Je ne fais donc mention dans cet ouvrage que du plan général de la cure, pour donner une idée de la maladie.

Ses premiers phénomènes ſont un ſentiment de peſanteur, de plénitude & d'oppreſſion; enſuite un petit froid ſuivi de quelque chaleur, douleur de tête au dos ou dans les membres : cette douleur s'appaiſe, eſt ſuivie d'une autre douleur à l'eſtomac, & au bas-ventre. Quelques heures après, il vient des ſelles qui en-

levent la plûpart de ces symptômes ; dans ce cas-là, ce n'est qu'une simple dyssenterie. Si, au contraire, les symptômes susdits augmentent & accompagnent les selles dans tout leur cours, alors c'est une fiévre dyssentérique ; ce qui fait le dernier état de cette constitution. La grande prostration de forces & l'abattement d'esprit, qui accompagnent souvent cette fiévre, l'ont fait regarder comme maligne ; & la grande propension que les malades ont à suer peut induire en erreur, en faisant croire que la nature tâche d'expulser la matiere maligne par la peau, comme il arrive dans les fiévres pestilentielles.

Mais l'expérience prouve uniformément que les sueurs qui arrivent de bonne heure, sont symptômatiques dans cette fiévre, ne soulagent pas ; & que les intestins sont en général la voie par où la matiere doit être portée au dehors, & le moyen de soulager le malade aisément & convenablement, aussi longtems que cette fiévre n'est pas compliquée avec d'autres maladies de

différente nature : « J'ai toujours » penſé, dit Sydenham, que ſe ti- » rer avec la vie ſauve, n'eſt pas » toujours une preuve ſuffiſante de » l'excellence d'une méthode cura- » tive dans les maladies aiguës, parce » qu'il y a des gens qui ont été gué- » ris par des femmelettes ignorantes: » il faut encore que la maladie ſoit » domptée avec aiſe, & cède d'une » maniere convenable à ſa nature. »

Quand les ſelles que la nature ſeule procure, ne font pas tomber la fiévre, je conclus que la nature eſt dans un trop grand trouble, ou que les ſelles ne ſont pas aſſez abondantes. Pour-lors je fais tirer du ſang, s'il y a indication, & j'ordonne de délayer abondamment pendant pluſieurs heures. Après cela j'examine s'il ne ſeroit pas beſoin d'un vomitif, ſuivant les ſymptômes que me préſente le ſiége de la matiere turgeſcente, & je ſuis l'indication. Enſuite je fais prendre chaque heure une taſſe d'apozèmes purgatifs, juſqu'à ce que les ſelles vraiment excrémenteuſes aient paru. Je recommen-

ce alors à délayer, prescrivant une diète rigoureuse végétale & acidule. Je ne défends pas la petite bière, le foible cidre, ou l'eau fraîche, si on en veut boire. Le matin suivant, j'ordonne une solution de manne & de tartre soluble, comme ci-devant, & je suis ce train tous les matins jusqu'à ce que les symptômes s'abattent : rarement il est besoin de réitérer la saignée, ou même le vomitif. Il est vrai que quelquefois il y a une douleur sourde & quelque plénitude dans le bas-ventre, que la purgation ne fait pas cesser ; alors j'ordonne de fréquens lavemens avec du miel ou de la manne, & fort chauds, suivant ce que Sydenham dit avoir observé, *qu'il falloit des lavemens chauds, quoique la boisson dût être froide.* En effet, je puis confirmer par expérience tout ce que Sydenham a dit de cette fièvre.

Si l'on suit cette méthode depuis le commencement, elle cesse ordinairement en une semaine, ne laissant rien après soi qu'une petite foi-

bleſſe aux inteſtins, laquelle diſparoît par une diète convenable, le grand air, l'exercice, & en ajoutant un peu d'acides minéraux aux boiſſons. Quand la violence eſt une fois tombée, je n'empêche pas le malade d'être au lit; je ne m'inquiète plus de prévenir les ſueurs, pourvu qu'elles viennent ſpontanément. Mais les ſueurs forcées font toujours du mal dans cette fiévre, même après les premieres évacuations. Les amers (*a*) ne conviennent pas non plus, quand on les donne pour faire ceſſer la foibleſſe qui reſte aux inteſtins; mais on donnera avec avantage les eaux martiales.

Je fus demandé, il y a quelques années, pour une jeune dame priſe d'une colique bilieuſe. Elle avoit un téneſme continuel, mais à peine aucune évacuation. Après la ſaignée, elle ſe plaignit de mal & de peſan-

(*a*) Il y a ici une eſpece de contradiction avec ce que l'auteur dit plus haut ſur l'uſage de la rhubarbe. On peut dire cependant que les eaux martiales méritent la préférence.

teur à l'eſtomac ; on lui donna pour cela un doux vomitif. Elle commença l'apozème purgatif, qu'elle prit juſqu'à ce qu'elle eut eu pluſieurs ſelles. Je lui fis prendre la crême de tartre, le petit-lait, l'eau d'orge, le gruau, ou une panade avec le ſuc de limon ; avec ordre d'être ſur ſéant tout le jour. Le matin ſuivant la tiſane fut réitérée ; on continua la même diète & la même boiſſon, y ajoutant quelques fruits mûrs. En trois jours elle parut aſſez bien, fut envoyée à Iſlington (*a*), pour y prendre les eaux, l'air & l'exercice. Dès qu'elle fut hors de la ville, elle négligea ſa diète, ſe plaignit de trouble aux inteſtins ; ce que l'on regarda comme des ſymptômes de vers. On la mit en conſéquence aux remèdes vermifuges ; l'effet fut une fiévre rémittente fort mauvaiſe, pour laquelle on me rappela. Après beaucoup de douleur & de danger, elle fut enfin ſauvée par une éruption d'aphthes qui ſuivoient

(*a*) Village près de Londres.

l'ordre d'une fiévre quarte; c'eſt-à-dire, qu'après une rémittence de deux jours, il arrivoit un fort paroxyſme qui ſe diſſipoit par une nouvelle éruption d'aphthes entaſſés enſemble. Durant les jours intermédiaires, la matiere s'en détachoit avec ſalivation, ou plutôt en bavant : il y avoit auſſi quelques ſelles ſpontanées dans ces momens; & l'on prit garde de rien troubler.

Les paroxyſmes commencerent à la longue par un froid léger; l'urine devint plus bourbeuſe, le pouls plus mou & plus lent, tandis que la matiere offenſive ſe vuidoit de plus en plus par haut, & même par bas, comme j'eus des raiſons de le croire. La fiévre tomboit auſſi vers les jours d'intervalle. Mais la malade étoit ſi épuiſée, que je crus pouvoir lui donner le quinquina, ce qui empêcha le retour du paroxyſme. Nous crûmes alors que la maladie étoit jugée; mais quelques jours après, lors même qu'elle avoit déja repris de ſes forces, il lui ſurvint une dou-

leur cruelle au nerf ischiatique : la cuisse & la jambe s'enflerent énormément ; & il fallut plusieurs mois, & bien de la peine, pour faire cesser ces nouveaux symptômes.

Si l'on réfléchit sur ce cas-ci, l'on verra clairement que la *matiere jaune* originale, qui donna naissance à la premiere fiévre & aux douleurs d'intestins, n'avoit pas été suffisamment évacuée & corrigée avant que la malade eût quitté la ville ; que le reste avoit été irrité par les vermifuges, & avoit ainsi donné lieu à une fiévre maligne ; que, plusieurs jours après, une partie de cette matiere fut séparée du sang, & déposée à la surface interne du gosier ; que cette éruption d'aphthes, quoiqu'imparfaite, fut critique, & modéra la fiévre ; que la pousse réitérée de ces aphthes convertit la fiévre en une espece de *quarte* réguliere : que le quinquina arrêta cette fiévre intermittente, mais sans chasser ou corriger la cause de la fiévre, & qu'elle ne fut jugée que quand la matiere

morbifique eut été dépoſée dans le tiſſu cellulaire de la cuiſſe & de la jambe (*a*).

L'année ſuivante, il m'arriva d'aller chez un ami : on me pria d'y voir un de ſes enfans, malade depuis pluſieurs jours. L'apothicaire, qui avoit traité cette maladie de fiévre intermittente, l'avoit purgé avec de la rhubarbe, & avoit envoyé quelques potions fébrifuges. Je trouvai le petit garçon avec une forte fiévre, & ayant de la peine à avaler. Je ne vis rien d'extraordinaire au goſier; les amygdales n'étoient même pas enflées. Je défendis ces potions, ordonnai de le purger avec de la manne, &c. Le jour ſuivant on me dit qu'après l'effet de la purgation, la fiévre avoit beaucoup augmenté; que l'enfant avoit été brûlant & agité juſqu'au matin; qu'alors il étoit reſté tranquille, & étoit devenu plus frais. Durant la nuit il avoit pris beaucoup de boiſ-

(*a*) *Demande.* Le quinquina fut-il de quelque ſecours dans cette maladie?...

ſon acidule. J'examinai donc le goſier; j'y vis des aphthes dans le fond, & regardai la maladie comme une *fièvre aphtheuſe*, que je traitai exactement ſelon la méthode de Boerhaave. Ces aphthes furent irréguliers durant ces quatorze premiers jours; & la fièvre en étoit alors au vingt-unieme jour: alors ils reparurent réguliérement tous les trois jours. Depuis ce moment-là, il ne prit aucun médicament de quelque efficacité; & nous fûmes d'avis de lui tenir de tems en tems le ventre libre, en faiſant auſſi une ſérieuſe attention à la diète. Au trente-deuxieme jour, la maladie étoit ſenſiblement diminuée; après quoi les accès devinrent très-réguliers. Le malade reprit des forces & de l'appétit dans les jours intermédiaires. Le tout fut parfaitement jugé le quarante-ſixieme jour. L'enfant n'a pas eu de rechute depuis; il eſt gaillard & en bonne ſanté.

En comparant ce cas avec pluſieurs autres de la même eſpece, je me ſuis convaincu que Catelar a rai-

ſon, & que l'on ne doit pas s'oppoſer aux aphthes, quand ils moderent les ſymptômes de la fiévre, que ſouvent ils deviennent peu à peu ſalutaires, quoique d'abord il puiſſent paroître de peu de conſéquence: qu'ils ſont critiques (*a*), quoique de longue durée, & qu'on ne doit pas les arrêter avec le quinquina, ni avec les aſtringens, tant que le malade a aſſez de force pour les pouſſer au-dehors; qu'ils ſont plus fréquens dans les fiévres qui affectent les inteſtins, & que la nature ſemble pouſſer par-là une matiere morbifique particuliere, qui paſſeroit avec peine par aucune autre voie. C'eſt pourquoi je conclus qu'il ne faut pas arrêter la bave ni les petites ſelles qui arrivent dans les jours intermédiaires. Cela paroît former une partie des évacuations critiques,

(*a*) Le lecteur doit comparer avec les réflexions de M. Grant, ce que M. de Haën a dit à ce ſujet, Partie VIII, chap. 3, page 81 & ſuiv. pour voir comment on peut rapprocher ces deux ſçavans médecins.

& diminue bientôt au retour du paroxyſme & d'une nouvelle éruption. Il ne faut pas non plus être trop curieux de modérer la violence du paroxyſme par la ſaignée, ni d'autres évacuations, parce qu'il eſt critique, & tombera après l'éruption.

C'eſt un bon ſigne quand le paroxyſme commence par un froid léger, & celui qui a de plus longs intervalles eſt le plus efficace. J'ai vu de mauvais effets du fréquent uſage de l'opium & des aſtringens; on ne doit pas en charger beaucoup les gargariſmes ou les loochs. Les diaphorétiques ſont tous des remèdes dangereux. J'ai toujours mieux réuſſi dans ces maladies en me fixant principalement ſur la diète. On peut en effet remplir toutes les vues en la réglant bien, juſqu'à ce que la nature ait eu le tems d'achever la criſe par la voie qu'elle veut prendre. Je ne me ſouviens même pas d'avoir jamais vu aucun avantage à tâcher de ſubſtituer une autre voie aux évacuations en place des aphthes.

C'eſt ordinairement par la couleur des aphthes, leur étendue & l'épaiſſeur de la croûte, que l'on juge des mauvais ſymptômes que cette maladie préſente, outre ceux qu'elle a de commun avec d'autres fiévres; mais j'ai toujours obſervé que la fiévre étoit l'unique indice par lequel il falloit juger des aphthes. On doit toujours ſoutenir, pouſſer les aphthes qui ſoulagent dans la fiévre; &, quoique leur couleur puiſſe d'abord paroître plus ſombre, plus foncée que de coutume, cependant l'éruption prochaine pourra ſe mieux préſenter en les traitant avec prudence.

J'ai toujours trouvé que c'étoit un mauvais ſigne, dans ces affections, quand la bouche devenoit ſéche & noire, quand la bave ceſſoit tout d'un coup, quand les paroxyſmes duroient long-tems, & qu'ainſi il n'y avoit que de courts intervalles; qu'il en étoit de même quand il y avoit une eſpece de tympanite ou de météoriſme, qui ne cédoit pas aux purgatifs ni aux lavemens;

quand la respiration étoit courte & difficultueuse, comme si la matiere eût été transportée aux poumons. Le moyen le plus assuré de faire cesser ces symptômes, est de favoriser ces aphthes de la gorge & de la bouche par de douces fomentations; ce que j'ai vu réussir en quelques cas, lors même que les choses avoient pris une mauvaise tournure pendant quelque peu de jours.

Je trouve que, dans les cas d'aphthes où il faut solliciter l'éruption, on doit délayer les acides plus qu'en aucune autre fièvre putride; car la nature demande beaucoup de tems pour séparer cette matiere du sang: les forces ayant d'ailleurs été fort épuisées par la durée de la fièvre précédente, les foibles efforts que font les vaisseaux fatigués deviennent inutiles, pour peu qu'on interrompe le dépôt qui se fait de la matiere sur la membrane de la bouche & du gosier. C'est pour cette raison que les boissons tiédes conviennent mieux dans cette fièvre que dans la plûpart des autres fiè-

vres putrides, & qu'elle demande de doux cordiaux; tels que des vins doux, & du petit-lait fait avec du vin. Le meilleur acide que j'ai trouvé juſqu'ici, eſt l'oxymel commun, & le petit-lait fait avec du vinaigre ou du jus de limon, en y ajoutant un peu de vin de Canarie. J'ai eſſayé de la mixture acide de Tiſſot avec l'eſprit de ſoufre au lieu d'oxymel, dans cette ſaiſon-ci; mais elle n'a pas ſi bien répondu à mes vues, laiſſant bientôt la bouche ſéche; je retournai à l'oxymel.

J'obſervai cependant que les acides minéraux ne reſſerroient pas le ventre; mais qu'ils empêchoient ſenſiblement de baver, & ſembloient guérir la bouche trop vîte. Ce qui me rappela l'obſervation de Sydenham. *Sched. mon.* art. 11. « Je n'ajoute pas, dit-il, d'eſprit de vitriol à aucun de ces médicamens, » quoiqu'il rafraîchiſſe beaucoup, » parce qu'il eſt trop ſtyptique: » voilà pourquoi il ne convient pas » dans les maladies où il faut pur-

» ger, pour ne rien dire ici de » la nature minérale de cet acide. » Mais j'ai recours à cet eſprit dans la fiévre dyſſentérique, quand la chaleur eſt exceſſive & le pouls trop petit, & cela avec ſuccès, ſurtout ſi la peau paroît moite, & la propenſion aux ſueurs ſymptômatiques conſidérable. J'en fais autant, après le dixieme jour, dans quelques fiévres bilieuſes, c'eſt-à-dire, dans la *nouvelle fiévre* de Sydenham, décrite dans le *Sched. mon.* & dans les cas où les évacuations convenables ont été commenceés à tems, & que l'on y a perſiſté juſqu'à ce jour-là. On doit l'éviter au commencement de toutes ces maladies, pour les raiſons que Sydenham a données. Je crois auſſi que, ſi la fiévre ſe change en aphthes, les acides minéraux n'auront de ſuccès que pour guérir légérement, quand l'eſchare menace d'empêcher la déglutition. Mais on peut donner, comme un vrai ſpécifique & qui n'eſt pas ſi aſtringent que l'eſprit de ſoufre, le médica-

ment ſuivant : *eſprit de ſel marin* tiré avec le bol, mêlé avec *un peu de miel roſat*, à la maniere de Van-Swieten, ou avec de *l'eau de navet*, en forme de *mixture*, & le répéter ſouvent.

J'ai ſouvent rencontré des aphthes chroniques obſtinés, tels ſont ceux que nous appelons *black thruſh*, leſquels, après avoir réſiſté à pluſieurs remèdes, ont été guéris en prenant toutes les boiſſons acidulées avec l'eſprit de ſel marin tiré avec le bol. Je puis auſſi aſſurer, d'après mon expérience, que le quinquina ne réuſſira pas, à moins que la fiévre n'ait pris le type d'une intermittente ; & alors le danger eſt preſque paſſé, quand même on laiſſeroit la fiévre prendre ſon cours ; ſur-tout ſi le malade eſt bien ſoutenu entre les accès, & qu'il y ait une aſſez bonne apyrexie ; pourvu auſſi qu'on le tienne hors du lit les jours du mieux, ou même qu'il ſe tienne ſur ſon ſéant le plus qu'il pourra, ſans trop ſe fatiguer. Mais on peut voir là-deſſus les régles que j'ai

données dans les fiévres intermittentes (*a*).

La premiere fois que je rencontrai le vrai *cholera-morbus* dans cette saiſon, fut le 10 d'Août 1769. On me demandoit alors chez trois perſonnes le même matin Le 15 du même mois, j'en vis encore deux autres, ſçavoir, le Capitaine C. & M. S. & le 20, je vis M. Jean B-N. tous gens forts, pleins de ſanté & jeunes. Je crus alors avoir raiſon de croire que cette maladie étoit arrivée ſelon ce que dit Sydenham, *ſect. 4, cap. 2,* » que le *cholera-*» *morbus* a lieu à la fin de l'été &

(*a*) Les aphthes ſont plus fréquens dans la dyſſenterie & dans la fiévre dyſſentérique, que dans toute autre maladie. La cauſe la plus commune de ces affections vient de ce qu'on a négligé de purger convenablement au commencement de la fiévre, ou de l'uſage précipité de l'opium & des aſtringens donnés mal-à-propos. La méthode qu'il faut ſuivre pour traiter les aphthes, expoſe en même tems la nature de la dyſſenterie, & toutes les deux doivent ſe traiter d'une ſemblable maniere.

» vers

» vers le commencement de l'au-
» tomne, auſſi certainement que les
» hirondelles au commencement du
» printems, & le coucou vers le mi-
» lieu de l'eté. » Mais la dyſſenterie & la fiévre dyſſenterique n'étoient pas encore paſſées : car j'avois encore pluſieurs perſonnes incommodées de l'une & de l'autre en même-tems, & quelques autres malades de colique bilieuſe.

En effet, le *cholera-morbus* ſemble être de même nature, & provenir de cauſes preſque les mêmes que celles de la colique bilieuſe, ſinon premiérement que la matiere eſt arrêtée dans la colique bilieuſe, au lieu que dans le vrai *cholera-morbus*, il y a un débordement de bile. Secondement, le *cholera-morbus* paroît avoir plus lieu dans les ſujets dont le ſang & les vaiſſeaux ſont en bon état, & conſéquemment la coction & la criſe s'y font plus parfaitement, & ſe complettent plutôt que dans la colique. Troiſiémement, il n'a pas beſoin d'aiguillon, car la nature y eſt fort diligente & fort active. Tout

ce qui reſte à faire à l'art, c'eſt de délayer abondamment avec de douces boiſſons & de ſemblables lavemens, juſqu'à ce que la matiere morbifique ſoit épuiſée entiérement ou preſque en totalité. Après cela, l'*opium* deviendra efficace, mais non auparavant. Il ne faut pas s'arrêter aux crampes ni aux ſpaſmes : c'eſt l'acrimonie de la matiere jaune qui eſt cauſe de tous ces ſymptômes ; ils ceſſeront dès qu'elle ſera diſſipée.

L'un de mes premiers malades ſuſdits demandoit une ſaignée abondante. Son ſang étoit viſqueux & jaune. Je n'ordonnai aux deux autres qu'une boiſſon copieuſe d'eau d'orge, de gruau léger ou de l'eau de poulet toutes les fois qu'ils vomiſſoient, & de prendre toutes les heures un lavement de ſeize onces de la même liqueur chaude. Quand ils s'apperçurent que les ſelles n'étoient ni fétides ni de couleur ſombre, que les vomiſſemens n'étoient plus amers ou ſans couleurs, je les mis à la mixture de Van-Swieten,

n° 3, jusqu'à ce que le vomissement s'arrêtat. Mais, si le vomissement s'arrêtoit de lui-même, alors ils ne prenoient pas d'opiat, lors même que les évacuations continuoient par les selles. Il y en eut donc un qui en eut besoin, & la troisieme cuillerée lui affermit l'estomac.

J'ai cependant vu des cas où il en falloit beaucoup plus, & j'ai ouï dire aussi que, dans les Indes Occidentales, il s'étoit vu des occasions où l'on avoit été obligé de donner une grande quantité d'*opium* dans cette maladie, avant de pouvoir faire cesser la crampe universelle; ce qui, me semble, n'est pas extraordinaire parmi nous. Le matin suivant, je leur fis prendre un apozème purgatif fort doux, avec ordre de prendre tous les matins de la manne & du tartre soluble pour se tenir le ventre libre, jusqu'à ce que la langue parût très-nette, la peau fraîche & le pouls lent. Durant ce tems-là, ils ne prirent pas de viandes ni de fortes boissons, mais du fruit mûr, du petit-lait & de doux breuvages.

Conſéquemment à ce traitement, il n'y eut point d'accident ni de rechute.

Le 20 d'Août, même tems, je vis trois autres ſujets malades d'une vraie fiévre bilieuſe : l'eſtomac n'étoit pas beaucoup affecté ; il n'y avoit point de douleur ni de plénitude dans les inteſtins, ni aucun ſigne de relâchement du ventre. Cependant la langue étoit telle que dans la fiévre dyſſenterique ; il en étoit de même des urines & du ſang. La douleur de tête & des lombes étoit conſidérable : les malades éprouvoient une grande chaleur & une agitation exceſſive. Deux de ces fiévres ſe paſſerent aiſément, à la maniere ordinaire ; l'autre traîna juſqu'au quatorzieme jour, & ſe changea en double-tierce. Je ne ſuivis ce malade que juſqu'au douzieme de la fiévre : l'air étoit fort rafraîchi par les pluies ; le vent tourna au nord le vingt-deuxieme, & les ſoirées étoient un peu froides. Le vingt-quatre, l'air fut glacial au ſoir : c'eſt delà que je commence à dater la fiévre d'accès de la moiſſon.

» Les intermittentes, dit Sydenham, prennent leurs dénominations de l'intervalle des deux accès, & ſont par-là ſuffiſamment diſtinguées, pourvu qu'on ait égard aux deux diviſions de l'année dans leſquelles elles ont lieu, ſçavoir, le printems & l'automne. Cependant il y a quelques fiévres de la vraie nature des intermittentes, mais qui ne préſentent point de ſigne viſible qui les puiſſe faire diſcerner. Quand, par exemple, les intermittentes d'automne ſe manifeſtent de bonne heure, comme en Juillet, elles ne prennent pas ſur le champ leur vraie forme, comme le font les intermittentes du printems en général: mais elles reſſemblent ſi fort aux fiévres continues à tous égards, qu'il n'eſt pas poſſible de les diſtinguer ſans une attention fort ſcrupuleuſe. A la longue, elles paroiſſent mieux caractériſées, quand la conſtitution prédominante eſt un peu affoiblie. » *Sect. 1, c. 2, art. 14.*

J'ai moi-même fréquemment vu la fiévre commencer en Juillet, & ne devenir intermittente qu'en Août. Mais Sydenham dit auſſi, ſect. 1, chap. 3, « qu'il vit l'intermittente » commencer en Juillet (*vieux ſtyle*) » & être dans toute ſa force, c'eſt-à- » dire devenir épidémique en Août. » Comme la fiévre du printems a commencé quelquefois en Février, & s'eſt trouvée accompagnée de la ſynoque non putride, eſpece de fiévre dépuratoire, juſqu'à la fin de Juin; de même la fiévre d'accès de la moiſſon a auſſi commencé en Août par la fiévre bilieuſe ou la *nouvelle fiévre*, & en a été accompagnée juſqu'au commencement de la conſtitution inflammatoire, qui a lieu en Novembre & Décembre. Il y a peu de vraies fiévres d'accès pendant le fort de la conſtitution inflammatoire; elles ſont également rares au fort de la conſtitution putride, mais ſe font ſur-tout ſentir vers le déclin de ces deux conſtitutions.

Les fiévres d'accès des deux ſaiſons diffèrent principalement en ceci.

Celles du printems ſuccédant au fort de la conſtitution inflammatoire, ſe trouvent confondues avec elle, de même que toutes les fiévres du printems. Celles de la moiſſon ſuccédant à une conſtitution putride, en participent de même, comme toutes les fiévres de la moiſſon. On voit par-là qu'il eſt néceſſaire de bien ſaiſir le vrai *genre* de la conſtitution putride de Juillet, d'où réſulte la fiévre de la moiſſon, ſi l'on veut bien ſaiſir la méthode de traiter les intermittentes de cette derniere ſaiſon. Ainſi, la meilleure introduction que l'on puiſſe faire à un eſſai ſur les fiévres d'accès de la moiſſon, c'eſt d'expoſer les maladies du mois de Juillet. On ſera donc plus en état de traiter la fiévre bilieuſe, qui eſt celle de la moiſſon, ſoit ſimple, ſoit compliquée avec une fiévre d'accès, quand on ſera ſûr de la méthode de traiter la fiévre putride.

Tout ce que j'ai pu apprendre de la lecture attentive des meilleurs Auteurs, des converſations que j'ai eues avec les meilleurs Médecins,

& par ma propre expérience, m'a convaincu que les fiévres & les affections fiévreuſes de la conſtitution que nous appelons *putride*, ne peuvent être mieux traitées que par les régles que nous a laiſſées Sydenham: que d'ailleurs ces maladies ſont aujourd'hui les mêmes que de ſon tems, comme les plantes de ſon tems ſont également les mêmes, & qu'il en ſera toujours de même. » Chaque eſpece de maladie, dit-il, » a, comme celle des animaux & des » végétaux, ſes propres qualités par- » ticulieres & univoques, réſultan- » tes de ſa propre eſſence; elles » doivent donc être permanentes, » quoique cela paſſe les bornes de » notre imagination. On peut néan- » moins rechercher avec avantage » la meilleure méthode de traiter » ces maladies, quoique nous en » ignorions les cauſes; parce que la » cure de la plûpart des maladies ne » dépend pas de la connoiſſance des » cauſes, mais d'une méthode con- » venable & fondée ſur l'expérience.»

Quoiqu'il ſoit impoſſible de don-

ner une méthode pour traiter les maladies qui réſultent de la conſtitution putride, ſans être obligé de faire des exceptions, je crois cependant que les régles ſuivantes auront leur avantage.

REGLE I. Quand la ſaignée eſt néceſſaire, ce doit être la premiere évacuation; les autres ſe feront après avec plus de ſûreté & plus d'effet.

REGLE II. Pluſieurs ſujets ont beſoin d'un vomitif, parce que la matiere eſt turgeſcente dans l'eſtomac.

REGLE III. La purgation eſt toujours néceſſaire. Il faut auſſi tenir le ventre libre durant toute la maladie.

REGLE IV. Il eſt toujours déſavantageux de ſuer avant la coction. Il faut modérer les ſueurs par les acides minéraux, quand elles ſont immodérées.

REGLE V. Le malade ne doit reſter au lit de jour que quand on voit les ſignes de coction.

REGLE VI. Les fruits mûrs & aci-

des ſont les vrais diſſolvans & les correctifs de la matiere morbifique.

REGLE VII. Tous les alimens pris du règne animal ſont pernicieux avant que la violence de la maladie ſoit tombée.

REGLE VIII. Tous les opiats, les alexipharmaques & les véſicatoires ſont employés mal-à-propos, & même préjudiciables avant que le pouls tombe.

REGLE IX. Les ſueurs modérées qui arrivent ſpontanément de nuit ſont avantageuſes après la coction, & vers la fin, ſi la fiévre a été bien traitée dès le commencement; mais non autrement.

REGLE X. Le quinquina eſt utile après des ſignes de coction & une criſe partielle, ſpécialement quand le pouls ſemble devenir profond, & que la bouche n'eſt pas trop ſéche.

REGLE XI. Quand il y a dans cette fiévre une douleur de tête opiniâtre, la ſaignée ſoulage plus que les véſicatoires & le camphre. On peut

tirer du ſang par les ventouſes, ſi le pouls eſt petit.

Regle XII. La boiſſon doit être froide, les lavemens chauds ; & l'on ne doit pas négliger de tenir le malade ſur ſon ſéant pendant le jour.

Comment donc a-t-il pu ſe faire qu'on tienne ſi ſouvent une pratique toute oppoſée à celle-ci? que des gens même qui ont lu Hippocrate & Sydenham, ſuivent auſſi cette pratique abuſive? On a lieu de s'en étonner d'abord : mais, ſi l'on conſidere la patience & l'attention qu'il faut pour ſuivre la nature dans ſa marche lente, on n'en ſera plus ſurpris. On nous dit précipitamment, *contraria adhibenda;* il *faut oppoſer les contraires.* Mais Hippocrate dit : » Il faut oppoſer les contraires petit à petit, & s'arrêter par inter» valles; je crois qu'il eſt plus dan» gereux de tomber entre les mains » d'un médecin qui ne ſçait pas être » tranquille, qu'en celles du méde» cin qui ne ſçait pas employer les » contraires ; car celui qui ne ſçait

» pas s'arrêter ne connoît pas non
» plus les occasions où il faut op-
» poser *ces contraires ;* il ne sçaura
» donc pas non plus en user. Ce-
» pendant celui qui ne sçait pas user
» dés contraires, & est néanmoins
» prudent, sçait être tranquille ; &
» par-là, s'il ne peut être utile, du
» moins ne nuira-t-il à rien. Mais le
» vrai médecin est celui qui, joignant
» le sçavoir à la prudence, sçait *se*
» *hâter lentement*, donner les secours
» requis selon l'exigence du cas
» & des circonstances de la mala-
» die ; employer les moyens les
» plus avantageux dans l'occasion,
» & rester tranquille dans un autre
» moment. »

C'est en suivant & en épiant les progrès de la nature, que Sydenham parvint à cette grande connoissance qu'il eut des maladies aiguës. « Je
» ne crois pas, dit-il, devoir rou-
» gir, en avouant que dans la cure
» des fiévres, je n'ai jamais rien
» fait quand je ne voyois rien pa-
» roître qui m'indiquât ce qu'il y
» avoit à faire. Par cette conduite,

» je veillois même au salut de mes » malades, & à ma propre réputa- » tion. En effet, pendant que je sui- » vois ainsi d'un œil attentif mes » malades, pour apprendre com- » ment je pouvois les guérir, ou la » fiévre se passoit d'elle même, ou » parvenoit à un état qui me faisoit » voir quels médicamens je devois » employer pour la détruire.

» Il est en vérité déplorable que » des malades en général ne sçachent » pas qu'il est des occasions où ne » rien prescrire, c'est être aussi » grand médecin que d'administrer » dans d'autres les plus puissans re- » mèdes. Si le médecin se conforme » aux préjugés des malades, qui sup- » posent qu'il y a toujours quelque » chose à faire immédiatement, ces » malades sont privés des avantages » qu'ils auroient pu tirer d'un traite- » ment légitime, & honorable pour le » médecin; mais celui-ci est souvent » traité de négligent ou d'ignorant, » s'il a assez de vertu & d'honneur » pour ne pas se prêter à leurs deman- » des; & compromet ainsi son carac-

» tere vis-à-vis d'eux. Les plus igno-
» rans empiriques ſçavent accumuler
» remède ſur remède, auſſi-bien que
» le plus ſçavant médecin, & le
» font même encore plus ordinaire-
» ment, &c.»

» S'imaginer, dit-il, ailleurs, que
» la nature eſt incapable de guérir
» les maladies, c'eſt un blaſphême;
» parce que ce ſeroit imputer une
» imperfection à la Divinité qui
» nous a donné tant de choſes pour
» conſerver la vie animale. . . . Nous
» ſçavons tous que la nature exé-
» cute la coction de la matiere mor-
» bifique, mais aucun ne comprend
» comment. *Ce n'eſt donc que par*
» *haſard qu'on peut l'aider;* mais, ſi
» nous connoiſſons la maladie, nous
» ſçavons alors par quelle évacua-
» tion la nature expulſera le plus
» efficacement la matiere quand elle
» ſera cuite; c'eſt-là que nous pour-
» rons être utiles.»

Bref, je trouve que l'art & les praticiens de nos jours ſont juſtement ce qu'ils étoient du tems de Sydenham. Je vais rapporter dans

le même ordre ce qu'il a dit sur ce sujet. Peut-être que je combattrai par-là certains préjugés avec plus d'avantage que si je proposois mes propres réflexions. On a supposé, dans la spéculation, que la saignée, avant la purgation, pouvoit augmenter la résorbtion des amas qui sont dans les intestins; mais l'expérience nous a enfin prouvé qu'elle avance même les évacuations par les selles.

» Mais il faut (*a*) bien prendre » garde de ne pas purger avant la » saignée, au premier état des ma- » ladies épidémiques. C'est ce que » je puis soutenir, quoique la pra- » tique actuelle soit de purger au- » paravant, ou, ce qui est même » plus dangereux, sans saigner. Bon » gré malgré, il faut convenir qu'une » purgation agit avec plus de mo- » dération, prise immédiatement » après la saignée; qu'elle agite » moins que quand elle est prise

(*a*) Réponse à la Lettre du docteur Brady, art. 81.

» auparavant. Je penſe même que » grand nombre ſont morts par l'i- » gnorance de ce principe, ou pour » ne pas l'avoir aſſez mis en uſage. » C'eſt ce que j'ai appris par une » longue expérience, guide le plus » ſûr en pareil cas; & il vaudroit » mieux abandonner l'art, ſi l'on ne » veut pas régler ainſi la pratique. » Car on ſe joue trop de la vie des » hommes. D'un côté, ce ſont des » empiriques qui ignorent abſolu- » ment l'hiſtoire des maladies, la » méthode curative, & ne ſont pour- » vus que de recettes. De l'autre, ce » ſont des partiſans oiſifs qui ne ſe » fondent que ſur leur théorie. Voilà » pourquoi les uns & les autres font » périr plus de malades que ſi on » les avoit abandonnés à eux-mê- » mes. Mais la méthode, la ſeule » méthode qui ſoulagera le malade, » eſt celle qui déduit ſes indications » des ſignes pathognomoniques de » la maladie, & les confirme enſuite » par l'expérience; ce qui a mérité » tant d'eſtime au grand Hippo- » crate. »

» Si l'art de la médecine nous » avoit été transmis de cette ma- » niere, en accordant même que le » peuple eût connu par-là la cure » d'une ou deux maladies, l'art en » auroit exigé des gens plus pru- » dens & plus adroits qu'aujour- » d'hui, & il n'auroit pas perdu son » crédit. Car ces opérations de la » nature, sur l'observation desquel- » les seules la vraie pratique est fon- » dée, exigeant, pour être discernées, » beaucoup plus de génie & de pé- » nétration, que celle d'aucun au- » tre art établi sur l'hypothèse la » plus probable, il est conséquent » que la science de la médecine sur- » passe une capacité ordinaire, & » qu'il faut plus de génie pour en » saisir l'ensemble, que pour tout » ce que la philosophie peut ensei- » gner. »

» Nous en avons une preuve dans » les fiévres, qui font les deux tiers » de l'occupation du médecin; & » j'en appelle ici dans mon assertion » à tout homme qui pense. Mais » l'empirique le plus ignorant con-

» viendra-t-il qu'il n'eſt pas capa-
» ble de guérir une fiévre, ſi, con-
» formément à l'opinion général,
» on ne doit enviſager que ces deux
» indications, ſçavoir, d'expulſer
» la matiere morbifique par les ſu-
» dorifiques, ſecondement, de ſou-
» lager dans les ſymptômes qui ſui-
» vent ces ſortes d'évacuations? Car
» ce charlatan eſt ſûr que la théria-
» que de Veniſe, les poudres de
» Gaſcoin, l'eau anti-peſtilentielle &
» ſemblables, priſes intérieurement
» & accompagnées d'un régime
» échauffant, produiront des ſueurs;
» ce qui eſt tout ce qu'il ſe pro-
» poſe dans la cure de cette mala-
» die, ſur-tout s'il a jamais entendu
» prononcer le mot *malignité*. »

» Quant à la maniere dont il ſou-
» lage les ſymptômes, il court vîte
» au *diacode* pour faire dormir au
» cas d'inſomnie, il donne un la-
» vement quand le ventre eſt reſ-
» ſerré, &c. Mais dira-t-il ou dé-
» terminera-t-il par ſes drogues
» quelle eſt l'eſpece de fiévre qu'il
» entreprend de guérir? Non, ſi nous

» croyons, comme la postérité le » croira peut-être certainement, qu'il » y a différentes sortes de fièvres, » dont la plûpart veulent être trai- » tées différemment des autres; bien » plus, que la même fièvre indivi- » duelle, ou d'une espece quelcon- » que, demande au commencement » un traitement, qu'il faut quitter » & changer dans ses différens pé- » riodes, tant qu'elle continue. Si » donc l'on ignore l'histoire natu- » relle d'une maladie, connoissance » qu'on ne peut obtenir que par la » vraie méthode curative, comment » sera-t-on en état de déduire les » indications curatives des symptô- » mes les moins sensibles fort sou- » vent, lorsqu'on n'est pas capable » de juger s'ils proviennent de la » méthode curative ou de la maladie » même? »

Les médecins spéculatifs condamnoient aussi la purgation avant la coction; mais ce préjugé a heureusement cessé : je n'en parlerai donc pas. Sydenham dit que le précepte

incocta non movenda n'étoit applicable (*a*) qu'aux sueurs, & qu'il est

(*a*) Quoique M. Grant ait jugé à propos de garder le silence sur le sentiment des systématiques, il est encore des gens à préjugés, & qui se font un devoir de les entretenir en croyant bien faire. Je crois donc pouvoir placer ici quelques réflexions que tout lecteur ne se donneroit pas la peine de faire. Ce n'est pas être médecin que de guérir sans pouvoir se rendre compte de sa conduite : ainsi il ne suffit pas de bien traiter, il faut encore le faire avec connoissance de cause.

Ce sentiment de Sydenham, qui paroît être celui de M. Grant, malgré ce qu'il a dit, page 296 du 1er volume & ailleurs, m'a paru mériter d'autant plus d'attention, que les grands hommes entraînent assez ordinairement les autres par le poids de l'autorité, & que ce sentiment se trouve encore aujourd'hui contredit par un médecin sur-tout dont le sçavoir, l'expérience & la réputation pourroient en imposer.

Je ferai donc ici deux questions. 1° Sydenham étoit-il bien fondé à donner aux termes d'Hippocrate un sens dont ils paroissent d'abord si peu susceptibles ? 2° Est-ce avec raison que quelques médecins ont avancé que cet aphor. 22, liv. 1, dont il s'agit,

avantageux dans la plûpart des fiévres, & presque dans tous leurs

---

ne contenoit qu'un précepte vague, confus & obscur, dont on n'avoit jamais connu le vrai sens ?

Je réponds 1° que l'autorité de Sydenham me paroît si grande, qu'on ne peut, sans l'évidence même, s'écarter de son sentiment, & que, quand il a restreint la maxime d'Hippocrate, il avoit sans doute les raisons les plus graves & les motifs les plus prépondérans pour le faire. Ce vrai esprit d'observation, qui depuis Hippocrate ne s'est encore vu dans aucun médecin à un si haut point que dans Sydenham, le mettoit en état d'épier & de saisir la marche de la nature avec beaucoup plus d'avantages qu'Hippocrate qui n'avoit pas les secours que les découvertes de la physique & de la chymie présentoient à Sydenham. Il pouvoit donc, en mille circonstances, *se hâter lentement*, comme parle Hippocrate, avec des armes qui étoient inconnues à ce pere de la vraie médecine. Quelquefois il s'est trompé dans les nouvelles routes qu'il s'étoit applanies lui-même; il en convient : mais aussi y avoit-il eu souvent les plus grands succès. παθηματα μαθηματα, *c'est par l'erreur que l'on arrive le plus souvent à la connoissance de la vérité ;* & si Sydenham n'avoit pas apperçu par

périodes, de tenir le ventre libre, sur-tout dans celles qui sont bilieuses ou putrides.

---

sa médecine que la marche de la nature n'étoit pas uniquement réglée par des préceptes généraux dans le cas de maladie, il n'en auroit sans doute pas cherché les exceptions, loin d'oser s'en écarter.

M. de Haën, qui prend le précepte d'Hippocrate à la lettre, croit avoir dit tout ce qu'il y a de plus solide pour prouver son sentiment, en rapportant l'aveu que fait Sydenham du funeste effet d'un émétique. Mais c'est, je pense, la preuve la plus sensible qu'il a tort lui-même de nous dire que c'est sur-tout Sydenham qu'il suit dans la médecine ; & que tous les grands médecins ont toujours suivi, ou du moins dû suivre le précepte à la lettre, puisqu'il est des momens, où de son aveu, on doit s'en écarter, quoiqu'il faille y revenir ensuite.

Mais Hippocrate lui-même s'en est-il toujours tenu à sa propre maxime? On peut dire que non, puisqu'il nous permet, aphorisme 24, livre 1, de nous en écarter *en prenant les précautions requises*. Cet endroit sert donc d'interprétation à l'autre aphorisme : d'ailleurs, quelle conduite Hippocrate tient-il envers un malade qu'il médicamente dès les premiers momens de sa maladie? M. de

Un troisieme préjugé étoit de ne pas donner de l'air libre aux ma-

---

Haën doit s'être fait illusion pour ne pas sentir la force de l'objection qu'il se fait à lui-même, & pour conclure que si Hippocrate a administré un vomitif aussi doux que M. de Haën le voudra, cela ne fait rien contre sa thèse, mais prouve seulement que les anciens connoissoient de doux vomitifs, contre ce qu'on croit ordinairement. J'ai remarqué en plusieurs endroits des ouvrages de M. de Haën, que, trop plein de son sujet, il n'est pas assez attentif à l'analyse de ses idées, & conclud quelquefois à son désavantage. Pour moi, voici comme je raisonnerois ici. Hippocrate établit un précepte, dit qu'on peut s'en écarter, mais avec beaucoup de précaution, & s'en écarte lui-même; donc avec de bonnes raisons on peut le faire après lui; donc Sydenham, pourvu de plus grandes connoissances, a eu raison d'y faire les exceptions nécessaires; &, s'il a borné le précepte aux sueurs, on sent aisément que ce ne peut être dans tous les cas. Que deviennent donc les longues & sçavantes réflexions de M. de Haën, Partie X, chap. 5? Presque inutiles, puisqu'il ne nous y apprend rien.

Quant aux doux médicamens, soit vomitifs, soit purgatifs, que les anciens connois-

lades, ne pas les tenir hors du lit, nē pas leur donner de boiſſon froide; tout cela étoit dangereux.

ſoient auſſi-bien qu'on les connoît aujourd'hui, ſelon M. de Haën; il ſera d'aſſez bonne foi ſans doute pour ne pas diſconvenir que les anciens devoient ſe trouver en défaut avec ces médicamens en mille circonſtances où nous en avons un bien plus grand nombre de plus ſûrs à notre choix; que conſéquemment, *poſitis ponendis*, nous pouvons agir où les anciens ne devoient être que ſpectateurs oiſifs; que c'eſt certainement là la raiſon de tant de préceptes qui devoient être eſſentiels pour les anciens, mais qui ſont devenus inutiles aujourd'hui; & qu'enfin, ſi les anciens, par cette raiſon, ont dû mieux voir les opérations de la nature que nous, nous avons auſſi ſur eux l'avantage de pouvoir mieux l'aider après en avoir obſervé la marche chez eux, tandis qu'en mille circonſtances ils devoient néceſſairement la laiſſer ſuccomber.

En effet, quelle étoit leur *matiere médicale?* Quoique Dioſcoride nous ait laiſſé ſur cet objet un ouvrage qui ſera toujours précieux aux vrais connoiſſeurs, & qu'il ſerve même encore aujourd'hui de baſe aux bons traités qui ſe ſont tant multipliés ſur la *matiere médicale*, on ne ſçauroit diſcon-

Quant

Quant aux nouvel air & aux boissons froides, l'avantage en est si

---

venir qu'on n'y voie le plus souvent que des indications vagues, quelquefois hasardées, sur des bruits ou des erreurs populaires, sans aucune analyse, & ainsi sans qu'on y puisse trouver aucune connoissance assez sûre des *sujets* qui y sont présentés. Les anciens, qui observoient bien la nature, ne pouvoient donc, d'un autre côté, l'aider le plus souvent qu'au hasard, parce que d'ailleurs l'étude de l'économie animale, si approfondie depuis eux, ne leur avoit encore fourni que très-peu de lumieres. On trouve il est vrai, dans Galien, quelques vérités lumineuses à cet égard, qui frappent & étonnent même ceux à qui elles se font appercevoir, mais c'est après dix erreurs, malgré la vaste étendue de son génie, & ses connoissances immenses.

L'autorité de Baglivi dont M. de Haën s'appuie, n'est recevable qu'aux termes de la vérité. Baglivi, mort trop jeune pour digérer ses vastes connoissances, ne fait loi qu'autant qu'il a raison. Mais M. de Haën passeroit-il à Baglivi d'avoir dit qu'il pouvoit *pressentir à l'odorat quel étoit le caractere d'une maladie, quelle en seroit la durée, quel en seroit l'événement*, de Fib. mort. 3; *& qu'un médecin se tromperoit rarement dès qu'il se seroit mis tous les textes* d'Hippocrate *dans la tête?*

généralement reconnu dans tous les cas de fiévres putrides & bilieuſes,

---

N'eſt-ce pas là s'abandonner à l'enthouſiaſme que le Lord *Shaftesbury* reproche à tant de gens avec juſtice ? Baglivi, en général, eſt un médecin de la plus grande autorité; mais on ne peut preſque y lire une page ſans y appercevoir cet enthouſiaſme dont M. de Haën n'a pas toujours pu ſe garantir.

Voyons à répondre à la ſeconde queſtion. L'obſcurité de l'aphoriſme 22 eſt-elle réelle, & en quel ſens peut-elle l'être ? M. Queſnay, *de la Saignée*, page 477, & ceux qui ont penſé comme lui n'ont pas tort juſqu'à certain point. Le mot ὀογᾶν que Cicéron rend par *tumere*, en le prenant dans un ſens figuré en parlant des affaires de la république, & que nous rendrions par *fermenter*, dans le même ſens ; ce mot, dis-je, dont ſe ſert Hippocrate pour marquer la condition ſous laquelle il permet ou défend d'agir, eſt réellement ſuſceptible de différens ſens, que les interprètes ont pris chacun en faveur de leur opinion particuliere. 1° Les uns ont penſé que ce mot devoit s'entendre des humeurs qui, dans leur état malade, *ſe portoient çà & là ſans prendre de ſiége fixe. Dùm adhuc oberrant humores & incertâ ſede vagantur.* Actuar. Galien l'entend auſſi de même dans cet aphoriſme, & le rend par les ſynonimes κινεῖσθαι

que je ne crois pas devoir le prouver ici. Mais on ne convient pas

---

τὸ μεταῤῥύειν *se mouvoir en fluant & refluant.* 2° Les autres l'entendent de l'effort que font les humeurs pour sortir après la coction, & s'ouvrir ainsi déterminément une voie quelconque, fût-ce au détriment du malade. Galien est encore de ce même sentiment. Comm. 2, Liv. VI, épid. *ce mot*, dit-il, *doit se prendre ici comme on voit qu'Hippocrate l'a pris dans d'autres endroits de ses aphorismes*, des humeurs qui, très-disposés à l'excrétion, *font effort pour sortir*, ἐπὶ τῶν ἑτοιμοτάτων εἰς ἔκκρισιν. Ces deux sens ne sont certainement pas le même. Il a encore d'autres sens analogues, quoique plus éloignés, mais qui nous donnent primitivement l'idée d'*un mouvement rapide & violent*, comme on le pourroit démontrer par l'analogie des anciennes langues avec lesquelles la grecque a un rapport intime.

Mais, soit qu'on prît ce mot dans le premier sens ou dans le second, l'alternative présentoit toujours deux termes fort clairs, & c'étoit à l'expérience à décider pour l'un ou pour l'autre. Dès-lors la diversité des sentimens ne devenoit plus un obstacle à l'intelligence du passage. Mais, pour se conduire dans l'un on l'autre cas d'après l'expérience, il ne falloit pas s'en tenir aux termes vagues

encore ici de l'utilité qu'il y a de les tirer du lit, de les obliger de

---

de crudité en général, comme on l'a fait jusqu'ici, ou l'on devoit suivre le précepte sans examen; ce qui est une absurdité. En effet, on nous a toujours parlé de crudité, mais on n'a pas encore pu déterminer *par des signes non équivoques, & de maniere à éviter l'erreur*, « quel étoit le caractere pro-» pre de cet état de crudité des humeurs, » sur-tout dans les maladies fort compliquées; » comment dans ces cas de complication on » pouvoit discerner si quelques-unes des hu-» meurs arriveroient plutôt que d'autres à » cet état de coction, ou si elles ne se cui-» roient qu'ensemble; s'il n'y auroit pas des » humeurs réfractaires, soit en elles-mêmes, » soit par rapport à la complication, lesquelles » résisteroient à la force de tous les mouve-» mens organiques; comment on pouvoit » statuer certainement que telle humeur étoit » ou près de sa coction, ou cuite, tandis que » les autres compliquées avec elle restoient » encore dans l'état de crudité, & pourquoi? » Galien a bien apperçu ce phénomène, mais » il s'est contenté d'en parler: enfin, si l'or-» gasme ou la turgescence des humeurs ne » peut pas être aussi-bien un signe de coction » que de crudité, comme les différentes in-» terprétations de ce mot semblent l'indiquer; » & quand. » Voilà ce qui jette vraiment de

rester levés tout le jour, malgré qu'on puisse avoir lu les ouvrages

---

l'obscurité sur le passage d'Hippocrate, obscurité que M. de Haën devoit avoir levée avant de conclure en sa faveur. Mais il n'a même pas posé la thèse. Que nous importent des autorités, sans raison? Riviere n'avoit-il pas décidément pour lui toute l'antiquité & tous ses anciens contemporains, pour s'inscrire en faux contre la découverte de Servet, & les démonstrations hydrauliques de Harvée? Avoit-il cependant la raison de son côté? C'étoit par des preuves tirées de l'économie animale que M. de Haën devoit appuyer son sentiment: il n'y a même pas pensé. L'autorité de ceux qui pensent autrement que lui reste donc dans toute sa force, quelque mal fondée même qu'il la suppose. Je me crois dispensé, par ce que je viens de dire, d'examiner s'il est vrai qu'il y ait souvent orgasme ou non, puisque nous voyons que, dans l'un ou l'autre cas, l'on n'a pas encore décidé sans réplique, si l'on devoit agir ou non en conséquence; & que même, en supposant que ce point puisse être décidé par la suite, le corps humain, susceptible d'un si grand nombre d'affections différentes, exigeroit toujours des exceptions à la régle.

Ainsi les vrais médecins, sans prétendre qu'il y ait toujours quelque chose à faire, ni perdre de vue les avis que donne M. Grant

de M. de Haën, & ce que Sydenham écrivit à ce sujet dans sa lettre

---

sur la coction & l'orgasme, Tome I, page 317 & ailleurs, pourront donc soutenir, 1° que Sydenham a eu raison dans ce qu'il a avancé; 2° que le précepte d'Hippocrate n'a pas encore été plus approfondi par M. de Haën que par les anciens; 3° que, comme on ne peut montrer que par conjecture quel est le caractere propre de la vitiosité de chaque humeur dans telle maladie, simple ou compliquée, où l'on suppose les humeurs dans un état de crudité, ni ce qui peut en résulter, on a toujours intérêt d'en éviter la complication, ou l'amas, ou la fermentation qui les fait toutes tendre si promptement à une dépravation spontanée; 4° que l'expérience a fait voir aussi que, quand on a eu sçu saisir le moment d'évacuer les humeurs, ou du moins une partie dans l'état de crudité, on a quelquefois beaucoup gagné, quoique la témérité fasse souvent tout perdre dans le même cas; 5° que, dès que l'on a lieu de soupçonner quelque putréfaction, ou même un hétérogène putride, on ne doit pas différer les évacuations, si l'on n'a pas à craindre d'inflammation quelconque; 6° que les évacuations inopinées & abondantes qui arrivent assez souvent dans les maladies aiguës, & où l'on ne voit que des matieres crues, prouvent que la nature ne doit pas toujours être

au docteur Cole. « Je ſçais, dit-il, » que l'on peut faire diverſes ob-

---

abandonnée à elle-même, puiſque les malades ſe trouvent preſque toujours plus mal après ces évacuations violentes; 7° que les matieres offenſives, même après une coction générale, laiſſant fréquemment les plus triſtes impreſſions de leur réſidence aux extrémités, au tronc, aux viſceres, font voir que la nature, qui a été obligée d'épuiſer toutes ſes forces pour la coction, s'en ſeroit peut-être ménagé pour la criſe, ſi on l'avoit débarraſſée à tems; 8° que conſéquemment l'orgaſme, l'écart, ou la fluctuation vagabonde des humeurs d'où il eſt réſulté les plus grands ravages, n'ont eu lieu que pour n'avoir pas prévenu les choſes; 9° que les ſignes de coction & de criſe n'étant pas toujours aſſez marqués, ſi c'eſt une raiſon pour un médecin prudent d'être tranquille, c'en eſt une auſſi pour n'être pas ſpectateur oiſif en tous les cas; 10° que les ſignes & les ſymptômes pouvant faire prendre le change au médecin le plus expérimenté, ce ne ſeroient même pas les ſignes de la préſence ou de l'abſence de l'orgaſme qui devroient ſans exception régler la conduite du médecin, mais la connoiſſance certaine des ſignes pathognomoniques de la maladie qui doit lui fournir les indications qu'il a à ſuivre; 11° que, dès que l'on a lieu de craindre un *principe délétere*, il vaut mieux

» jections à notre opinion, *de tenir*
» *les malades levés de jour.* Ces ob-
» jections sont sans doute d'un grand
» poids pour le vulgaire, auquel le
» bas étage des médecins en appelle
» comme à un juge compétent dans
» ce cas-là, pour pouvoir soutenir
» de cette autorité leurs raisonne-
» mens mal fondés : de tels rai-
» sonnemens étant réellement plus
» à leur portée, que ceux qui sont
» le fruit d'un mûr examen dans des
» gens d'une plus profonde pénétra-

---

tenter de sauver le malade par une voie quelconque, que de laisser s'anéantir le principe vital qui ne succombe malheureusement que trop vîte ; 12° enfin, que l'interprétation de tous les livres de médecine doit se régler par ce principe, *sat benè si sat tutò ;* & que c'est donc un abus impardonnable, sur-tout à des gens qui se flattent d'avoir pour eux une expérience de trente ou quarante ans, de borner la pratique de la médecine à des préceptes généraux que les tems, les saisons, les épidémies, les âges, les sexes, les tempéramens obligent d'abandonner en mille occurrences. Hippocrate devoit-il donc marquer combien de fois il avoit lui-même abandonné sa maxime ? Non.

» tion, il suit de-là que le gros du » genre humain ne pouvant parve- » nir qu'à une connoissance superfi- » cielle des choses, & que, ce ne » pouvant être que le plus petit » & très-petit nombre qui les voie » à fond, ces prétendus sçavans » l'emportent aisément sur les plus » intelligens, à l'aide du peuple qui » les protége, tandis que ces gens » expérimentés sont souvent expo- » sés à la calomnie; ils la supportent » patiemment, ayant la vérité & le » petit nombre des vrais connois- » seurs de leur côté. »

Il dit encore ailleurs, après la longue expérience qu'il avoit acquise dans les cas de bile & de putridité. *Sched. Mon.* art. 15. « Comme cette » espece de fiévre attaque la tête » plutôt qu'aucune autre que j'aie » vu, & ne puisse en être distraite » qu'avec difficulté, & même du » danger, je conseille à mes mala- » des de n'être couchés sans leurs » habits que la nuit; mais, s'ils sont » si affoiblis par la maladie qu'ils ne » puissent rester levés, je leur permets

» de se coucher avec leurs habits » seuls, & la tête levée. Je ne souf- » fre pas non plus dans la chambre » un feu plus grand que celui qu'ils » faisoient en bonne santé. »

Les observations de Sydenham confirment les succès de cette pratique, non-seulement dans les fiévres putrides de l'été, les fiévres bilieuses de l'automne, & la petite-vérole, mais encore dans les fiévres inflammatoires pleurétiques ou péripneumoniques, comme on peut le voir par-tout dans ses ouvrages. Il y oppose des faits indubitables aux hypothèses mal fondées des speculatifs, pour lesquels il marque son mépris en ces termes.

» Ce procédé illusoire ôte non- » seulement au genre humain tous » les avantages singuliers qu'il au- » roit de la candeur de plusieurs mé- » decins, mais rend encore l'art de » guérir, celui de discourir. Enfin » on en est venu au point que le » malade doit vivre ou mourir se- » lon que le philosophe conjecture » bien ou mal; ce qui est toujours

» bien précaire ! & l'on dispute avec
» autant de chaleur que le faisoient
» les premiers méditatifs pour dé-
» fendre leur opinion, tandis qu'eux
» & leurs sectateurs qui les défen-
» doient également, pouvoient bien
» ne pas avoir raison ; car quoiqu'en
» employant beaucoup d'attention,
» nous puissions bien voir ce que la
» nature opere *dans le fait*, & con-
» noître les organes qu'elle emploie
» dans ses opérations, cependant sa
» maniere d'opérer sera toujours un
» secret pour nous. Nous sçavons
» bien que le cerveau est l'origine
» des sens & du mouvement, le
» siége de la pensée & de la mé-
» moire ; mais la plus exacte inspec-
» tion, le plus scrupuleux examen
» nous peut-il apprendre comment
» une substance si épaisse, une es-
» pece de pulpe qui ne semble pas
» formée avec beaucoup d'art, peut
» suffire à un aussi noble usage &
» à d'aussi excellentes facultés ? Nous
» dira-t-on, par la nature & la struc-
» ture de ses parties, comment une
» faculté particuliere peut en être

» mise en exercice ? » Lettre au docteur Cole, art. 56 & ailleurs. « Comme ce sont là les principales indications curatives, quand j'y ai » suffisamment répondu, selon la » méthode exposée, j'ai rempli mon » devoir de médecin, & non de » charlatan qui ne donne que des » formules médicales ; deux arts ou » talens, ou comme vous voudrez » les appeler, qui sont bien différens » l'un de l'autre ! »

DE LA CONSTITUTION BILIEUSE.

QUoique plusieurs auteurs aient traité des maladies bilieuses, & fait sur ce sujet bien des observations avantageuses, je pense cependant que Sydenham l'emporte sur tous les autres à certains égards. Non-seulement il nous présente ensemble tous les symptômes qui paroissent dans la maladie, mais il fait encore voir une sagacité particuliere à imaginer la méthode préciſe qui réussit le mieux dans la cure. En comparant ces deux choses ensemble, il nous donne une idée spécifique de la maladie, de sorte qu'on peut la distinguer de toute autre, & en déterminer le genre. Pour éviter aussi la mépriſe, il a grand soin de distinguer les symptômes essentiels de ceux qui sont uniquement accidentels. Dans la méthode curative, il fixe sur-tout son atten-

tion sur les symptômes essentiels ; sans beaucoup s'arrêter aux accidentels, ayant vu par l'expérience que ces derniers disparoissent dès qu'on a sçu maîtriser la maladie. Voilà ce qui l'a rendu le guide le plus sûr dans les choses qu'il a eu lieu d'observer. Je le prendrai donc comme mon texte, & je ferai en procédant mes observations sur ce qu'il nous dit, me bornant autant que je pourrai à ce que l'expérience m'a fait connoître.

En 1683, l'hiver fut très-rigoureux ici : les gens même les plus âgés ne se souvenoient pas d'une gelée aussi forte & aussi longue. Ce froid excessif fut suivi, en 1684, d'un hiver si doux, qu'il en méritoit à peine le nom : ce qui fit que la constitution bilieuse, n'ayant pas été abattue par la gelée de l'hiver comme de coutume, elle continua tout le printems de 1685 ; augmenta pendant tout l'été, fut très-violente durant tonte la moisson & au commencement de l'hiver. Elle fut enfin réprimée en Janvier 1686 par une

forte gelée. En Février 1685, Sydenham rencontra un catarrhe du printems, qui reſſembloit, à pluſieurs égards, à la *fauſſe péripneumonie* du commencement de l'hiver. Le ſujet ne reſpiroit qu'avec beaucoup de peine, avoit certains étourdiſſemens quand il étoit debout ou qu'il ſe remuoit; la matiere qu'il expectoroit étoit extrêmement viſqueuſe, comme je l'ai obſervée en pluſieurs catarrhes de cette année-ci 1770; ce qui étoit dû à la douceur de l'hiver. Il conclut cependant que ce catarrhe étant une fiévre du printems, il ſe paſſeroit naturellement en Juillet, comme de coutume. Mais, voyant, contre ſon attente, qu'il augmentoit plutôt, & devenoit fort épidémique en Septembre ſuivant, il l'appela *nouvelle fiévre*, étant fort différente, à certains égards, de tout autre catarrhe qu'il eût obſervé auparavant, & même de la fauſſe péripneumonie

Il eſt vrai qu'à Londres, on prend abondamment des ſubſtances animales graſſes & du beurre, &c. que l'on

a toujours dans le corps le germe de cet *épaississement jaune morbifique*, appelé *bile*. Si la transpiration vient à s'arrêter par hasard, sur-tout par l'humidité du tems, il faut qu'il arrive de deux choses l'une : ou une diarrhée, ou cette matiere acrimonieuse se ramassera dans les vaisseaux, comme on peut le voir par la couleur de la férosité, & quelquefois par le caillot du sang que l'on tire (*a*).

(*a*) Le *causus*, ou la fiévre ardente d'Hippocrate, étoit évidemment une fiévre inflammatoire compliquée de bile. Je l'ai placé parmi les fiévres inflammatoires, parce qu'il est plus fréquent ici au printems qu'en automne ; & que chez nous il demande un régime très-antiphlogistique, & de copieuses saignées avant que nous osions purger. Une fiévre ardente, même au fort de la constitution bilieuse, exige beaucoup plus de saignées qu'une fiévre bilieuse ordinaire ; &, quoiqu'il s'y trouve de la bile de mêlée, on peut l'appeler plutôt inflammatoire que bilieuse ; c'est pourquoi je l'appelle simplement *causus* au printems, mais *causus* bilieux pendant la moisson ; sçavoir, quand il survient une fiévre bilieuse dans un tempérament plétho-

Quoique Sydenham ait donc observé ce phénomène au mois de Février 1685 pour la premiere fois, on ne doit pas considérer ce tems comme la saison naturelle de la constitution bilieuse, mais comme un événement extraordinaire qui n'étoit dû qu'à la chaleur humide de cette année-là; non pas comme si c'eût été la vraie constitution ordinaire de Février: &, si Sydenham nous avoit donné l'histoire des catarrhes de Février suivant 1686, après le froid rigoureux de cet hiver-là, nous aurions vu la scène changée, & que les catarrhes de Février reprirent leur caractere original, pour disparoître en Juillet, comme de coutume; qu'ils reparurent, dis-je, ainsi après que la constitution atrabilieuse eut été domptée par les gelées de Décembre & de Janvier.

---

rique sanguin. Dans ce cas-ci, la rémittence s'apperçoit après une saignée convenable; mais la remittence n'a pas si aisément lieu dans le cas de vraie fiévre ardente inflammatoire.

Je place donc le commencement naturel de la vraie conſtitution bilieuſe en Août, ſelon la règle d'Hippocrate, qui obſervoit que l'été engendre la bile qui ſe manifeſte en automne, & que la moiſſon produit l'atrabile qui ſe fait ſentir l'hiver : & ceci eſt invariablement le cas de toutes les parties de l'Europe, où la température eſt aſſez réguliere, ou, ſi l'on veut, de celles où les habitans prennent moins de ſubſtances animales que dans ce pays-ci, ſurtout à Londres & aux environs.

La premiere apparence de cette conſtitution eſt le *cholera-morbus*, que Sydenham dit « être du nombre des » épidémies d'automne, paroître en » Août, & ſe terminer en un mois, » quoiqu'il paroiſſe en même tems » d'autres maladies qui vont juſ- » qu'à l'hiver : telles que les dyſ- » ſenteries d'automne, les fiévres » tierces & quartes, leſquelles, » nonobſtant la durée plus ou moins » longue qu'elles ont quelquefois, » par rapport à certaines circonſ- » tances, ceſſent généralement au

» bout de deux mois, » c'eſt-à-dire en Octobre, où l'atrabile commence à prendre la place de la bile jaune. Nous avons donc la liſte ſuivie des maladies bilieuſes, ou pour mieux dire des maladies produites par cet *épaiſſiſſement jaune* morbifique; ſçavoir le *cholera-morbus*, *les flux d'automne*, *les fiévres tierces & quartes* d'automne, auxquelles on peut ajouter la fiévre bilieuſe, la fiévre d'accès informe d'automne, qui provient de la fiévre bilieuſe de la même maniere que la fiévre d'accès informe du printems vient de la ſynoque non putride & s'y trouve compliquée.

Sydenham n'a pas non plus manqué cette obſervation. « Les inter» mittentes, dit-il, prennent leur » nom de l'intervalle de deux accès, » & ſont ſuffiſamment diſtinguées par » cette marque, pourvu que l'on » ait égard aux deux diviſions de » l'année dans leſquelles elles ar» rivent, ſçavoir le printems & l'au» tomne. Cependant il y a quelques » fiévres de la vraie nature des in» termittentes, mais qui ne préſen-

» tent point de ſigne viſible qui les » puiſſe faire diſcerner. Quand, par » exemple, les intermittentes d'au- » tomne ſe manifeſtent de bonne heu- » re, comme en Juillet, (*vieux ſtyle*) » elles ne prennent pas ſur le champ » leur vraie forme, comme le font » les intermittentes du printems en » général; mais elles reſſemblent ſi » fort aux fiévres continues à tous » égards, qu'il n'eſt pas poſſible de » les diſtinguer ſans une attention » très-ſcrupuleuſe. A la longue, » elles paroiſſent mieux caractériſées » quand la conſtitution prédomi- » nante eſt un peu affoiblie. Mais, » vers la fin juſte de l'automne, elles » ſe démaſquent & paroiſſent comme » de vraies intermittentes, ſoit de » l'eſpece des *tierces*, ſoit des *quartes*, » telles qu'elles étoient réellement » d'abord. Mais, ſi l'on n'y fait pas » une ſoigneuſe attention, on riſ- » que de s'y tromper au déſavan- » tage des malades, en prenant ces » eſpeces d'intermittentes pour de » vraies fiévres continues. »

Sydenham nous donne dans cet

article la vraie idée des intermittentes de la moiſſon. Rarement elles ſont ſimples au commencement de la ſaiſon, mais compliquées avec une fiévre continue, épidémique en cette ſaiſon ; & c'eſt la fiévre de Lauſanne de M. Tiſſot, la *nouvelle fiévre* de Sydenham, & celle que nous appelons communément la *fiévre bilieuſe*. Je la conſidérerai donc d'abord comme ſimple, enſuite comme compliquée avec une fiévre d'accès.

Les ſymptômes les plus communs de la fiévre billieuſe, ſont ſuivant Sydenham, au nombre de douze, dont ſept ſont eſſentiels, & cinq accidentels. Je les donne ici d'après lui, avec quelques remarques.

SYMPTÔME I. *Intervalles de chaleur & de froid ſe ſuccédans l'un à l'autre.* Ceci eſt commun à bien des fiévres, ſpécialement à celles qui ſont accompagnées de crudité dans l'eſtomac. Nous le voyons fréquemment avant l'opération d'un vomitif ordinaire, même quand il n'y a pas de fiévre.

SYMPT. II. *Souvent douleur à la*

tête & aux membres. Il pouvoit y ajouter *au dos* & aux lombes, & tous les symptômes déja exposés de matiere turgescente dans les premieres voies, particuliérement ceux de bile jaune, notés par Hippocrate dans la synoque non putride.

SYMPT. III. *Le pouls semblable à celui d'une personne en santé.* On doit entendre ceci du commencement seulement, & plus proprement durant les préludes de la fiévre, *terrentia febr.* car, aussitôt que la vraie rigueur a lieu, & que la fiévre déterminée commence, le pouls devient fréquent, & excede bientôt en fréquence celui de la fiévre inflammatoire, si l'on a négligé les évacuations convenables.

SYMPT. IV. *Le sang ressemble communément à un sang pleurétique.* Ceci dépend beaucoup du tempérament du malade, du degré de gelée, ou du côté d'où vient le vent. Au premier abord, le sang n'est pas fort épais, mais le devient pour la plûpart du tems en peu de jours, & la couenne ressemble à de vieux suif jaune. La sérosité est toujours jaune, mais

vers la fin de la fiévre le ſang ſe diſſout.

SYMPT. V. *Le plus ſouvent une toux qui, avec les autres ſymptômes d'une péripneumonie bénigne, ſe paſſe d'autant plutôt, que la maladie a lieu à un plus grand éloignement de l'hiver.* Cela eſt vrai en tout : car la toux eſt très-rare en Août, peu commune en Septembre, mais fréquente en Octobre, & fort opiniâtre en Novembre, & ſe paſſe rarement ſans l'expectoration d'une matiere cuite, comme je le ferai voir.

SYMPT. VI. *Quelquefois une douleur au cou & à la gorge au commencement de la maladie, mais non ſi violente que dans l'angine.* On la prend ſouvent pour une douleur de rhumatiſme.

SYMPT. VII. *Quoique la fiévre ſoit continue, cependant elle augmente ſouvent vers la nuit, comme ſi c'étoit une quotidienne ou une double-tierce.* Cette rémittence eſt ordinaire, même depuis le commencement juſqu'à la fin, ſi on la traite bien. C'eſt un mauvais ſigne quand il n'y a plus de rémit-

tence, & un bon quand elle dure. Quand la fiévre eſt compliquée avec une fiévre d'accès, les rémittences ſont plus parfaites. Si les paroxyſmes commencent avec un froid & de la rigueur, on a lieu d'attendre qu'elle prendra bientôt ſon type, ſur-tout s'il y a en même tems des ſignes de coction, particuliérement un ſédiment jaune ou briqueté dans l'urine, ce qui eſt plus commun dans cette fiévre que dans toute autre.

SYMPT. VII. *Il y a une ſi grande tendance à la frénéſie, qu'elle vient ſubitement d'elle-même, mais non pas ſi forte que dans la petite-vérole & les autres fiévres; les malades étant, en ces derniers cas, plutôt dans un délire tranquille que furieux, & que parlans ſans ſuite pendant les intervalles. Ce ſymptôme augmente beaucoup ſi l'on reſte au lit, même peu couvert; car la fiévre étant par-là portée à la tête, il en réſulte bientôt un* coma *ou une frénéſie.* Quand cette fiévre eſt bien traitée dès le commencement même, le délire n'eſt pas ſi fréquent ni ſi difficile à faire ceſſer; au lieu que, ſi l'on favoriſe les

les sueurs, sur-tout au commencement & avant les autres évacuations, la tête est prise aussitôt.

J'ai souvent vu combien il y avoit d'avantage d'être levé dans les cas où il y avoit frénésie. Il y a quelques années que je traitois un jeune homme hardi, dans une petite-vérole fort mauvaise ; le délire fut si grand, qu'on jugea à propos de le lever en lui mettant une robe de chambre qui pût lui couvrir les mains & les pieds. On vit d'abord l'avantage de l'avoir levé, car la frénésie, qui cessoit durant cette position, revenoit très-violemment une heure après qu'il avoit été mis au lit. Pour prévenir cet inconvénient, on le tint partie du jour & de la nuit à-demi levé, avec des bandes passées sous les bras & attachées au ciel du lit. Cet expédient réussit, & procura même d'autres avantages : le malade prit beaucoup plus de boisson, expectora plus aisément ; & la gangrène qui avoit paru à l'os des îles & au sacrum, se guérit avec moins de difficulté.

SYMPT. IX. *Il paroît souvent des*

pétéchies ou éruptions causées par l'usage imprudent des cordiaux & par un régime échauffant. On voit des taches pourprées dans les jeunes sujets d'un tempérament chaud : ce qui est le signe certain d'une inflammation considérable, tant dans cette maladie que dans les autres especes de maladies aiguës.

J'ai souvent vu des éruptions semblables & des taches pourprées dans les sujets scorbutiques, sans fiévre. (Dans ce cas, le sang étoit plutôt dissout qu'épais & tenace.) A peine même me souviens-je d'avoir vu les unes ou les autres dans une vraie inflammation. En effet, elles sont rares depuis Noël jusqu'en Juillet, mais fort fréquentes depuis Juillet jusqu'en Octobre inclusivement, sur-tout dans les jours caniculaires. Ce n'est qu'un sang forcé dans les extrémités capillaires, & extravasé dans le tissu cellulaire. Pour produire cet effet, le sang doit donc être en trop grande quantité, ou fort dissout, ou poussé avec une impétuosité extrême, ou les vaisseaux capillaires doivent être fort relâchés : or cette saison peut produire

tous ces changemens dans le corps. La chaleur continuelle relâche les vaisseaux capillaires, raréfie le sang, en diminue la densité, en même tems que les sels & les huiles s'exaltent, contractent de l'acrimonie, & stimulent ainsi, forcent le cœur à pousser le sang avec trop d'énergie. Il y a alors *plethora ad vires*, ou un excès de sang délié acrimonieux, & les solides sont dans le relâchement.

Voici les indications qui se présentent pour remédier à cet inconvénient. Il faut 1° diminuer la quantité surabondante du sang, afin que les vaisseaux relâchés puissent plus aisément disposer du reste : on réitérera ces saignées jusqu'à ce qu'on ait rétabli l'équilibre entre les vaisseaux & les fluides qui y sont contenues; 2° corriger, & même expulser la cause irritante avec la diligence convenable, pour calmer le mouvement du cœur & des artères, & modérer par-là celui du sang, & accélérer la résorbtion de ce qui a été extravasé; 3° procurer de la tranquillité au corps & à l'esprit,

jusqu'à ce que la nature se soit rétablie; 4° rétablir la texture du sang par les moyens convenables; 5° fortifier le système des vaisseaux en le faisant resserer, afin qu'il puisse exécuter ses fonctions: après quoi l'on peut espérer que la nature opérera une crise dans le tems convenable, comme il arriva à mademoiselle Cop. *Voyez* fièvre putride.

L'expérience nous a fait voir les effets salutaires que la saignée peut procurer pour remplir ces intentions, même dans les fièvres bilieuses & putrides. Ces saignées seront plus ou moins abondantes, selon l'exigence des cas; mais il faut aller par degrés, & bien considérer les circonstances du malade, le degré (*a*) du pouls, & la quantité du

(*a*) Le degré du pouls est ce qu'il y a d'essentiel à bien observer ici, mais il faut ne pas se méprendre sur cet avis de M. Grant. Certains praticiens portés à la saignée aussi aveuglément que quelques médecins anciens, se réglent à cet égard par le principe le plus faux; ils pensent que quand le pouls est grand & fort, il faut tirer beaucoup de sang. Opi-

ſang extràvaſé. Quoiqu'il faille tirer du ſang, on doit néanmoins dans

---

nion abſurde! c'eſt à la dureté du pouls, à la tenſion de l'artere & à la rénitence réciproque du ſang & du vaiſſeau, qu'il faut faire une attention particuliere. On doit toujours bien augurer d'un pouls grand & fort; quand les autres ſignes ne ſont pas décidément mauvais, c'eſt une marque que la nature eſt en état de ſe ſoutenir & de vaincre la cauſe de la maladie; & c'eſt la mettre alors dans le cas de ſuccomber, que de la priver d'une grande partie du fluide d'où elle doit tirer les forces néceſſaires pour triompher. Un pouls grand, fort & libre, indique qu'il n'y a point d'engorgement, &, par conſéquent, pas d'inflammation interne à craindre. Quant à ces taches, comme elles ne ſont pas toujours l'effet d'un ſang uniquement trop délié, mais d'un ſang imprégné auſſi d'une matiere acrimonieuſe, on a lieu de croire qu'une partie de l'acrimonie morbifique, ou des miaſmes qui alterent la qualité des humeurs, a été pouſſée à la circonférence. Or les malades étant, en général, dans une athmoſphère un peu chaude, les principes dont l'air ambiant eſt chargé, ne fût-ce même que par les exhalaiſons du corps, réagiſſent ſur le corps; il s'excite un mouvement inteſtin dans ces éruptions, dont la mauvaiſe qualité s'altere encore plus par

les fiévres putrides & bilieuſes, ne regarder ce moyen que comme un palliatif employé pour obtenir quelque répit, juſqu'à ce qu'on ait ra-

---

ce mouvement. Si donc on diminue, ou plutôt on abat les forces que la nature pourroit oppoſer à cette réaction que les éruptions peuvent dès-lors exercer ſur les humeurs qui circulent à la circonférence, qu'en peut-il réſulter, que du ravage? N'en voit-on pas tous les jours la funeſte expérience, conſéquemment à la rentrée de ces humeurs qui, ſe rejetant ſur le centre avec le degré ultérieur de dépravation qu'elles ont acquis à la circonférence, font périr les malades? Il n'eſt donc pas toujours ſûr non plus de chercher à produire la réſorbtion de ces humeurs. Ainſi le conſeil de M. Grant ſur la ſaignée, eſt ſuppoſé être donné avec ſes limites; car je ne parle pas ici des effets réſultans d'une pratique abuſive, qui aura donné lieu à ces éruptions. Il faut donc avoir pour but principal de ſoutenir la nature. La dureté du pouls & ſa fréquence autoriſent ſeules les ſaignées réitérées: encore faut-il avoir ſoin de purger par intervalles. Ces évacuations feront en général plus d'effet dans ces circonſtances, que les fréquentes ſaignées; mais ces évacuations doivent être bien graduées & très-douces, à moins qu'il n'y ait des ſignes décidés de putridité.

mené le pouls à ſon état, & procuré la réſorbtion du ſang par les autres moyens qui paroiſſent réellement plus ſalutaires dans les dérangemens réſultans de l'acrimonie & de la diſſolution du ſang, ou de la foibleſſe des vaiſſeaux.

Quant à la ſeconde indication, on ſçait que la cauſe irritante eſt un *épaiſſiſſement morbifique jaune*, qui ne peut être chaſſé que par les vomitifs & les purgatifs, ni corrigé que par les acides, les liqueurs froides, & un air libre; que les opiats le retiennent, l'irritent, de même que les aſtringens, & tout ce qui augmente la chaleur & le mouvement.

La troiſieme indication nous force quelquefois de recourir aux opiats, comme au moindre de deux maux, lors même que nous voudrions nous en abſtenir. Il faut cependant eſſayer auparavant tous les autres anodins, & éloigner du malade tout ce qui peut faire impreſſion ſur les ſens. Si néanmoins on ſe voit obligé de recourir aux opiats, il faut tou-

jours se souvenir qu'ils resserrent le ventre, & irritent l'acrimonie de la bile : on en prendra donc les plus rafraîchissans, & à petites doses, ne les réiterant même qu'avec grande nécessité. Je ne connois pas de remède qui exige plus que l'opium, que le médecin soit bien instruit de la constitution de son malade.

La quatrieme indication a été considérée en parlant de la constitution putride. Elle nous montre qu'il faut user des fruits, du pain, des végétaux & des acides végétaux, pour rétablir la texture & la liaison du sang. On pourra y joindre les acides minéraux, dans les cas d'extrême dissolution, mais après les évacuations convenables, comme je l'ai dit de la fiévre putride, dont les pétéchies sont un symptôme.

La cinquieme indication est de même nature. On y répondra au mieux avec les liqueurs froides, un air renouvelé, en tenant le malade levé, en lui faisant user de vin, & même de quinquina donné à propos & à dose convenable. « J'aime bien

» l'idée de M. Macbride, & je ne » doute pas que le *gas* qui provient » des ſubſtances végétales pendant » la digeſtion, ne puiſſe faire plaiſir » aux nerfs, & ne ſoit très-anti- » ſeptique, comme nous le voyons » dans la cure du ſcorbut de mer. »

SYMPT. X. *Quelquefois mê-* » *me ces taches que l'on appelle* éruption miliaire, *ſe font voir par-tout le corps avec toute l'apparence de la rougeole, ſinon qu'elles ſont plus rouges; ne laiſſant, en ſe paſſant, aucune deſquammation ſurfuracée, comme il arrive dans la rougeole. Quoique ces éruptions paroiſſent quelquefois d'elles-mêmes, ce ne ſont ſouvent que les effets de la chaleur du lit & des cordiaux.*

Il y a quatre petites éruptions communes aux fièvres, outre les *pétéchies* & les taches pourprées. 1° Dans les cas où les ſueurs ſont abondantes, il y a une eſpece d'éruption appellée *échauboulures*, en latin *ſudamina*: cette éruption diſparoît dès que le corps eſt expoſé à l'air libre; 2° des boutons qui

pouſſent après la coction en pluſieurs fiévres. Ils contiennent une *matiere*, & forment de petites croûtes, ce qui eſt auſſi un ſigne de coction; 3° une éruption miliaire rouge; 4° une éruption miliaire blanche. Les éruptions miliaires indiquent très-certainement une grande acrimonie : cependant il eſt encore des gens qui regardent les remèdes acrimonieux comme convenables dans les fiévres miliaires, ajoutant ainſi acrimonie à acrimonie, c'eſt-à-dire jettant de l'huile ſur le feu.

Après toutes les obſervations que j'ai faites, je crois avoir droit de conclure que les fiévres de printems mal traitées, ſont plus ſujettes aux éruptions miliaires que les fiévres bilieuſes. Je vis, au printems 1769, pluſieurs fiévres humorales qui avoient été mal traitées, & toutes accompagnées de ces éruptions; tandis que, parmi les fiévres bilieuſes mal traitées que je vis durant l'automne ſuivant, je ne remarquai que deux fiévres avec des éruptions miliaires. Le premier cas étoit celui

de la domestique de madame F. l'autre celui d'un homme de journée, chez madame J. ce fut même dans les progrès fort avancés de la maladie, que je le vis. Je les traitai comme s'il n'y en avoit pas. La domestique avoit un *pourpre rouge*. Après vingt & un jours, elle devint fort foible, étoit dégoûtée de tout aliment : son pouls devint mou & petit. Alors je la purgeai doucement avec de la rhubarbe. Elle commença aussi à prendre une légere décoction de quinquina avec du jus de limon : ce qui lui rétablit l'appétit, & sembla avancer la coction. Cependant le pouls fut encore fréquent pendant plusieurs jours, quoique les autres symptômes eussent assez promptement disparu. L'homme avoit une éruption considérable de *pourpre blanc*, & n'en étoit aucunement soulagé. Il avoit le ventre plus resserré, & conséquemment étoit plus appesanti & plus indolent. Peu de jours après, les pointes blanches disparurent; sa respiration devint difficile. On lui mit les véfica-

toires ; auſſitôt la reſpiration fut ſoulagée : mais les autres ſymptômes ſubſiſtoient toujours. En même tems on le ſoutint avec du gruau, de la panade ; & il prit beaucoup d'oxymel, & de vin blanc dans ſes boiſſons. Il prenoit pour médicament, toutes les quatres heures, une potion de *jus de limon*, de *julep de camphre*, d'*eau de menthe*, de chacun demi-once, & *huit grains de chaux d'antimoine*. On lui tint régulièrement le ventre libre avec des lavemens donnés au beſoin ; on le fit tenir ſur ſon ſéant tous les jours pendant les rémittences. Dès que ſa reſpiration eut été facilitée, je lui donnai une doſe de *tartre émétique en lavage :* ſa tête en parut fort ſoulagée, & il reprit inſenſiblement. Je penſois autrefois que la chaux d'antimoine mêlée avec les acides, feroit vomir comme le tartre émétique ; mais je ſuis ſûr du contraire : car j'en ai beaucoup ordonné ces dernieres années-ci, avec grande quantité de jus de limon & d'oxymel, ſans avoir vu cet effet.

SYMPT. XI. *La langue eſt ou moite ou ſéche, ſuivant le régime que l'on a tenu : quand elle eſt ſéche, elle eſt brune au milieu, & blanche ſur les bords : quand elle eſt moite, elle eſt blanche & ſale, & reſſemble un peu à la couleur de la moutarde.*

SYMPT. XII. *La ſueur dépend ſemblablement du régime ; car s'il eſt trop échauffant, elle eſt en quelque ſorte viſqueuſe, ſpécialement autour de la tête, & procure peu de ſoulagement, quoiqu'elle ſoit abondante & univerſelle. Il ſuit de-là que ces ſueurs ne ſont que ſymptomatiques, & non critiques. En excitant une ſueur par des médicamens, au premier abord d'une maladie, on tranſporte ordinairement la matiere morbifique, ſinon à la tête, au moins aux membres. Mais quand la fiévre s'eſt emparée de la tête, & que la frénéſie a prévalu, les ſignes de la ſueur diſparoiſſent*, la peau ſe deſſéche, s'échauffe : la bouche eſt comme rôtie, la langue brune, rude & dure ; les inteſtins reſſerrés, ou les ſelles crues, noires, très-fétides ;

l'urine crue & brune, *seulement le pouls reste quelquefois très-fréquent, & quelquefois devient plus lent. Enfin, quand les esprits sont excessivement troublés par un mauvais traitement, le pouls devient intermittent avec le soubresaut des tendons, & la mort suit bientôt.*

Je vais donner un exemple de la plûpart de ces symptômes. Le portier de M. W. jeune homme robuste, fut attaqué de cette fiévre le 14 de Septembre : Il ne vit personne que le 17, qu'on le fit saigner copieusement. Le sang étoit fort épais, & couvert d'une couenne jaune-foncé : après quoi il sua beaucoup, comme il arrive aux jeunes gens après la saignée, si on les tient chaudement au lit, & s'ils prennent des boissons chaudes. Le 19, la sueur cessa, il survint un grand délire avec tous les symptômes décrits après la sueur n° 12. On lui mit des sang-sues aux tempes ; les vésicatoires au dos & à la tête. La frénésie augmentoit, ou plutôt il devint stupide, & même perdit

toute raiſon. Ce fut la nuit du 19 que je le vis la premiere fois, même aſſez tard. Je fis ôter les véſicatoires, ordonnai un vomitif avec le *vin d'ipécacuanha*, une once ; *vin d'antimoine*, demi-once ; & *un purgatif* enſuite. Il fut beaucoup ſoulagé le matin ſuivant par l'effet de ces remèdes. Je le mis aux fruits, aux acides & aux ſels neutres. Je lui fis tenir le ventre libre juſqu'à la fin du mois, que les rémittences devinrent plus longues, la bouche moite, le pouls plus lent : le délire & les éruptions miliaires diſparurent, il eut alors alternativement un jour bon & un mauvais.

Je m'attendis alors chaque jour à une intermittence & à des ſignes de coction parfaite ; ce qui arriva auſſi le 2 d'Octobre. L'urine eut un fort ſédiment briqueté : il fit pluſieurs ſelles bilieuſes, & ne ſe plaignoit plus que de foibleſſe. Cette criſe ſembloit parfaite ; mais il y manquoit deux choſes : elle n'avoit pas commencé par un friſſon ; la peau étoit ſéche. Comme il étoit très-

foible, je crus cependant devoir lui donner une décoction de quinquina, mais cela tourna mal. Car, le jour suivant, tous les symptômes du n° 11, & quelques-uns du n° 12 reparurent; particuliérement le délire. Il prit aussitôt une purgation, & la potion de limon, de camphre & de chaux d'antimoine. Je persistai dans le premier régime jusqu'au 22 de la fiévre, & on lui tint le corps libre avec des lavemens. Le matin du 23, il survint un hoquet que je soupçonnai venir d'un amas dans l'estomac ou dans les intestins : c'est pourquoi je le purgeai avec la rhubarbe & la crême de tartre. Mais le hoquet augmenta; le pouls devint petit. Je fis mettre un véficatoire à chaque malléole pour relever le pouls, & je continuai les mêmes potions & le même régime.

Cela eut l'effet que je désirois. Le hoquet tomba, & le pouls reprit son assiette. Les choses restèrent ainsi jusqu'au 28 de la fiévre, que le hoquet revint au soir plus fort que jamais, & sembloit menacer de

gangrène. Mais en comparant enſemble tous les ſymptômes, il parut que cela ne venoit que de foibleſſe, & peut-être de la grande quantité de liqueurs acides déliées qu'il avoit priſes. Je lui fis mettre un véſicatoire entre les deux épaules, & j'ajoutai à chaque potion une demi-once de *julep de muſc* (a).

(*b*) Ce médicament, dont M. Grant ſe loue ici, eſt fort préconiſé dans le nouveau diſpenſaire de M. Lewis. Un très-habile homme m'a cependant aſſuré que le muſc n'avoit pas répondu ici, à Paris, aux ſuccès qu'on en croyoit pouvoir eſpérer, après ce qu'en avoient dit pluſieurs médecins étrangers; mais s'il a eu des ſuccès ailleurs on eſt toujours interreſſé à les connoître. L'occaſion où il pourra être utile ſe préſentera peut-être ici ou ailleurs. Voici ce que dit le ſçavant chymiſte Anglois. Le muſc eſt un médicament en grande vogue dans les pays orientaux. On en a un peu trop négligé l'uſage parmi nous, même comme parfum; dans l'idée qu'il cauſoit des vapeurs, &c. aux femmes d'une foible conſtitution, & aux gens d'une vie ſédentaire. Il paroît cependant par les dernieres expériences que quand on en fait une application convenable, c'eſt un remède d'une

Cela fit un effet admirable. Le hoquet se passa en dix heures, & tous les symptômes cessèrent.

---

grande vertu, même contre les maladies qu'on le supposoit produire. Le docteur Wall nous a communiqué (Transact. Philos. n° 474,) un détail de plusieurs effets extraordinaires de ce simple, dans les maladies convulsives & autres, qui ont trop souvent éludé les vertus de tous les médicamens que l'on avoit mis en usage. Le docteur observe que l'odeur en est souvent nuisible, lorsqu'au contraire le simple pris intérieurement & en une grande quantité, produit les plus heureux effets: que deux personnes déja affectées de soubresauts aux tendons, dans une extrême anxiété, & ne dormans point, après la morsure d'un chien enragé, furent parfaitement guéries avec deux doses de musc, chacune de *seize grains*. Il observe encore qu'une dose ou deux de *dix grains*, firent cesser des hoquets convulsifs, accompagnés des plus mauvais symptômes; & que, dans plusieurs cas où ce médicament n'a pu être pris par la bouche à cause des violentes convulsions des malades, il a été avantageux pris en lavement. Il ajoute aussi qu'il n'en a jamais vu grand effet à moindre dose que *six grains*; mais que, pris à *dix grains* par la bouche, il n'a jamais manqué de

Alors il commença à prendre goût aux alimens, à la petite bière froide, au (*a*) cidre dur : après quoi, nous

---

produire une douce diaphorèse, sans échauffer aucunement, ni causer le moindre malaise : qu'au contraire il modere les douleurs, relève les esprits ; & que, quand les sueurs ont paru, le malade tombe ordinairement dans un sommeil rafraîchissant ; qu'il n'a jamais trouvé de personne hystérique, quelqu'ennemie qu'elle fût des parfums, qui ne pût le prendre sans inconvénient en forme de bol. A ce Mémoire il joint le rapport d'autres effets extraordinaires du musc, observés par une autre personne. Des expériences réitérées ont confirmé depuis son efficacité dans ces maladies. Je l'ai moi-même souvent donné avec grand succès ; portant même quelquefois la dose à *vingt grains* toutes les quatre heures, avec deux ou trois cuillerées de julep musqué dans les intervalles. Le julep est la seule préparation officinale qu'on en fasse ici :

New. disp. art. Moschus.

℞. *Eau de roses de Damas*, six onces.
Musc, douze grains.
Sucre très-fin, une drachme.

Ecrasez le sucre & le musc ensemble, & jetez-y peu à peu l'eau-rose.

(*a*) Cet homme étoit originaire de Devonshire, & avoit été accoutumé à boire du cidre.

quittâmes les médicamens. Au trente-quatrieme jour, il fit naturellement quelques selles bilieuses ; sa peau fut d'une douce moiteur durant la nuit. Ces selles purgatives durerent quatre jours, & emporterent tous les symptômes, excepté certaine blancheur, ou plutôt une sécheresse qui lui resta sur la langue : le pouls n'eut pas non plus sa lenteur naturelle avant le quarante-deuxieme jour ; c'étoit-là un vrai *causus* bilieux.

On peut demander en passant, comment le quinquina fit-il beaucoup de bien à la domestique de madame F. tandis qu'il fit un si grand tort à ce portier ? La raison m'en paroît toute simple : la femme étoit naturellement d'une constitution délicate ; ses humeurs étoient délayées & acrimonieuses, ses solides flasques & mous : le quinquina remédia à ces deux inconvéniens : mais l'état du portier étoit différent. Il avoit un sang naturellement épais, des solides fermes & élastiques. Sa foiblesse étoit l'effet d'une grande évacuation, & de la longue privation de

sa diète accoutumée : on y auroit mieux remédié par le régime que par le quinquina, & même les acides minéraux, ou le vin, auroient fait moins de tort.

Ce cas-ci, aussi-bien que plusieurs autres maladies que j'ai suivies, m'ont prouvé que les sueurs abondantes ne sont pas avantageuses dans cette fièvre, avant que la matiere bilieuse ait été cuite, & expulsée en grande partie ; mais que les selles spontanées sont avantageuses, même avant qu'il y ait quelque signe de coction, comme nous allons le voir dans la méthode curative où je prendrai encore Sydenham pour guide dans le même ordre qu'il nous l'a donnée. *Sched. monit.* art. 7 (*a*). « Je fais d'abord tirer dix onces de sang : quoi-

(*a*) J'ai déja dit que le tems de la chaleur de l'accès est le plus propre pour la saignée, parce que l'on peut mieux juger alors du degré du pouls ; mais les vomitifs & les purgatifs conviennent mieux durant la rémittence, quand la matiere cuite par la fièvre durant la nuit, peut être évacuée le matin par la purgation.

» que le ſang reſſemble ſouvent dans » cette fiévre à celui d'une pleuré- » ſie, il n'eſt pas bien ſûr de réité- » rer la ſaignée. Si cependant la dif- » ficulté de reſpirer, une violente » douleur de tête, occaſionnée par » la toux, & autres ſymptômes de » cette eſpece faiſoient voir une ten- » dance aſſez déterminée à la fauſſe » péripneumonie, il faut réitérer » la ſaignée & la purgation, juſ- » qu'à ce que ces ſymptômes diſ- » paroiſſent entiérement : ce que » je recommande d'obſerver ſoigneu- » ſement. »

Je dois remarquer, ſur ce paſſage, que la fiévre en queſtion eſt de trois ſortes. 1° Quelquefois ſimplement bilieuſe ; 2° bilieuſe & inflammatoire ; 3° bilieuſe, inflammatoire, péripneumonique. Ces complications viennent en partie de la conſtitution naturelle du malade, en partie des vents & du tems, & en partie de la ſaiſon ; au mois d'Août, par exemple, & Septembre en partie, quand le tems eſt chaud, & le vent à l'oueſt, il y a rarement beau-

coup d'inflammation, même dans les ſujets pléthoriques; alors il ne faut pas répéter la ſaignée, quelquefois même il ne faut pas ſaigner du tout. Mais, quand les jours diminuent, que les vents ſont au nord & nord-eſt, la ſaignée devient plus néceſſaire: il faut même la répéter dans quelques conſtitutions pléthoriques, juſqu'à ce que les ſymptômes de l'inflammation ſoit ſuffiſamment abattus: ſur-tout s'il s'y eſt joint une toux ſéche & dure. Mais, en général, une ſaignée faite ſuivant les forces du malade, ſuffit dans les ſujets pléthoriques ou ſanguins, comme je l'ai dit ailleurs, pour faire ceſſer le ſpaſme, & facilite beaucoup l'effet des vomitifs & des purgatifs. Je n'ai même jamais vu de fiévre bilieuſe ſe paſſer plus doucement que quand le malade avoit été ſaigné une fois à propos au commencement. Si le malade eſt jeune & fort pléthorique, le médecin peut ſe méprendre à la petiteſſe du pouls; parce que l'oppreſſion & l'inanition ou manque de force, ſont toutes deux

accompagnées de ce symptôme. On doit donc comparer *l'habitude naturelle* du malade avec les autres symptômes ; & le pouls nous fera voir l'effet de la saignée durant l'opération.

» Je me souviens, dit Sydenham ; » *Sched. monit.* art. 42, d'avoir vu » une preuve bien remarquable de » ceci, dans un jeune homme que » je suivois il y a quelques années ; » car, quoiqu'il semblât près d'expi- » rer, les parties extérieures étoient » si fraîches, que je ne pus persua- » der aux assistans qu'il avoit la fiè- » vre, laquelle ne pouvoit prendre » son cours, ni paroître, parce que les » vaisseaux trop pleins s'opposoient » au mouvement du sang. Je leur dis » cependant que la fièvre alloit de- » venir assez forte si on le saignoit. » A peine le fut-il, que la fièvre fut » aussi forte que j'en aie jamais vue, » & elle ne se passa qu'après trois ou » quatre saignées. »

On peut rencontrer tous les jours des cas semblables. Il est sûr que le vomitif & les purgatifs n'auroient pas

pas réussi avant la saignée, & qu'un chaud cordial auroit été ici un véritable poison.

ART. VIII. *Dans la soirée, je fais mettre un vésicatoire entre les épaules, & le matin suivant je donne une potion lénitive, avec ordre de la répéter tous les deux jours, tant que le malade en ait pris trois : après l'effet, je fais prendre un opiat, au tems d'aller au lit. J'agis ainsi, pour empêcher le* coma *qui pourroit résulter du trouble des esprits ; ce que les purgations occasionnent souvent dans les fièvres, comme on le vit dans la fièvre comateuse de 1673, art. 9. Mais il ne faut pas donner l'opiat dans les jours intermédiaires de la purgation, au tems d'aller au lit, de crainte de prévenir & arrêter l'effet de la purgation qu'il faut donner le jour suivant.*

Je ne vois pas de plus mauvaise pratique que de mettre les vésicatoires au commencement (*a*) des fié-

(*a*) Qu'il seroit à souhaiter que tous les praticiens fissent à cet avis de M. Grant l'attention qu'ils devroient !

vres, sur-tout des fiévres putrides & bilieuses. Les véſicatoires augmentent l'inflammation, & irritent considérablement l'acrimonie de la matiere morbifique. Dans le premier tems de la constitution bilieuse, ils augmentent la propension aux sueurs symptomatiques, & empêchent les évacuations inteſtinales : mais quand la constitution se rapproche de l'atrabilieuse, & se trouve compliquée avec une toux dure qui ne cède ni aux saignées, ni aux vomitifs & purgatifs réitérés, alors les véſicatoires sont utilement mis en usage, quand la fiévre est tombée. Je n'entends pas par-là la rémittence qui a lieu chaque jour, mais la diminution de tous les symptômes ; ce qui arrive quand l'inflammation a été calmée, & l'*épaiſſiſſement acrimonieux* en partie évacué ou corrigé.

Sydenham a considéré cette fiévre depuis le commencement jusqu'à la fin, comme de la famille de la fausse péripneumonie ; ce qui n'est cependant pas, que quand la saison

eſt déja fort avancée. Car la toux, & la douleur du cou & de la gorge qui accompagnent cette fiévre en Août & Septembre, cèdent à la méthode ordinaire, & diſparoiſſent après l'état. Mais, dans l'arriere-ſaiſon, la toux fait une partie eſſentielle de la maladie. Il y a alors certaine partie de la matiere qui ne s'évacuera pas par les inteſtins, mais qui doit être évacuée par les poumons & la peau; voilà pourquoi l'éryſipèle & autres éruptions de cette nature ſont ſi fréquentes en cette partie de la ſaiſon; & il faut y bien faire attention, autrement on produira la fiévre comateuſe de Sydenham; parce que, ſi l'on trouble le cours de la nature, la matiere ſe portera à la tête, & fera naître un grand danger. On doit en dire preſque autant des opiats, leſquels ſont à peine de quelque néceſſité au commencenment, quoique ſouvent préférables aux autres remèdes vers la terminaiſon, quand il faut procurer une diaphorèſe. Voici trois exemples qui vont éclaircir ceci.

PREMIERE OBSERVATION.

Le 16 Octobre 1769, je fus appelé chez M. Haze, & je le trouvai très-mal d'une rougeole de mauvais caractere. Il avoit les yeux jaunes, & la langue comme si elle eût été trempée dans de la moutarde. Son pouls n'étoit pas fort; mais il avoit aussi une toux séche & insoutenable, de fréquentes envies de vomir & d'aller à la selle, qui n'étoient suivies d'aucun effet; je le fis saigner copieusement, & prescrivis un lavement purgatif, immédiatement après la saignée, avec ordre de boire beaucoup d'eau chaude & d'oxymel, pour solliciter le vomissement. Après la saignée, il vomit une grande quantité de bile jaune. Le lavement fut suivi d'une selle très-abondante; ce qui diminua beaucoup l'anxiété & les symptômes menaçans, tant de la tête que de la poitrine. Le lendemain matin, la saignée fut réitérée, les selles allerent leur train; & il reprit d'un jour à l'autre, sans autres médicamens

que les émolliens & l'oxymel : car l'inflammation ayant été calmée par la saignée, & l'acrimonie bilieuse évacuée ou corrigée, la rougeole se passa comme à l'ordinaire ; & la maladie, qui menaçoit des suites les plus tristes, fut parfaitement & heureusement jugée en peu de jours. Le premier & le second sang étoient couenneux & fort jaunes.

IIe Observation.

Le 26 Septembre, une jeune femme bien portante fut saisie des symptômes ordinaires d'une fiévre bilieuse, accompagnés d'une toux considérable. Après la saignée, je lui donnai un vomitif : elle rendit une quantité prodigieuse de matiere bilieuse ; ce qui lui soulagea aussitôt la poitrine. Après la troisieme purgation (comme l'ordonne Sydenham) tous les symptômes tomberent, & elle parut avoir alternativement un bon & un mauvais jour, jusqu'au 11, que les régles parurent de quelques jours plutôt qu'à l'ordinaire. Quelques-uns regardent

ceci comme un ſigne de la diſſolution du ſang; mais j'ai ſouvent obſervé que ce n'eſt qu'un ſigne de coction, & qu'elles ſont ſouvent critiques; car la fiévre, abandonnée depuis ce moment à la nature, fut jugée le 14. Je ne lui permis pas, durant tout ce tems-là, de reſter tout le jour au lit. Sa boiſſon étoit acide & froide : ſa diète, du fruit, du pain & du riz. On lui avoit tenu le ventre libre ſelon le beſoin.

IIIe OBSERVATION.

Le 16 Octobre, une femme de conſtitution bilieuſe fut priſe des mêmes ſymptômes, hormis la toux, qui étoit peu de choſe. Mais elle ſe plaignoit de ce qu'elle appeloit *wax-kernels*, ou d'une éruption fort douloureuſe au deux côtés du cou, laquelle avoit la forme de petits *grains de cire.* J'ordonnai le vomitif après la ſaignée : elle rejeta de la bile mêlée avec beaucoup de phlegme tenace. Elle fut alors purgée & traitée exactement comme la pré-

cédente. La premiere & la seconde purgation la soulagerent beaucoup; mais, voyant que les *grains* se répandoient insensiblement, & qu'il lui venoit, à toute la face & à la tête, une éryſipèle de couleur jaune & fort douloureuse, j'ordonnai une troisieme médecine pour le matin du sixieme jour. Au lieu d'en être soulagée comme des deux autres, son pouls devint plus fréquent; elle fut fort agitée, & ne pouvoit plus se tenir sur son séant. Il me parut alors que les purgations ne seroient plus de mise, & que la nature étoit toute disposée à pousser en grande partie par la peau le reste de la matiere morbifique. Je fis donc mettre un grand véſicatoire entre les deux épaules. J'ordonnai de prendre toutes les six heures la potion suivante, en ajoutant dix gouttes de *laudanum* à la prise de la nuit.

℞. *Julep de camphre,*
Esprit de minder. de chaque trois drachmes.

Eau de menthe ſimple, une once.

Chaux d'antimoine non lavée, dix grains.

J'ordonnai auſſi de faire chauffer ſes boiſſons, & de lui donner le petit-lait fait en jettant dans le lait bouillant égale partie de vin & de vinaigre ; de la laiſſer au lit toute la matinée ſuivante. Elle ſua de nuit, comme je l'attendois ; & tous les ſymptômes tomberent. Le jour ſuivant, on la changea de linges à midi, & on la leva pendant quelques heures. La potion fut continuée ſans le *laudanum*, & on lui donna un lavement au ſoir. Elle reprit, depuis ce moment-là, petit à petit, à la faveur des ſueurs légeres qu'elle eut au lit toutes les nuits ; & ne fut purgée que quand je vis du ſédiment dans les urines.

Ceci confirme en paſſant l'obſervation que fait Sydenham : « Bref, » la douce chaleur du lit pendant la » nuit favoriſe au mieux les ſueurs, » leſquelles viennent d'elles-mêmes

» alors ; & c'eſt pour cette raiſon » que le malade ne doit pas être plus » couvert qu'en ſanté, & ne doit » prendre rien d'échauffant : il reſte- » ra ſeulement un peu plus au lit le » matin ſuivant ; & on ſuivra en- » ſuite le traitement ci-devant men- » tionné (*a*). »

Sydenham recommande enſuite, art. 13, 14 & 15, les fruits, les végétaux pour diète ; la petite bière froide, & les juleps acides pour boiſſons ; d'être levé tout le jour,

(*a*) C'eſt-à-dire de purger au beſoin, de délayer avec des breuvages acidules dans les jours intermédiaires ; car les purgations fréquentes deviennent moins néceſſaires quand les ſueurs de nuit ſont ſalutaires. Un lavement ſatisfera même au beſoin juſqu'à ce que les ſignes de coction aient paru, auſſi-bien que le ſédiment dans l'urine. Après quoi une doſe de rhubarbe ſera utile ; car, quoique la rhubarbe n'évacue pas la bile au commencement, elle devient cependant un remède fort convenable, & rétablit l'appétit & la digeſtion, après que la fièvre a ceſſé, & après l'état d'abattement où le malade a été réduit par de fréquentes purgations & une diète fort mince.

sur-tout s'il y a des pétéchies, *coma* ou frénésie. C'est-là que finit sa méthode générale de traiter cette fièvre : méthode qui le mettoit en état de rendre cette fièvre *intermittente réguliere*, ou de l'enlever totalement, s'il n'y avoit pas complication, ou quelques particularités dans la constitution du malade ; & cela sans cordiaux ou médicamens échauffans, qu'un peu de vin vers la terminaison. En effet, il est constant que certains sujets foibles, dont le genre nerveux est facilement ébranlé, demandent quelques cordiaux après les évacuations : or l'opium, est dans ce cas-là, le plus convenable & le plus sûr ; mais il faut bien prendre garde que toute l'inflammation ait cessé, autrement la conséquence en seroit fort mauvaise. J'essaie toujours de détruire ces symptômes nerveux de spasme ou de foiblesse, avec un peu de vin ou une diète moins rigoureuse, & je trouve que je réussis mieux depuis, que quand j'employois plus librement les opiats. Le fort cidre, ou la bière avec une

rôtie & de la muſcade, ont ſouvent répondu à mon intention. Les acides minéraux ſont quelquefois mis en uſage; mais je ne les crois néceſſaires que quand il y a des ſignes de diſſolution du ſang, ou des pétéchies. Car, quoique la fiévre bilieuſe ſoit du même genre que la fiévre putride, elle ne demande cependant pas en général d'auſſi forts antiſeptiques. Mais l'*épaiſſiſſement* bilieux étant ſouvent long-tems à ſe mûrir & à ſortir de l'habitude du corps, il ne faut employer aucun aſtringent qu'il ne ſoit toute évacué.

Je trouve que les acides ſavonneux apéritifs ſont d'un meilleur uſage, tels que l'oxymel, les tamarins, les prunes, les fruits mûrs, & ſemblables, auxquels on peut ajouter de tems en tems les ſels neutres purgatifs. Je trouve auſſi que Sydenham avoit raiſon d'objecter contre l'acide vitriolique ſa ſtypticité. L'eſprit de ſel marin le meilleur eſt même rarement néceſſaire, quoique moins

ſtyptique. Je trouve que le ſuc de limon eſt un excellent cordial dans cette fiévre.

Dans la fiévre putride, il eſt d'une néceſſité abſolue, même dans ce pays-ci, & encore plus dans les pays chauds, de donner le quinquina en bien des cas, pour prévenir la diſſolution du ſang, quoique cela ſoit rarement néceſſaire dans les fiévres bilieuſes ſimples. Au contraire, j'en ai vu de grands inconvéniens; ce qui confirme ce que Sydenham a dit, art. 23, l. c. « Nous avons » déja obſervé que cette fiévre aug- » mentoit chaque jour vers la nuit, » l'année derniere, & ſur-tout » cette année-ci, quand il venoit un » accès ſemblable à celui d'une fié- » vre intermittente; que c'eſt pour » cette raiſon que les médecins, qui » avoient appris par expérience que » toutes ces fiévres devenoient à la » fin intermittentes, & que celles » qui ne le firent pas pendant tout » le cours des années 1677, &c. » juſqu'au commencement de 1685,

» cédoient au quinquina, prirent le
» parti de traiter cette fiévre avec
» le même médicament.

» Mais ce procédé, quoique fon-
» dé en raiſon, ne fut pas auſſi heu-
» reux que les années précédentes;
» car, après avoir mûrement exa-
» miné cette matiere, je trouvai que
» le quinquina, donné même à lar-
» ges doſes, guériſſoit rarement la
» maladie, & que je devois plutôt
» attribuer la guériſon du malade à
» une heureuſe terminaiſon de la
» maladie, qu'à l'efficacité du médi-
» cament : tant il paroiſſoit avoir
» perdu de la vertu qu'il avoit les
» années ſuſdites; au moins relati-
» vement à la fiévre de cette eſpe-
» ce, qui reſſemble aux quotidien-
» nes. Mais le quinquina fait encore
» actuellement autant de bien que
» jamais, dans les vraies tierces. Il
» ſuit donc de-là que cette fiévre eſt
» totalement différente des fiévres
» de la conſtitution précédente,
» d'autant que le quinquina n'eſt
» même actuellement d'aucune vertu
» contre elle; & qu'elle eſt aug-

» mentée par le vin, les cordiaux » & autres choſes échauffantes ; tandis que tout cela s'accordoit aſſez » bien auparavant avec l'uſage du » quinquina, & la fiévre elle-même, » après une véritable intermittence. Je demande ici de l'attention à cet article. Le quinquina ne ſera jamais avantageux dans la fiévre bilieuſe, avant que la matiere morbifique ait eu aſſez de tems pour ſortir de l'habitude du corps ; & alors même il ne doit être donné que comme tonique dans le cas de foibleſſe, non comme fébrifuge, à moins que la fiévre ne devienne une intermittente typique. Ainſi le quinquina ne guérit pas la fiévre bilieuſe, mais l'intermittente qui pouvoit s'y être compliquée dès le commencement, & ne s'eſt manifeſtée que quand la bile a été domptée ou expulſée.

Dans les articles 24 - 5 - 6 - 7 - 8, ce grand maître nous donne l'idée qu'il avoit de la dyſſenterie de cette conſtitution ; & à l'article 29, celle de la même maladie, convertie en

inflammation des inteſtins par de mauvais traitemens. L'article 30 contient ce qu'il penſoit de la maniere de la guérir, & des aphthes. Voyez ce que j'ai dit à la ſynoque putride.

ART. XXXV. *Mais*, dit-il, *pour revenir à la fièvre de la conſtitution préſente, on doit obſerver dans cette eſpece de fièvre, comme dans le rhumatiſme & pluſieurs autres maladies qui ne peuvent ſe guérir que par les évacuations, que, ſi l'on perſiſte opiniâtrément dans les évacuations ſuſdites, juſqu'à ce que tous les ſymptômes diſparoiſſent, la maladie deviendra ſouvent fatale : car il n'eſt pas rare de voir reſter quelques ſymptômes un peu de tems, même après que la maladie eſt diſſipée ; mais ces ſymptômes ne cauſeront pas de rechute, d'autant plus qu'ils ſe paſſent d'eux-mêmes petit à petit, à meſure que le malade reprend. En effet, ces ſymptômes ne ſont que le vrai produit d'évacuations réitérées par leſquelles le médecin tâchoit de guérir la maladie ; & procèdent auſſi en partie de l'inanition cauſée par l'abſtinence du malade qui a été privé certain tems de ſes ali-*

mens & de ſes boiſſons ordinaires. Or tout ceci occaſionne des vapeurs aux malades, quand ils ont été fort affoiblis, & en quelque maniere uſés. C'eſt par cette raiſon qu'un médecin prudent ne doit pratiquer d'évacuations qu'autant qu'elles ſont néceſſaires, & les éviter autrement, en attendant un peu ce que le tems amenera; ce qui fait ſouvent voir le médecin habile dans l'art de maîtriſer ces légers ſymptômes. En effet, je les ai ſouvent vus diſparoître au déclin de cette maladie, ſans rien donner qu'un opiat deux ou trois nuits de ſuite.

Ceci ne demanderoit pas d'explication; cependant on manque ſouvent d'y faire attention. J'ai oui parler de certains cas où la ſaignée fut répétée juſqu'au jour de la mort des malades, quoiqu'on les vît manifeſtement tomber par ces évacuations, que l'on ne réitéroit que parce que le ſang paroiſſoit couenneux: c'eſt à quoi le vulgaire applaudit, & ce qu'il appelle coup de maître. Mais ce n'eſt pas là la vraie pratique de la médecine; cela ne s'ac-

corde même pas avec l'idée de l'inflammation la plus invétérée. La même chose doit se dire des purgatifs dans les fièvres bilieuses.

ART. XXXVI. *La méthode que je viens de recommander est la meilleure que j'aie jamais trouvée pour le traitement de cette fièvre : &, si l'on ne réussit pas par-là à la faire cesser, au moins on la rend intermittente ; alors elle cède toujours au quinquina. Mais, comme les purgatifs, tels que je les ordonne ici pour guérir cette fièvre, peuvent paroître nuisibles à quelques personnes, j'assure, d'après l'expérience, que rien ne rafraîchit tant & si sûrement que la purgation après la saignée, qu'on doit pratiquer d'abord en tous les cas. Quoique la purgation puisse, pendant son opération, exciter une plus grande commotion dans le sang & les humeurs qu'il n'y en avoit auparavant, & par-là augmenter la fièvre, cependant ce mal sera beaucoup contrebalancé par l'avantage qui suivra immédiatement : car l'expérience nous prouve que les purgatifs après la saignée arrêtent une fièvre mieux qu'aucun autre remède, d'autant qu'elle*

entraîne les humeurs morbifiques qui donnoient lieu à la fièvre. En supposant même que ces saletés n'aient pas encore été dépravées, elles s'enflammeront cependant, s'épaissiront par la chaleur fébrile, & par-là contribueront à rendre la fièvre plus longue.

Quant à la purgation, je ne vois pas que les doux médicamens rafraîchissans, qui sont les seuls nécessaires dans cette fièvre, aient jamais, après la saignée, occasionné une forte fermentation; & je ne trouve pas non plus qu'il soit nécessaire de donner un opiat après ces médicamens. Ils sont plus efficaces quand on a fait précéder l'émétique. En effet, je suis surpris que Sydenham n'ait pas parlé de vomitif dans cette fièvre, où il est aussi nécessaire que dans la synoque non putride ou putride. J'ai même remarqué qu'il falloit réitérer le vomitif plus d'une fois; & les effets en ont été avantageux, quoiqu'en général un vomitif suffise. Quand on a fait suivre le vomitif à la saignée, & que la rémittence a lieu, ce qui est le tems le plus convenable, on donne

l'apozème purgatif quelques heures après le vomitif (*a*). J'ai auſſi entretenu une purgation conſtante, & tous les jours, dans cette fiévre : c'étoit comme une diarrhée artificielle ; mais cela ne réuſſit pas ſi bien que de purger, *pro re natâ*, *par intervalles*, ſelon que Sydenham le recommande, *de deux jours l'un*, ou tous les trois jours.

Voici un autre paſſage où le même auteur donne l'expoſé des *préludes* de cette fiévre, *terrentia febris*. On y

(*a*) Quand la fiévre eſt conſidérable au commencement, on apperçoit à peine de vraie remittence ; alors on doit ſuivre la régle de Celſe : « La fiévre continue a auſſi » des momens où elle ne croît pas, quoi » qu'elle n'ait pas de remittence ; & ſi ces » momens ne ſont d'aucun avantage, ils » ſont néanmoins aſſez commodes pour ad- » miniſtrer les médicamens. » La ſaignée eſt ſuivie de l'abattement du pouls ; alors on peut donner le vomitif, & la purgation ſera pour la remittence ſuivante, laquelle arrive communément dans la matinée : mais il faut néceſſairement une ſeconde ſaignée dans le *cauſus bilieux*, ou la fiévre ardente bilieuſe, avant de pouvoir donner l'émétique convenablement & avec avantage.

pourra joindre ceux du *cholera-morbus*, mentionnés ci-devant à la fin de la synoque putride.

ART. XXIV. *Il faut encore noter que cette fièvre se montra pendant tout l'été, non pas tant par les signes distinctifs d'une fièvre, que par des tranchées tantôt avec des selles, tantôt sans évacuations. La fièvre de cette constitution tomboit cependant alors avec ces phénomènes, & étoit souvent accompagnée de vomissement après les repas. On doit donc traiter ces symptômes comme si la fièvre s'étoit présentée avec sa vraie forme; & cela relativement à la saignée & aux purgatifs.*

Rarement la saignée est nécessaire en été, & quand il n'y a pas de fièvre. Ce que je trouve de plus efficace, est de prendre un vomitif, une ou deux purgations, & de s'abstenir quelques jours de toute substance animale, de manger des groseilles avant les repas, & de boire ensuite un grand verre d'eau froide. Il faut aussi se modérer sur le vin, jusqu'à ce que les symptômes aient entiérement disparu; &, par ce moyen, on prévient

aiſément les fiévres putrides ou bilieuſes de l'été. Tel étoit le cas de M. E..... 1er Octobre 1770.

Si l'on traite ainſi la fiévre bilieuſe, il arrivera de deux choſes l'une, ou elle s'en ira peu à peu, ou elle ſe changera en intermittente. Les ſignes de l'intermittence paroiſſent au onzieme jour ou devant, mais pour ſûr au quatorze : & c'eſt-là ce qu'on entend par *fiévre d'accès informe de la moiſſon*. La fiévre bilieuſe, avec laquelle la fiévre d'accès étoit compliquée dès le commencement, commence alors à tomber, & la fiévre d'accès ſe manifeſte.

1° Tout bon obſervateur s'appercevra que le malade a un mauvais jour & un bon alternativement, comme dans une double tierce ; ou deux mauvais jours de ſuite, & un meilleur ; enſuite deux mauvais jours, comme dans une double-quarte. La connoiſſance de ces particularités empêchera le médecin d'être trop officieux alors, en faiſant trop d'évacuations par la ſaignée ou les purgations, comme il le

falloit dans la premiere partie de la fiévre. Mais il tâchera de parvenir à ſon but par la diète ; la fiévre tendant alors à une intermittente : des ſaignées & des purgations trop fréquentes l'empêcheroient de ſe former. 2° Après cela, les paroxyſmes commencent par un treſſaillement & un ſentiment de froid, ſur-tout aux jambes. Cela durera ſouvent une heure ou deux, & ſera ſuivi d'une grande chaleur qui durera peut-être toute la nuit, mais tombera vers le matin ; après quoi viendront quelques ſelles bilieuſes, des urines fort colorées, & peut-être la peau aura-t-elle de la moiteur. Si les ſelles ſont abondantes, le ſoulagement ſera conſidérable : mais il n'y a jamais de vraie intermittence ou d'apyrexie entre les accès, à moins que la peau ne devienne moite & douce, quand même il y auroit du ſédiment dans les urines.

Voici en quoi conſiſte la grande différence de la fiévre putride & de la fiévre bilieuſe. La fiévre putride, bien traitée dès l'abord, ſe paſſe ſou-

vent après les vomitifs & les purgatifs ſeuls : les urines deviennent alors hypoſtatiques, la bouche devient humide & ſe nettoie, le pouls ſe modère, la chair devient fraîche, ſans que la peau ſoit notablement moite, ou qu'il y ait la moindre apparence d'intermittence, ou des paroxyſmes après ces phénomènes, ſi l'on n'a pas mal manœuvré. Mais il n'en eſt pas ainſi de la fiévre bilieuſe : elle reſſemble beaucoup plus aux fiévres intermittentes, & ne ſe paſſe jamais que la peau ne ſoit devenue douce & moite ; quelquefois même il ſe voit des ſueurs vraiment critiques à la fin d'une fiévre bilieuſe traitée ſeulement avec les vomitifs, les purgatifs, les acides depuis le commencement juſqu'à la fin (*a*). Quoique les ſueurs ſymptomatiques ne procuraſſent aucun ſoulagement au commencement, & ne duſſent pas être ſollicitées par cette raiſon ; les ſueurs de nuit ſont cependant utiles après que la fiévre a commencé à

(*a*) Voyez le cas de M. Taylord.

tomber ; & on peut les favoriſer même, en reſtant une heure ou deux de plus au lit, après avoir pris quelques boiſſons chaudes, comme une infuſion de véronique ou de fleurs de ſureau, acidulée avec l'oxymel.

Dans quelques fiévres bilieuſes, quand on a trop long-tems inſiſté ſur les purgatifs, la peau devient fort ſèche & dure, ce qui indique toujours une criſe imparfaite & une maladie longue. J'ai vu de bons effets, en pareil cas, de plonger les mains & les pieds dans de l'eau chaude, & de les oindre enſuite avec de l'huile, comme le faiſoient les anciens. Car j'obſervai que l'eau relâchoit la peau pendant le bain, mais que cette dureté & cette ſéchereſſe revenoient, à moins qu'on ne l'oignît d'un peu d'huile. C'eſt le période de la fiévre, auquel Sydenham recommande l'opiat comme reſtaurant, c'eſt-à-dire après le quatorzieme jour ; car, quand il nous parle d'opiat au commencement, il n'en parle que comme antiſpaſmodique, & dans la vue de calmer les agi-

tations

tations occasionnées par la purgation, ce que je ne trouve cependant pas nécessaire. Mais, quand la fièvre a duré long-tems, & que le malade a été fort épuisé par les évacuations & la diète, quelques gouttes de *teinture d'opium* ajoutées aux boissons de la nuit tranquilliseront les esprits, & procureront une douce diaphorèse; sur-tout si l'on y joint le camphre, le jus de limon & la chaux d'antimoine.

Quelquefois la fièvre se passe peu-à-peu de cette maniere; & il ne faut pas non plus donner aucune purgation pendant ces circonstances, jusqu'à ce qu'il y ait un sédiment dans l'urine; alors la rhubarbe suffit. Au lieu qu'on ne peut compter sur ce médicament, comme purgatif, au commencement des fièvres bilieuses ou des flux. D'autres fois elle se terminera en fièvre d'accès formée; alors on la conduira comme je l'ai déja dit.

Les fièvres d'accès ne sont cependant pas si fréquentes à Londres qu'en d'autres contrées. Nous ver-

rons quelquefois ici, en une saison, soixante fièvres bilieuses, dont quatre seulement se trouveront compliquées avec une fièvre d'accès. Mais, après le mois d'Octobre, quand l'*épaississement morbifique bilieux* devient visqueux, ces fièvres sont plus fréquentes.

L'éryspèle de la moisson est également commune en cette saison, de sorte que je ne sçai si je dois la placer entre les maladies bilieuses ou les atrabilieuses. Quoi qu'il en soit, elle diffère de l'éryspèle du printems à plusieurs égards. 1° La couleur n'en est pas si vive; elle est plutôt jaune ou d'un brun tanné. 2° L'espece que l'on appelle *zona*, ou ceinture, est plus fréquente en cette saison-ci. La douleur en est insoutenable, & ne cède pas si aisément à la saignée, qu'au printems : le malade ne supporte pas non plus des saignées si fréquentes & si copieuses. 3° On peut purger plutôt & plus aisément que dans l'éryspèle du printems. 4° Elle dégénere facilement en gangrène, si on néglige les purgations; &, après le troisieme

jour de l'éruption, il faut uſer du même traitement que pour la fiévre bilieuſe.

Je traitai derniérement Madame W. dame âgée, & malade d'une fiévre eryſipélateuſe; & cela ſe paſſa fort bien quoique doucement, & malgré que le phlegmonoïde couvrît toute la malléole, que la douleur fût inſoutenable, & les apparences fort menaçantes. Une ſolution de camphre, faite dans l'eau-roſe avec la gomme arabique & appliquée en fomentation, calma mieux la douleur qu'une décoction de quinquina. En dernier lieu, cette fiévre demande des acides, mais les diaphorétiques n'y conviennent plus après le troiſieme jour de l'éruption : c'eſt une diète antiſeptique qu'il faut pendant tout ſon cours. Quant aux ſudorifiques, je ne les ai jamais haſardés en grande quantité dans les maladies bilieuſes; & je crois même qu'ils ont fait bien du mal à ceux à qui d'autres les ont donnés. Si j'en dois juger par ce que j'ai vu dans les cas où ils ont été adminiſtrés, je dois

auſſi convenir que tous les ſymptômes irréguliers & malins que j'ai vus dans les fiévres bilieuſes, étoient principalement dûs à cette mauvaiſe pratique, & plutôt qu'à la malignité réelle des maladies. Mon but n'eſt ici que de donner une juſte idée de cette conſtitution, quand la nature eſt ſecourue comme il convient, ou du moins n'eſt pas troublée. Je pourrai peut-être, à quelque occaſion, donner un détail des variétés que j'ai obſervées dans cette maladie, quand elle eſt traitée témérairement par des ignorans, ou quand les évacuations ont été trop long-tems négligées.

DE LA CONSTITUTION ATRABILIEUSE.

POur donner une juſte idée des divers effets de cet *épaiſſiſſement morbifique*, il eſt beſoin de conſidérer les maladies qui ont lieu dans cette ſaiſon régulièrement & invariablement, c'eſt-à-dire quelquefois en Octobre ou au commencement de Novembre, plutôt ou plus tard, ſelon les changemens qui arrivent aux qualités ſenſibles de l'air. Les fiévres ſont longues en cette ſaiſon, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées d'éryſipèle, ou qu'elles ne ſoient intermittentes. Or ces deux circonſtances arrivent plus fréquemment dans ce période qu'en tout autre, depuis Juillet juſqu'à Noël incluſivement. C'eſt ce qu'on peut appeler la fin de la conſtitution bilieuſe.

En effet, dès que commencent les indiſpoſitions que les anciens ont

attribués à l'*humeur atrabilaire* ou *mélancolique*, c'est-à-dire quand l'*épaississement jaune* morbifique de la moisson devient plus tenace, & d'une couleur plus sombre, les gens se plaignent de mal-aise, sans pouvoir dire ce qu'ils ont. Ils sentent une certaine oppression, une langueur; & se plaignent aussi d'indigestion, de trouble pendant le sommeil, d'abattement d'esprit; s'assoupissent après les repas, & ne sentent plus aucun rafraîchissement après le sommeil. Ils urinent rarement; les urines sont d'une couleur foncée : & le plus souvent ces sujets sont resserrés. Rarement ils ont faim, mais mangeront de bon cœur; leur digestion leur est désagréable, troublée par des flatulences & une grande plénitude de l'abdomen; & ils ont des rapports crus & quelquefois fétides. Le pouls est petit pendant ce tems-là, plein & régulier : la langue n'est pas sale, excepté immédiatement avant le déjeûner : ces malades n'éprouvent ni chaleur, ni soif : le vin qu'ils boiront les soulagera pour le moment, mais

ce ſoulagement ne dure pas : car ils en deviennent après plus appeſantis. D'autres ſujets, outre quelques-unes de ces incommodités, ont encore une eſpece d'enrouement & de difficulté de reſpirer ; ils arrachent & crachent un phlegme épais en ſe levant le matin, ou en tout tems quand ils font quelque mouvement aſſez vif pour augmenter leur reſpiration.

En même-tems, les ſujets goutteux ſe plaignent d'une goutte vague, & des préludes d'un accès. Ceux qui ſont ſujets aux hémorroïdes, ſe plaignent d'*hémorroïdes aveugles*. Les femmes ſont expoſées à la ſuppreſſion des mois. D'autres ſujets ſont attaqués de dartres, ce qui ne les inquiéte pas beaucoup durant l'été & l'automne, mais commence maintenant à les tourmenter par un prurit qui leur fait déchirer leur peau, & donner cours par-là à une ſanie brune, âcre, qui ſouvent coule aſſez abondamment, & donne à leur linge une teinte d'une odeur déſagréable, particuliérement aux parties & au périnée.

Or ces symptômes paroissant ensemble comme préludes, *terrentia*; on peut conclure qu'ils viennent tous des causes identiques, c'est-à-dire d'un *épaississement* morbifique de même nature, mais déterminé par la nature sur différens organes, selon les différentes constitutions des parties affectées; de sorte que le même changement de la saison & d'*épaississement atrabilieux* qui cause la passion hypochondriaque, ou l'hystérique avec matiere dans un sujet, peut causer une fausse péripneumonie dans un autre, & ainsi du reste. Mais, quoique la cause puisse être la même, ces maladies pourront cependant exiger un traitement différent, vu qu'elles ne sont pas les mêmes. Il faudra donc alors consulter les organes affectés & les voies que choisit la nature pour se soulager elle-même. « C'est un » principe dont il ne faut pas s'écar» ter dans aucunes maladies, dit » Celse; *que, quand il faut purger* » *par le bas, il faut auparavant lâcher* » *le ventre;* & *que, quand on veut* » *le faire par le haut, il le faut resser*» *rer.* » page 154, l. 34.

Je diviserai cette constitution en deux parties ; 1° en passion hypochondriaque & hystérique avec matiere, ou mélancolie des anciens ; 2° en fausse péripneumonie de Sydenham, parceque ce sont les deux maladies les plus considérables de cette constitution, & qui demandent un traitement différent. Quant à la goutte, à la suppression des mois, aux hémorroïdes, aux dartres & autres affections cutanées, elles sont communes à toutes les deux.

Pour en venir à la nature de ces maladies, considérons d'abord la constitution des sujets qui y sont le plus exposés, & nous verrons par-là que ces deux maladies s'accordent à différens égards. Ces maladies attaquent communément les gens de moyen âge, mais qui n'ont pas perdu leur vigueur, qui ont eu bon appétit, ont fait grand usage de viande, de graisse, de beurre, de boissons fermentées & spiritueuses : ceux qui sont naturellement forts, d'une bonne santé, & ont eu par le passé des maladies inflammatoires; qui se sont livrés

à une vie peu active, ne prenant plus les exercices que leur régime & leur constitution exigent.

Mais elles diffèrent aussi à d'autres égards. L'hypochondriacie affecte principalement ceux qui sont de haute taille, ont de gros os, une mine sombre, des cheveux fort noirs ou roux, les yeux enfoncés, la peau sèche ou dure, avec un pouls plein & lent; qui sont habituellement resserrés, urinent rarement, mais copieusement. Au lieu que la fausse péripneumonie affecte principalement ceux qui sont d'une taille ramassée, gros, gras, ont le cou court & le ventre gros, le teint beau & rubicond, la peau douce, les yeux prominens, le pouls régulier, assez fréquent, & le dedans des mains moite; prenant avec cela, sans trop de discrétion, des liqueurs spiritueuses ou fermentées.

La goutte & les tumeurs hémorroïdales sont fort avantageuses aux uns & aux autres: non que les accès de ces deux maladies enlèvent totalement la maladie, mais ils la ren-

dent l'une ou l'autre plus aisée à guérir, l'abrègent même. Si, dans les personnes sujettes à ces maladies, les accès ne reviennent pas régulièrement, c'est un signe de crudité ; & cela dénote un dérangement dangereux dans la constitution. D'un autre côté, le retour régulier de la goutte & des hémorroïdes est un (*a*)

(*a*) J'ai vu cette théorie de M. Grant confirmée deux fois dans un homme de trente-six ans environ, & sujet à quelques accès de goutte. En Décembre 1769, il fut pris d'une migraine extrêmement violente que son médecin mena un peu trop vîte. Le malade, après sa guérison, se sentit des douleurs vagues & assez modérées sous la plante des pieds, & au dos des deux mains, jusqu'en Avril 1770. Alors il fut pris de douleur de goutte très-vives aux pieds, sur-tout aux malléoles internes, & sous la partie charnue du pouce. Il se fit violence & s'exposa à faire trois lieues dans une après-midi. Les chaussons dont il avoit changé quatre fois dans cette course, se trouvoient teints d'une sérosité ichoreuse, & même aussi rouge qu'un sang pur en plusieurs endroits. La douleur se calma par-là, & cessa quatre jours après. En Novembre 1771, il fut pris du *spasme fixe* de Para-

signe de coction : après quoi, l'urine devient bourbeuse, & les autres sécrétions & excrétions s'exécutent

celse, & d'une *sciatique* qui l'empêchoient de s'asseoir, & de se lever quand la fatigue l'y forçoit malgré les douleurs. Il resta onze jours dans cet état ; le douzieme les douleurs diminuerent beaucoup. Il rendit alors pendant sept jours des urines qui ne se refroidissoient qu'en déposant une matiere très-abondante d'un blanc terne, & fort épaisse. Une partie de cette matiere restoit flottante dans la liqueur, & avoit la forme des grumeaux que présente un lait tourné pendant la cuisson. En Décembre 1772 il ressentit encore les mêmes douleurs, quoique moins vives, pendant cinq jours ; & en fut délivré de même en treize jours.

Du reste, la réflexion de M. Grant mérite une attention particuliere, & peut avoir son application en un grand nombre de maladies périodiques, dont les malades sont souvent les victimes. Les symptômes paroissent quelquefois redoutables, & un imprudent se dit d'après Fernel, mais sans avoir ses connoissances, *læsio morte est tolerabilior. Qui methodum in omnibus nimium pertinaciter exquirit, pariter cum morbo hominem de medio tollit ;* & l'on hasarde un médicament où il falloit rester tranquille ; mais, dit le même, *incerta medicatio non nisi dispendio decernitur.* Meth. med. l. 1, c. 6, & c. 3.

mieux. De doux purgatifs après un accès de goutte, ou des douleurs hémorroïdales, me font voir souvent des *selles noires* & *poisseuses*,(*a*) exactement semblables à celles qui paroissent quand la passion hypochondriaque est sur son déclin; & je trouve que ces sujets s'accommodent tous des mêmes médicamens apéritifs, du même régime peu nourrissant, ou pris comme Celse s'énonce, *ex mediâ materiâ*, des mêmes exercices, de la promenade, du cheval, de l'eau de la mer, tant comme bain qu'en boisson. Je vais rapporter sans préjugé, autant que je puis juger de moi-même, ce que j'ai vu. J'ai vu une fièvre bilieuse, mal traitée, produire la mélancolie la plus sérieuse. J'ai fréquemment vu une fausse péripneumonie, mal traitée au mois de Novembre, produire une goutte vague au mois de Février suivant. Les hémorroïdes ne peuvent venir d'aucune autre cause que d'obstruction aux intestins, & ne peuvent se

(*a*) πισσωδεα διαχωσματα, comme l'entend M. Grant d'après les anciens.

guérir par d'autres remèdes que par les doux purgatifs & les médicamens déſobſtruans.

Tous ceux qui ont lu des auteurs de pratique, doivent ſe rappeler que les hémorrhoïdes répercutées occaſionnent des obſtructions aux inteſtins, les ſymptômes de l'hypochondriacie; ce qui ſe paſſe dès que les hémorrhoïdes reparoiſſent & coulent abondamment. La goutte répercutée ſe jette ſouvent aux poumons ou aux inteſtins; & il eſt en général fort difficile de ſoulager ces parties-là, à moins que la goutte ne revienne, & *vice verſâ*, ſi l'on arrête mal-à-propos les évacuations des poumons & des inteſtins, les hémorrhoïdes, les douleurs de goutte, ou même les deux enſemble, en ſeront la conſéquence certaine, à moins qu'il ne ſurvienne une fièvre; &, dans ce cas, la nature décidera plutôt des choſes, il eſt vrai, mais avec plus de danger. Eſt-il donc ſurprenant que la goutte, les hémorroïdes, l'hypochondriacie, les hydropiſies & les morts ſubites ſe ſoient ſi ſenſiblement accrues dans

cette métropole, ces dernieres années-ci ?

J'ai auſſi obſervé que les jeunes gens de notre ville peuvent manger ou boire ce qui leur plaît, & ſans riſque, tant qu'ils ſont agiſſans, & prennent peu de ſommeil & beaucoup d'exercice. Le pis qui peut leur arriver, c'eſt une inflammation ſimple, que l'on peut guérir par la ſaignée faite à propos, par les purgatifs & par l'abſtinence. Mais, auſſitôt qu'ils s'écoutent, ils deviennent pareſſeux & inactifs; ils deviennent gras, bouffis, & contractent dès-lors des maladies : de ſorte que le déclin de la vie eſt aujourd'hui vraiment redoutable, vu la vie que l'on mène dans cette ville-ci. Si quelqu'un pouvoit jamais avoir aſſez de crédit pour éteindre cet eſprit du jeu qui règne parmi les grands, & la paſſion de la boiſſon parmi les pauvres, qu'elle belle race n'aurions nous pas à eſpérer dans cette île fortunée !

Mais revenons à la paſſion hypochondriaque & hyſtérique. On a

bien mal-à-propos confondu l'espece de nature atrabilieuse, *cum materiâ*, *avec matière*, avec l'autre qui est sans matiere, laquelle vient de la facilité avec laquelle le genre nerveux de certains sujets est ébranlé, ou d'une mauvaise conformation du cerveau, & des nerfs qui sont trop aisément ou trop violemment secoués par les passions de l'ame. Ainsi, en prenant l'effet pour la cause, on a employé des médicamens *nervins*, tandis qu'il étoit besoin de *désobstruans*. Pour prévenir cette funeste mépriſe, nous allons examiner soigneusement l'origine & les progrès de la maladie, comme elle se manifeste tous les ans dans cette ville, où elle est fort fréquente; & voir ce qui arrive quand elle suit son cours naturel sans interruption.

Le premier symptôme est le manque d'appétit, & cependant le malade mange assez bien à l'heure des repas, quoique sans faim. A peine a-t-il mangé, qu'il sent un mal-aise, certaine plénitude, & des flatulences dans les intestins. S'il survient des

tranchées & des selles, cela se passe en deux ou trois jours, & la maladie ne va plus loin : il est étonnant combien d'années quelques sujets traînent ainsi ; mais, s'il ne survient pas de selles après la plénitude & la pesanteur des intestins, la maladie fait des progrès, le sommeil est troublée, le malade est extraordinairement appesanti, le pouls se rallentit, & la couleur des yeux change.

Les femmes qui sont ainsi affectées, éprouvent des suppressions, & recourent souvent à des emménagogues échauffans, qui soulagent dans le moment, mais à la fin irritent tous les symptômes. Au lieu que, quand on ne fait que réduire la diète à ce qui est apéritif & de facile digestion (*ex mediâ materiâ*, comme parle Celse,) que l'on augmente peu à peu l'exercice, tout l'*épaississement morbifique* se cuit, & s'évacue en bien des sujets dans l'espace de quarante jours.

Mais, si l'on néglige ces précautions, & qu'on laisse se fortifier &

gagner le principe du mal, alors il vient un chagrin sans cause, *mœstitia sine causâ*, tant de différens symptômes, & tant de pusillanimité, que le malade se croit avoir toutes les maladies que le corps peut jamais essuier. Cette tristesse sans cause a des effets différens sur les sujets. Dans les uns, c'est la crainte & la peur de la mort; d'autres desirent de mourir, ou plutôt s'ennuient de la vie; ce qui, l'un & l'autre, est également absurde & ridicule.

L'etat suivant de cette maladie terrible est une insensibilité étonnante. On est peu affecté du froid, de la chaleur, de la faim, de la douleur ou du plaisir. Ces malades deviennent revêches, obstinés, & quelquefois ne disent pas un seul mot pendant deux ou trois mois de suite.

Le dernier symptôme est un vrai *délire sans fièvre* avec tous les signes concomitans qui ne sont que trop bien connus. On peut ainsi diviser la maladie en cinq périodes, qui sont: 1.° manque d'appétit, &

crudités dans les intestins; 2° sommeil troublé, & obstruction aux intestins; 3° chagrin sans cause; 4° état d'insensibilité; 5° délire sans fièvre, qu'Arétée nous a si bien décrit. *De Caus. & Sign. morb.* l. 1, c. 5, p. 30.

L'on a observé, dans chaque période de cette maladie, que la nature s'est soulagée elle-même par une ou plusieurs des quatres opérations suivantes, dont la premiere est la plus commune & la plus efficace; 1° une diarrhée, ou ce que j'appellerai *selles poisseuses purgatives*, de couleur de café, massives & tenaces; 2° un écoulement considérable de sang des hémorroïdes, ou des mois; 3° une espece de *herpe*, impétigie, ou dartres; 4° une fièvre déterminée, qui, au commencement, est de l'espece des intermittentes, & même *quarte*. Mais, malgré les autres évacuations, la crise n'est complette que lorsque les selles noires commencent à paroître. Alors une douce médecine qui n'auroit pas excité le moindre mou-

vement au commencement, purgera avec vivacité.

Je vis une fois cette maladie paroître singuliérement : un jeune homme, plein de santé, d'un tempérament vraiment atrabilieux, fut pris d'une fiévre bilieuse de la moisson ; on le saigna largement ; on le traita avec des diaphorétiques ; en employant aussi les véscatoires très-long-tems : mais on avoit trop négligé les vomitifs & les purgatifs. Les sueurs continuelles firent cesser la fréquence du pouls & la chaleur de la peau ; mais l'anxiété resta, avec l'insomnie & l'accablement d'esprit. Le musc, le camphre & l'opium augmenterent les symptômes, & le pouls devint si lent qu'il ne battoit que quarante-neuf fois en une minute. La conséquence fut une vraie mélancolie qui passa successivement par tous les états ci-devant mentionnés.

M. Mussel de Berlin venoit de publier ses Observations Médicales. Je suivis pour ce jeune homme le traitement qu'il recommande. Tous

les jours il prenoit une quantité considérable de tartre soluble & de miel ; n'usa que d'une diète végétale, & toutes ses boissons furent acidulées avec l'oxymel simple. Nous fûmes obligés d'ajouter au commencement deux onces de manne tous les jours, afin de lui tenir le ventre libre ; mais deux drachmes de tartre soluble, sans manne, suffirent enfin pour ces vues. Au bout de six semaines j'apperçus quelque diminution des symptômes ; &, le pouls devint plus fréquent. Les selles parurent plus foncées ; &, au bout de la neuvieme semaine, il fit des selles poisseuses trois ou quatre fois par jour : depuis ce moment, il reprit si promptement, qu'en trois semaines de plus il fut rétabli.

En considérant ce cas-ci, il me parut qu'après que les vaisseaux eurent été vuidés par la saignée, les parties les plus délayées, les plus âcres & les plus volatiles de l'*épaississement* bilieux furent forcées durant le cours de la fiévre, de passer par la peau, tandis que les parties les plus vis-

queuſes reſterent enfermées dans les inteſtins, & produiſirent l'humeur mélancolique, *ſuccus melancholicus*, laquelle fut à la fin réſoute par une diète & des médicamens convenables, & enſuite évacuée par les ſelles atrabilieuſes. *Lienoſis bono tormina ſunt.* Quand les ſels eurent repris leur couleur naturelle, il ſe plaignit de flatulences conſidérables aux inteſtins; ce que l'on fit bientôt ceſſer par les bains froids & l'équitation, ſelon la pratique des anciens. « Il eſt avantageux de prendre le mouvement d'une voiture, mais plus du cheval; rien n'affermit tant les inteſtins, » Celſe (*a*).

Tous ceux qui voient beaucoup de malades & les hopitaux, peuvent aiſément s'appercevoir de l'aug-

(*a*) Je connois un libraire qui, étant preſque au dernier degré de l'hypocondriacie fut guéri en ſe faiſant traîner tous les jours, & aſſez long-tems ſur ces petits traineaux à quatre roues. Tous les remèdes, me dit-il alors, m'avoient été inutiles. Cet homme reprit la ſanté robuſte qu'il avoit auparavant.

mentation considérable de cette maladie en cette ville & aux environs. La cause en est simple; bien des gens connoissent la vertu des drogues, mais peu la nature des maladies; de-là l'usage du régime échauffant dans les affections bilieuses, de l'opium & des astringens dans les flux, des anodins & des répercussifs dans la goutte ou dans les hémorrhoïdes, ou de différens autres répercussifs & cosmétiques dans ces maladies cutanées, ou dans l'usage incirconspect des fébrifuges dans les fiévres d'accès. Dans tous ces cas, un phénomène produit par la crise, est pris pour la maladie originale, & le symptôme pour la cause.

Les anciens qui faisoient leur étude des maladies, étoient mieux instruits; *mais*, dit un d'eux, *si la tristesse & la crainte durent long-tems avec des veilles, il y a maladie atrabilieuse.* Voyez aussi ce que dit Hipp. aph. 22 sect. 6. Or, loin de répercuter les hémorrhoïdes si elles survenoient dans ce cas-là, ils les con-

ſidéroient comme le commencement d'une criſe. « S'il ſurvient varice, » ou écoulement de ſang par les orifi- » ces des vaiſſeaux, ou des tranchées, » cela enlève la folie. » Voyez auſſi Hipp. aph. 14, ſect. 6. Ils ſoute-noient ces évacuations naturelles, parce qu'ils avoient vu par expé-rience combien elles étoient ſalutai-res, & le danger qu'il y a de les ar-rêter. » *Atque in quibuſdam parùm* » *toto ſupprimitur, &c.* Rarement nous » arrêtons cet écoulement en entier » dans les ſujets que cela n'affoiblit » pas : car c'eſt une purgation pour » eux, non une maladie. C'eſt par » cette ſuppreſſion totale que plu- » ſieurs ont eſſuyé les maladies les » plus graves, parce que, le ſang » n'ayant plus ſon écoulement, la » matiere s'eſt jetée à la poitrine ou » aux autres viſcères. »

On peut appliquer la même doc-trine aux maladies cutanées. Quantité de gens atrabilieux ſont ſujets aux boutons de chaleur, aux bourgeons, à la goutte roſe, aux taches, à l'im-pétigie & ſemblables. Dès qu'ils ſont

ſont pris d'une ſérieuſe maladie, ces éruptions ſe deſſèchent : auſſitôt que cela reparoît, on peut attendre une coction, & bientôt après du mieux ; car la plûpart de ces ſujets ſe portent bien, ont l'eſprit dans ſon aſſiette, tant que ces éruptions continuent. Cela ne doit-il pas rendre ces gens plus prudens dans le traitement des affections cutanées ?

Les anciens connoiſſoient bien les avantages qu'on pouvoit tirer d'une fiévre d'accès pour ces maladies, ſi on la traitoit bien. *Denique ipſa febris, &c.* « Enfin, ce qu'il y a » d'étonnant, c'eſt que la fiévre » même eſt ſouvent avantageuſe : car » elle fait ceſſer les douleurs des hy- » pochondres, s'il n'y a pas d'inflam- » mation : elle remédie aux douleurs » du foie, à la diſtenſion des nerfs, » & à la rigueur, ſi elle a ſuivi ; &, » ſi elle fait couler les urines après la » chaleur, elle fait ceſſer les douleurs » des inteſtins grêles, lorſqu'elles » viennent de la difficulté d'uriner. » Voilà donc une liſte de pluſieurs

symptômes de la passion hypochondriaque & de l'hystérique. Et ailleurs, « il est d'un médecin prudent de renouveler quelquefois & » d'augmenter la maladie, & de susciter des fièvres, parce que, si l'état » actuel ne peut admettre de guérison, il peut cependant tirer de » l'avantage de ce qui résultera. » On ne doit donc pas arrêter une » fièvre d'accès, fût-elle même » quarte, durant la constitution atrabilieuse, quand on a sujet d'attendre qu'elle pourra enlever une maladie aussi difficile à guérir que l'hypochondriacie : or on le peut tant » que les forces du malade peuvent » être tenues en état de soutenir les » assauts des accès. Il faut, dans ces » cas-là, être très-attentif à soutenir » le malade, dans les jours intermédiaires, par des alimens convenables, afin qu'il puisse être mieux » préparé à l'assaut du paroxysme » prochain, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au but désiré. »

Or, rien ne répond plus avantageusement à cette intention, que l'e-

xercice au grand air ; les amers ſtomachiques avec la rhubarbe : les bains froids même ſont fort bons à certains ſujets, dans les jours intermédiaires. Les vomitifs donnés les jours de mieux, modèrent la violence des accès ſubſéquens, & facilitent l'expulſion de l'*épaiſſiſſement morbifique*. On donne, dit Celſe, l'hellébore noir à ceux qui ſont tourmentés d'une bile noire, ou qui ont une folie triſte, ou à ceux dont les nerfs ont ſouffert quelque relâchement. » De ſorte que, ſuivant cette idée, on les faiſoit vomir le premier jour, & on les purgeoit les jours d'intervalles ſuivans, comme on peut le déduire de pluſieurs endroits de cet auteur.

La fiévre d'accès eſt d'une efficacité ſinguliere pour réſoudre & diſcuter les endurciſſemens des viſcères de l'abdomen. Je me ſouviens qu'étant à Franékere, un domeſtique ſe plaignoit d'une maſſe dure, du côté gauche, qui ſembloit être dans la rate : Celſe l'auroit ſans doute traité de *lienoſus*. Il diſoit que c'étoit le reſte d'une fiévre

dont il avoit été guéri, il y avoit un an environ. Au mois de Novembre, il fut pris d'une fiévre, épidémique alors, qui devint bientôt rémittente, & enſuite intermittente ; d'abord double-quarte, & à la fin ſimple quarte bien formée & bien réguliere. M. Coopman, qui le traita, s'apperçut bientôt que cette dureté diminuoit. Après quelques accès, elle devint plus mobile, & diminua peu à peu après chaque accès. La violence de la fiévre ſe calma auſſi, & s'arrêta au mois de Mars ſuivant, ſans aucun fébrifuge, quand cette maſſe eût entiérement diſparu.

Les atrabilieux qui échappent à l'hypochondriacie, ſont ſujets aux coliques de la même nature que la colique bilieuſe, ou même au *cholera-morbus*, mais non ſi violemment. Cela dure cependant plus long-tems, & retourne volontiers. J'ai vu cette maladie traitée avec les antiſpaſmodiques & les antihyſtériques pendant des années entieres, juſqu'à ce que les malades euſſent enfin été réduits au plus triſte état, & ſouvent en dan-

ger de perdre la vie, pour avoir voulu arrêter les selles purgatives que la nature opéroit pour les tirer de là. J'ai vu aussi des hémorroïdes terminées par une fistule à l'anus par de tels traitemens, & l'on fut obligé d'y porter le fer plusieurs fois. Mais elles ne furent guéries à la fin, qu'en persévérant opiniâtrément dans une longue diète végétale, les désobstruans, les doux purgatifs pendant plusieurs mois de suite. Je suis même actuellement un jeune homme qui a employé deux ans pour se bien guérir, quoiqu'il eût usé de l'eau de mer pendant deux saisons; & qui n'avoit cependant jamais été deux semaines sans retour, jusqu'à ces trois derniers mois-ci.

Dans toute espece de maladies atrabilieuses, il faut faire une grande attention à la diète, sans quoi aucun traitement médical n'aura de succès. Or, c'est-là ce qu'on néglige le plus souvent à la ville : erreur qui quelquefois ne vient que de la fausse tendresse des parens, qui s'imaginent que ce régime convenable n'est

purement que de frugalité, comme coûtant moins que la nourriture accoutumée du malade, ou de l'idée que l'on a qu'aucune maladie ne demande jamais une diète auſſi rigoureuſe, ſinon une fiévre.

Quand l'*épaiſſiſſement morbifique* eſt évacué, j'ai toujours vu que les bains froids étoient avantageux. En effet, les bains & les boiſſons d'eau de mer font très-bien; & je n'ai jamais vu qu'elles retardaſſent en rien les éruptions que la nature peut pouſſer à la peau, ſi elle prend cette voie. Je traitai derniérement un jeune homme qui étoit déja avant dans un délire ſans fiévre. Quand ſon embonpoint fut tombé, que le pouls fut devenu mou, après une longue diète aſſez mince, & l'uſage de la manne, du tartre ſoluble, &c. il prit les bains froids tous les jours réguliérement, & en même tems continua les médicamens apéritifs. Bientôt après, tout ſon corps fut couvert d'un *herpès* véritable, qui ne fut nullement empêché par les bains. Comme je vis que tout cela le ſoulageoit

beaucoup, je réfolus de ne rien changer, juſqu'à ce que la premiere maladie eût ceſſé entiérement. Enſuite il prit une décoction de ſalſepareille avec de l'eſſence d'antimoine; &, dans le cours de quelques mois de plus, l'herpès fut guéri ſans topique.

Il y a dans quelques tempéramens atrabilieux un *lichen* chronique qui couvre une partie du corps, ſur-tout les parties nobles : il eſt fort rebelle, fort incommode & fort tourmentant. Après avoir fait prendre ſans ſuccès les bains & les eaux de mer, j'ai vu cette maladie céder à un long uſage de l'amalgame d'étain, *amalgama Jovis*, & des eaux de Harrowgate pendant l'été & la moiſſon. J'ai lieu de croire que les *pilules éthiop.* du Diſpenſaire d'Edimbourg, l'extrait de ciguë & l'eſſence d'antimoine ont également réuſſi. Mais il faut que le ventre ſoit toujours libre alors, & bien faire attention à la régularité de la diète. Ceux qui ſont incommodés d'écrouelles pendant la jeuneſſe, & ſont de nouveau attaqués de cette maladie vers dix-huit ans,

comme cela eſt fort commun, ſont ſujets à de dangereux catarrhes, juſqu'à ce qu'ils aient paſſé vingt-cinq ans. Alors ils deviennent forts, pleins de ſanté, vifs; mais vers cinquante ans ils ſont fréquemment incommodés d'affections cutanées opiniâtres. De ſorte que les maladies *à glutinoſo ſpontaneo* de Boerhaave, aphor. 69, ſemblent les affecter particuliérement à cet âge, comme l'atrabile le fait dans d'autres tempéramens.

Voici en quoi ſemble conſiſter la différence qu'il y a entre la bile jaune de la moiſſon, & la bile noire du commencement de l'hiver. Le même *épaiſſiſſement* jaune, acrimonieux, tenue, qui flotte dans le ſang tout l'été, eſt la cauſe des affections bilieuſes: or cette matiere une fois cuite & déterminée aux inteſtins, eſt principalement évacuée par les ſelles, en apparence ſemblables à une bile jaune. Mais, ſi elle n'eſt pas évacuée durant cette ſaiſon-là, & avant les froids, elle devient moins acrimonieuſe, plus tenace & plus foncée en couleur; c'eſt alors ce que les

anciens appeloient *ſuccus melancholicus*, ou humeur atrabilaire. Dans cet état, elle peut produire des douleurs de goutte, & diverſes affections cutanées.

Mais, ſi la nature la porte & la fixe ſur les inteſtins, elle produira des hémorroïdes, ou les ſymptômes de la maladie hypochondriaque, ou de l'hyſtérique *avec matiere*, que l'on ne guérira qu'en atténuant, délayant & expulſant par les ſelles cette matiere, ſous la forme & la conſiſtance d'une bile noire. Si donc nous voyons qu'il faille neuf, quatorze ou vingt & un jours pour cuire & évacuer une bile jaune, tenue & acrimonieuſe, certainement on ne doit pas être ſurpris qu'il ſoit beſoin de pluſieurs ſemaines, même de pluſieurs mois pour délayer, cuire & expulſer une bile noire, épaiſſe & tenace, ſur-tout ſi nous réfléchiſſons qu'elle doit paſſer par la rate & les autres branches de la veine-porte, où la circulation eſt languiſſante, même avant d'arriver au foie. D'ailleurs, cet état d'obſtruction en

rend la ſecrétion beaucoup plus lente. En nombre de cas, je ne vois pas que cette maladie cède en moins de quarante jours : pluſieurs ſujets ont été vingt & un mois à ſe refaire avec bien de la peine ; de ſorte qu'il n'y a pas de maladies, ni de claſſe de maladies, qui demandent tant de perſévérance & de patience de la part du médecin & du malade, que celles qui viennent de l'atrabile.

Je ne me rappelle aucun médecin qui nie aujourd'hui l'exiſtence de cette *matiere atrabilieuſe*. On convient auſſi que, quand elle eſt fixée ſur les inteſtins, elle cauſera du dégoût, de l'abattement d'eſprit, du chagrin, des veilles & tous les autres ſymptômes de la mélancolie, laquelle ne ceſſera que quand la cauſe aura été anéantie.

Nous ſçavons auſſi par expérience que les grandes peines, & les contraſtes douloureux, ou autre affection triſte quelconque, aſſez forte pour y fixer toute notre attention, détruiront enfin peu à peu toutes les fonctions naturelles, ſi elles continuent

long-tems à agir sur l'esprit. Joignons à cela une vie sédentaire & indolente, l'usage constant des nourritures animales, de la graisse & du beurre ; alors l'humeur atrabilaire s'engendrera certainement dans le sang. Si la même cause continue, il se formera des obstructions aux viscères, & la même maladie paroîtra de même que si la cause originale éloignée eût existé dans le corps : de sorte que cette même obstruction des viscères, laquelle en étoit la cause dans le premier cas, devient l'effet dans le second. Mais la maladie du corps en est toujours la même, c'est-à-dire l'humeur mélancolique jettée sur les intestins, *succus melancholicus intestinis impactus*. C'est pourquoi l'intention de la cure doit aussi être la même, sçavoir, de délayer, atténuer & évacuer l'*épaississement morbifique*, après quoi l'on pourra rendre aux parties affectées leur ton naturel.

Je ne sçaurois assez admirer la sagacité des premiers Peres de l'Eglise de Rome. Quand un homme d'un ca-

ractere auſtere prenoit le parti de ſe ſéparer de ſes ſemblables, ils lui impoſoient des jeûnes, une diète & des exercices les mieux réfléchis, pour prévenir la formation & l'accroiſſement de cette humeur mélancolique. J'ai ſouvent déſiré qu'en renonçant à cette communion, nos ancêtres euſſent du moins conſervés les lois diététiques de cette Egliſe. Il eſt de fait, & ſans replique, que grand nombre de ſujets religieux arrivent, dans les couvens, à la plus grande vieilleſſe, ſans jamais avoir eſſuyé les maladies auxquelles on eſt expoſé dans la vie ordinaire. Ce nombre eſt même ſi grand, qu'il fait varier le calcul des annuités, & que la liſte des vieillards extrêmement âgés eſt plus grande dans les pays Catholiques que parmi les Proteſtans. Cela paſſe encore parmi les Mahométans; car, outre la grande régularité & la ſobriété de leur vie, la propreté eſt un des articles de leur religion. Malheureuſement nous ne pouvons déterminer leur âge, parce qu'ils ne tiennent pas de regiſtres de naiſſance.

Après avoir ainſi donné une idée de la nature, de l'origine & des progrès de cette maladie, je paſſe à l'expoſé de la méthode curative que j'ai reconnue la plus heureuſe.

1° S'il y a des ſymptômes de pléthore ou de grande plénitude du pouls, le malade ſupporte bien la ſaignée.

2° Si la langue eſt ſale, & qu'il y ait ſigne de matiere turgeſcente dans l'eſtomac, je fais vomir, comme je l'ai preſcrit à la fiévre bilieuſe.

3° S'il y a ſigne de matiere turgeſcente dans les inteſtins, ou ſi le ventre a été long-tems reſſerré, j'ordonne une bonne doſe de médecine, tel que des apozèmes purgatifs à prendre tous les matins, & continués, un verre à chaque heure, juſqu'à ce que les ſelles paroiſſent; après quoi je fais prendre quelque boiſſon délayée, chaude & fréquemment, juſqu'à ce que la purgation ceſſe.

4° Je permets beaucoup de nourritures, mais non des viandes, ni aucune boiſſon fermentée ou ſpiritueuſe, ni des acides auſteres, juſqu'à

ce que les symptômes soient tombés ; mais autant que les malades veulent de miel, de fruits mûrs & gardés, des racines, légumes, salades, & du pain léger bien levé.

Je ne vois pas de bière assez foible dans cette ville pour leur boisson ordinaire : leur meilleure boisson, outre l'eau & le thé, est l'hydromel, le petit-lait de présure, l'eau d'orge aiguisée avec l'oxymel, ou la gelée de groseille délayée dans l'eau, ou une décoction légere de tamarin, une infusion de pommes de reinette, & semblables. Quoique peu de mes malades se tiennent strictement à cette diète, & cependant se rétablissent, elle est néanmoins la meilleure.

5° Tous les matins je leur fais prendre une once de *tartre soluble* dans deux bouteilles d'eau-rose adoucie avec un peu de manne, autant qu'il en faut pour leur procurer deux selles molles & abondantes. Au commencement, j'ai besoin de faire prendre deux onces de manne à plusieurs, pour cet effet ; mais peu à peu je

diminue, & y ſubſtitue enfin le miel vers la fin, quand le malade s'en accommode.

Quelques jours après, ils ſe plaignent que cette boiſſon eſt froide & flatueuſe dans les inteſtins : alors je ſubſtitue l'eau de menthe à l'eau-roſe, & elle fait ceſſer ce ſymptôme.

6° Tous les matins je les fais lever de bonne heure ; & j'ordonne de les promener en long & en large, juſqu'à ce que la potion ait eu ſon effet.

7° Tous les jours je fais prendre un peu plus d'exercice en plein air, juſqu'à ce que le malade parvienne à faire pluſieurs milles. Si le tems eſt orageux, je n'empêche pas qu'on ne s'exerce à couvert.

8° Si l'on ſe trouve aſſez bien au mois d'Avril, on peut aller à Cheltenham ; l'eau de cet endroit eſt fort bonne pour ces maladies : ſix ſemaines après, ils paſſeront de-là à la mer, pour s'y baigner & en boire en même tems de l'eau. Mais on doit toujours perſiſter dans le même

régime, tant pour la diète que pour l'exercice, jusqu'à ce que tous les symptômes aient disparu : après quoi l'on peut prendre à dîner du maigre de la viande ; fortifier ainsi la diète peu à peu, se souvenant toujours qu'une diète réservée, se lever de bonne heure, & les forts exercices, sont ce qu'il y a de mieux pour de tels tempéramens.

Quelques-uns se rétablissent en six ou huit semaines ; je n'en ai pas encore vu qui aient mis plus de deux ans pour cet effet. Dans les cas les plus invétérés, j'ai toujours apperçu du mieux au bout de trois mois ; & le malade se croyoit volontiers bien rétabli, uniquement pour renoncer à cette contrainte. Mais point de précipitation ; on peut retomber aisément ; j'en ai vu des exemples.

J'ai aussi guéri par un traitement analogue les gouttes-roses les plus invétérées, l'herpès, le lichen, l'impétigie, les dartres, & toutes ces affections cutanées que l'on attribue ordinairement au scorbut. J'en dis

autant des hémorroïdes externes & & internes, que l'on regardoit comme fiſtuleuſes ; & ſans autre application externe qu'un cataplaſme ordinaire.

La même méthode m'a à peu prés également réuſſi dans la goutte ; & j'ai vu des malades dont les nodoſités *crétacées* ſe ſont diſſipées : les orifices qui avoient déchargé cette matiere pendant long-tems, ſe refermerent, & les malades recouvrerent l'uſage des membres. Je n'ai pas encore haſardé de preſcrire ce traitement aux ſujets goutteux au-delà de l'âge de cinquante ans : mais, convaincu par l'exemple & les inſtructions de pluſieurs ſçavans médecins, je crois fermement qu'on peut le pratiquer avec grand avantage, pourvu qu'on prenne garde de ne rien trop précipiter, comme l'ont fait certains ignorans, qui, pour n'avoir ni aſſez de connoiſſance ni de patience, ont ruiné des ſujets délicats, & mis en diſcrédit cette méthode qui auroit pu être ſalutaire, & même procurer une cure radicale, ſi on l'avoit employée avec

la prudence convenable ; ce dont j'ai vu bien des exemples. Le docteur M. de C. avoit passé soixante ans, quand il se mit à ce traitement, il y a quinze ans. M. A. avoit cinquante ans. Le révérend M. H. n'avoit, il est vrai, que quarante ans ; mais il étoit, par sa constitution, âgé de plus de quatre-vingts, quoiqu'il soit actuellement si bien & si gai. Mais les hommes aiment mieux mépriser la simplicité, & admirer ce qu'ils n'entendent pas.

Si donc le sang est chargé de l'humeur atrabilaire, ou s'il y en a une grande quantité d'amassée dans les viscères, mais sans fièvre, rarement alors il y a beaucoup de douleur ; ou quelque symptôme fort dangereux. Si par événement la fièvre s'y joint, l'humeur atrabilaire en est atténuée, & devient excessivement acrimonieuse : on doit donc l'évacuer promptement, ou les conséquences en seront funestes. Je me rappelle d'en avoir vu un exemple chez madame Johnston, dans le *Old-Jewry*. Un homme mince, ayant de gros os, une urine sombre, lequel fut pris

de la petite-vérole confluente, étoit regardé comme perdu. On le mit à un régime antiseptique, c'est-à-dire qu'on lui tint constamment le ventre libre ; on le nourrit de fruits & d'acides, & on le fit tenir dans son lit sur son séant, autant qu'il fut possible, quoiqu'il ne fût pas du-tout dans le délire. La fiévre ne tomba pas après l'éruption, comme de coutume, ni même au quatorzieme jour; mais il avoit les joues, les hanches, & plusieurs parties du corps couvertes d'une profonde gangrène qui ne se détacha qu'au vingt-huitieme jour. Pendant tout ce tems-là, le pouls fut fort fréquent, la chaleur & la soif considérables. Il prit durant tout le cours de cette fiévre l'esprit de sel marin dans toutes ses boissons, & de la décoction de quinquina toutes les quatre heures. On lui tint le ventre toujours libre jusqu'à ce que les croûtes tombassent, & que les selles devinssent moins fétides & plus naturelles ; après quoi sa diète fut fortifiée, & on lui laissa le ventre se resserrer. La couleur & la puanteur des selles m'avoient fait

soupçonner que c'étoit une disposition atrabilieuse qui étoit cause de cette petite-vérole si maligne, & je fus confirmé dans mon opinion, par le soulagement constant que lui procuroient ces douces purgations. On ne lui appliqua sur le visage que de l'eau de tripe ; &, au bout de deux ans, les cicatrices de petite-vérole n'étoient rien, en comparaison de ce qu'elles avoient paru d'abord.

Quelquefois cette humeur devient tenue & acrimonieuse d'elle-même, est résorbée en partie dans le sang, & en partie se décharge dans les intestins: mais il en passe aussi une bonne partie par les reins, comme le montre la couleur noire de l'urine. Tel étoit le cas de M. A. J. qui, après la mort de son épouse, devint mélancolique, & enfin parut avoir un ictère noir, ce dont la fièvre la plus dangereuse fut la conséquence. Quoiqu'abattu & languissant, il avoit le pouls prodigieusement dur & fort: de sorte qu'il soutint encore une saignée de douze onces. Le sang étoit extrêmement épais, du jaune le plus foncé que j'aie vu. Je le tins conti-

puellement aux purgatifs de manne, de tamarin, de tartre soluble, qu'il prenoit fréquemment : toute sa diète étoit du fruit, & ses boissons furent acidulées avec l'esprit de soufre, jusqu'àce que la fiévre tombât ; & il reprit sa couleur ordinaire. Son urine devint pâle peu à peu, d'aussi noire que l'encre qu'elle avoit été ; les selles ne furent plus si fétides : alors il ne prit plus de goût aux fruits & aux acides, désira de manger du mouton, en prit un peu de maigre, & parut s'en bien trouver ; après quoi il retourna aux fruits, & reprit sensiblement d'un jour à l'autre. La fiévre avoit été violente, & conséquemment termina son cours au quatorze de la premiere invasion. L'urine noire n'est donc pas toujours un signe mortel, mais indique une maladie atrabilieuse.

Telle est aussi la nature de la *maladie noire*, (*a*) μελαινα νουσος d'Hippo-

(*a*) Hipp. liv. 2 *des Maladies*, n° 196 des notes de Foës : il en expose encore une autre, n° 200.

crate, si bien décrite par F. Hoffman ; maladie dans laquelle le sang dissout, mêlé avec l'humeur atrabilaire, se décharge de la rate dans l'estomac par les *vaisseaux courts*, & est vomi par de fréquentes secousses, & ayant une couleur d'encre. Quand cette humeur est acide au goût, il y a espérance d'en revenir ; mais la mort suit de près, quand ces vomissemens sont fétides & acrimonieux.

En examinant les corps de ceux qui meurent de cette maladie, je vois que les vaisseaux courts sont extrêmement distendus, la rate obstruée & pleine d'un sang d'une noirceur extraordinaire. Je dis ici, avec peine, que je n'ai pas encore réussi à guérir cette maladie-là.

Dans d'autres occasions, cette humeur semble se dissoudre peu à peu, & entretenir une irritation continuelle, en découlant comme d'une source sale ; & c'est-là ce qu'il y a de plus difficile à détruire, parce qu'il faut purger tous les jours, & que le malade s'abat entiérement, si la purgation agit au-de-là de cer-

tain degré ; que d'ailleurs il eſt déchiré d'un téneſme perpétuel, & qu'il ſurvient un météoriſme, ſi l'on ne nettoie pas ſuffiſamment les inteſtins. Il ne faut donc purger qu'autant qu'il eſt beſoin pour nettoyer ces inteſtins, & ne pas mettre le malade dans le cas d'être enſuite reſſerré. Par-là, il ſe trouve beaucoup ſoulagé, & on lui donne pour deux jours quelque répit avantageux. Pendant ce tems-là, il prend quelque nourriture & les forces néceſſaires pour exécuter la coction & l'expulſion ſuivante, ſur-tout ſi l'on régle la diète avec bien de l'attention. Pour cet effet, je me ſuis ſervi pendant pluſieurs années d'une once de manne, demi-once de tartre ſoluble en émulſion avec huit amandes douces, & un demi-ſetier d'eau-roſe. Le malade en prend un verre chaque heure, juſqu'à ce que le ventre ſoit convenablement libre. Je ne donne enſuite, ni opiat, ni autre cordial que le vin & la diète.

Le 6 Septembre, on m'appela chez M. G. homme de moyen âge,

robuſte, mais ſec, mince, pâle; ayant des cheveux noirs, & la goutte depuis pluſieurs années. On me dit que la fiévre l'avoit pris il y avoit ſix ſemaines avec une goutte vague, & s'étoit enſuite changée en fiévre maligne, accompagnée d'accablement d'eſprit, de grande perte de forces & d'appétit, de téneſme continuel, de douleur de coliques, de petites ſelles fétides & ſanieuſes. Conſéquemment, il avoit pris l'émétique une fois, la rhubarbe fréquemment, & il avoit ſouvent réitéré. Il avoit vécu principalement de bouillons, de gelées de viandes. Vers la fin de la troiſieme ſemaine, il parut des aphthes contre leſquels on avoit eſſayé tous les remèdes preſque inutilement. Je le trouvai donc au lit, étendu ſur le dos, pouvant à peine parler. Il avoit un hoquet continuel; le ventre étoit gonflé, dur, le pouls intermittent à chaque troiſieme pulſation. Il avoit eu conſtamment de petites ſelles, & preſque ſans le ſentir, d'une couleur ſombre de café & d'une odeur cada-

cadavéreuſe. Il étoit dégoûté de nourritures & de boiſſons ; ſes aphthes étoient de couleur jaune, & en parties détachées ; la bouche & le goſier étoient excoriés, & probablement auſſi l'eſtomac : car il jetoit les hauts cris, à cauſe des douleurs d'eſtomac, auſſitôt qu'il avoit pris quelque médicament, quelque aliment ou même une boiſſon. Il avoit le viſage hideux, féroce & hagard, & ſon urine reſſembloit à de la bière éventée. Je vis cependant trois ſymptômes favorables ; la tête étoit aſſez bien, la reſpiration bonne, & il bavoit beaucoup.

Je lui lâchai le ventre avec l'émulſion ſuſdite, & j'ordonnai de lui donner de la panade, du gruau de quelque maniere que cela pût paſſer ; d'aiguiſer un peu ſes boiſſons avec du jus de fruits mûrs, & de les édulcorer d'un peu de miel.

Le 7 Septembre, il prit toute l'émulſion apéritive, & fit deux ſelles abondantes, poiſſeuſes ; le ventre s'affaiſſa en grande partie, mais reſta toujours dur : les ſelles purga-

tives s'arrêtèrent, le pouls devint régulier, battant cent fois dans une minute : mais l'eſtomac étoit ſi irrité, qu'il rejetoit tout acide, & que le hoquet continuoit. Je fis continuer la même diète ſans acide, donner fréquemment plein une cuiller à café de looch fait de miel, d'huile, de gelée de groſeille, parties égales ; donner un lavement le ſoir, & quelque choſe de nourriſſant & d'émollient.

Le 8, le lavement procura deux ſelles qui firent ceſſer la dureté du ventre & le hoquet. La bouche n'étoit pas tout-à-fait ſi pelée ; l'eſtomac s'accommodoit de quelque nourriture, tels que des œufs à l'eau & au miel, d'un peu de groſeilles mûres. Mais il ne vouloit point de looch ; le pouls battoit cent fois. Il parla alors un peu mieux, parut ſentir beaucoup de ſoulagement, ſi l'on excepte la foibleſſe. J'ajoutai un vin doux à ſa boiſſon, & la potion ſuivante à prendre toutes les quatre heures. Mais j'ordonnai de prendre le neuf au matin, aſſez d'é-

mulsion purgative pour faire une selle. Voici la potion.

℞ *Camphre*, deux grains.
Amandes douces pelées, n° deux.
Sucre, demi-drachme.
Eau-rose,
une once & demie. F. P.

Le 9, il prit quatre prises de cette potion, & le matin l'émulsion apéritive, ce qui procura deux selles fétides abondantes, d'un jaune sombre très-foncé ; il fut fort soulagé. Alors le pouls fut fort & grand, de cent pulsations. L'estomac étoit toujours fort sensible ; le malade vomissoit souvent, & ne rendoit que du phlegme. Je vis que le paroxysme étoit arrivé, & je prédis le retour des aphthes. J'ordonnai donc « que toutes ses boissons fussent chauffées ; je continuai la potion avec trois gouttes de *laudanum*, & six gouttes pour joindre à la potion de la nuit, avec un peu de vin comme auparavant. » Les aphthes revinrent copieusement le soir ; il sua modérément cinq heures.

Le 10, beaucoup de soulagement ce matin ; le malade prit une assez

bonne quantité de breuvages nutritifs ; point de selles ; sommeil pendant la meilleure partie de la nuit ; le pouls battoit quatre-vingt-seize fois, il étoit mou & grand. J'ordonnai « de continuer les mêmes remèdes, excepté seulement la *teinture d'opium.* »

Le 11, le malade reprend toujours, bave beaucoup, le pouls comme hier. Point de selles, les aphthes sont de bonne couleur, se séparent très-promptement. Je prescrivis « un la-» vement émollient ; je fis continuer » l'usage de la potion camphrée sans » *opium*, & réitérer l'émulsion pur-» gative pour le lendemain matin. »

Le 12, le lavement n'avoit rien fait : la nuit a été assez bonne, le malade bave considérablement : une tasse d'émulsion a procuré une grande décharge de bile jaune, fétide, pultacée & d'un jaune orangé & sombre. Le pouls battoit quatre-vingt dix fois ; au soir, l'urine fut bourbeuse : comme il étoit dégoûté de la potion avec le camphre, je ne la réitérai pas. J'ordonnai « de réitérer l'émulsion le lendemain matin. »

Le 13, autre selle ce matin à la faveur d'une tasse d'émulsion. Il a transpiré toute la nuit, bavé beaucoup, & pris assez de nourritures. Le pouls est de quatre-vingts pulsations, fort mou : sédiment abondant dans les urines : beaucoup d'aphthes bien colorés. J'ordonnai « deux onces de décoction de quinquina toutes les huit heures. »

Le 14, assez bonne nuit, point de selle : le malade a beaucoup bavé, & sué environ cinq heures. Il se plaint de mal d'estomac : l'urine ne dépose pas si bien ; le pouls est plein & bat au de-là de quatre-vingt-quatre fois ; mais le malade se plaint de foiblesse.

Le 15, sueur accoutumée ; le malade a bavé davantage : il se plaint de grande douleur dans la bouche, la gorge & à l'estomac. Les potions, dit-il, lui offensent l'estomac considérablement : il en a cependant pris quatre, & assez de breuvages avec du vin muscat : point de selle ; le pouls est mou, bat quatre-vingt-six fois : l'urine dépose moins qu'hier.

J'ordonnai donc « de lui donner les potions toutes les six heures, & un peu de lait d'ânesse le soir & le matin, comme une addition à sa nourriture.»

Le 16, il s'accommode bien du lait d'ânesse; il a beaucoup dormi, a pris trois potions de quinquina & sa nourriture ordinaire. Il se croit mieux, parce qu'il n'a pas eu d'envie d'aller à la selle : plus de douleur à la bouche; il bave peu; le ventre est mou; la peau n'est plus brûlante, mais sèche : l'urine est crue; le pouls est monté à cent huit pulsations. Je concluds qu'il y aura bientôt une nouvelle éruption d'aphthes, & qu'on doit les faciliter; autrement, il en résultera du mal. » J'ordonnai donc de réitérer aussitôt l'émulsion, & de chauffer ses petits breuvages. Je lui permis de boire du petit-lait fait avec du vin, de quitter le quinquina, donnant la boisson anodine au soir dans la potion camphrée. »

Le 17, l'émulsion opéra bien. Les aphthes revinrent bien colorés &

copieuſement : il ſua cinq heures de la nuit : la bave étoit auſſi revenue. Le courage eſt un peu relevé ; il ſe plaint moins de l'eſtomac ; le pouls eſt retombé à quatre-vingt-quatre pulſations, mais il ſe plaint beaucoup de la gorge ; l'urine eſt crue. Le malade prendra » un julep avec l'eſprit de ſel marin, & un anodin à l'heure du ſommeil. »

Le 18, il a aſſez bien dormi la nuit, mais n'a pu ſoutenir le julep. La peau eſt molle & moite ; le pouls n'eſt qu'à quatre-vingts pulſations ; l'urine bourbeuſe ; il bave beaucoup ; il a bien vomi ce matin, a eu une ſelle copieuſe pultacée, mieux colorée qu'auparavant. Le malade prendra « la potion anodine à l'heure du ſommeil. » Il ne prend pas régulièrement le quinquina.

Le 19, il a eu de fréquens vomiſſemens la nuit. Son repos en a été troublé, mais l'eſtomac eſt plus à l'aiſe ce matin. Il s'accommode bien du lait d'âneſſe, un demi-ſetier le ſoir & le matin. La reſpiration eſt bonne, la peau eſt moite ; la bouche propre ;

il peut même prendre un peu de bouillon de poulet avec du riz, ſans offenſer l'eſtomac. L'urine eſt chargée, hypoſtatique; le pouls eſt à ſoixante-dix-huit pulſations. Le malade continuera » l'uſage du quinquina, & réitérera la potion anodine à l'heure du ſommeil. »

Le 20, le vomiſſement eſt fini; les aphthes ſont pouſſés en plus grande quantité; il prend très-peu de quinquina; il eſt de même qu'hier, ſe plaint ſeulement de foibleſſe. Je regarde à preſent la fiévre comme finie à peu près. « Je n'ai donc or- » donné qu'un opiat chaque nuit; de » prendre ſoir & matin depuis poiſſon » juſqu'à demi-ſetier de lait d'âneſſe; » deux fois par jour demi-ſetier de » bouillon, demi-bouteille de vin » doux pur, ou mêlé avec ſa boiſſon » ordinaire, & de manger autant » de figues mûres, de poires & de » pêches fondantes qu'il le voudroit; » de prendre ſa boiſſon froide. Il » prend auſſi du lait de beurre en » place de bouillon quand il le pré- » fere. » C'eſt ainſi qu'il a procédé,

se refaisant peu à peu, jusqu'au vingt-trois que le pouls remonta subitement à cent vingt pulsations, & il devint fort foible. Alors je réitérai « l'émulsion purgative. » Il parut de nouveaux aphthes après deux selles, & la fiévre s'abattit peu à peu.

Le 24, les légeres préparations de quinquina ont été administrées, non comme fébrifuges, mais seulement comme toniques, parce qu'il ne pouvoit soutenir rien de plus acide que les pêches ou les figues. Mais, voyant que rien ne le soulageoit que l'émulsion purgative, « je pris le parti » de la réitérer tous les matins pour » tenir les voies libres, procurer en» suite une bonne nuit par un doux » anodin, » le soutenant tout le jour avec des nourritures telles que ci-devant; le faisant lever ou simplement coucher sur le lit.

Le 27. Nous procédâmes ainsi jusqu'au 27, que le pouls monta encore subitement à cent vingt pulsations. Je lui dis que son pouls étoit bien fréquent; il ne vouloit pas me croire, parce qu'il se trouvoit fort bien.

Néanmoins je fis réitérer l'émulsion le matin suivant, assez pour le purger.

Le 28, la fièvre est retombée. Plus d'aphthes autant que je puis voir, mais il bave de nouveau en grande quantité. Il reprend un peu goût au manger. *Je le quittai-là comme convalescent.*

Voilà ce que j'appelle une fièvre atrabilieuse, tant conséquemment à la constitution du malade, qu'à ses maladies antérieures & à la terminaison. Car il est évident qu'il demandoit à être purgé tous les matins, même après les coctions & expulsions partielles qui se faisoient par les aphthes : ce qui communément ne réussit pas quand les fièvres putrides ou bilieuses se terminent par les aphthes. En effet, la même purgation douce qui fit cesser le météorisme, fit aussi passer le hoquet, facilita les aphthes, & *emporta toute la fièvre, conformément à sa propre nature*, comme dit Sydenham.

» Dans la plûpart des fièvres aphtheuses accompagnées d'une telle apyrexie réguliere & parfaite, le

quinquina convient auſſi,» ſelon l'obſervation de Sydenham & de van-Swieten ; mais ici il ne réuſſit pas. Je traitois dans le même tems une dame priſe d'une fiévre aphtheuſe où le quinquina ſembla être utile. (Madame M.) » Mais il fait toujours du » mal, ſi on le donne trop-tôt, & » avant qu'il y ait une vraie apyrexie, » & des urines hypoſtatiques. »

J'ai eu ci-devant occaſion de parler du hoquet du portier de M. W. lequel hoquet n'étoit dû qu'aux grandes évacuations pratiquées durant le cours de cette longue fiévre qui étoit de la nature de celle dont parle Sydenham, *Sect. I. art. 30. Feb. contin. ann. 1661-2-3-4*, &, conſéquemment fut guérie par les antiſpaſmodiques, comme Hoffman le preſcrit. Mais ce hoquet de M. G. étoit dû à une cauſe bien différente; ſçavoir à une matiere âcre logée dans l'eſtomac & les inteſtins, où elle avoit été retenue, & conſéquemment avoit cauſé cette irritation qui produiſit ces mouvemens ſpaſmodiques & convulſifs du dia-

phragme; & fut accompagnée d'aphthes, comme le décrit Sydenham, *Sched. mon.* art. 10, auquel je renvoie.

Mais je dis de ce symptôme, comme de tout autre, que, pour le traiter convenablement, il faut d'abord en rechercher la cause, soit que cela vienne d'une matiere âcre & turgescente, ou d'inanition, ou de spasme, ou d'excoriation. Cela une fois déterminé, nous ne pouvons errer dans la méthode curative, que par impatience, ou en voulant combattre le symptôme sans en détruire la cause. Voyez van-Swieten, vol. 2, page 265 (*a*).

Il y a environ douze ans que je fus demandé chez une dame que je trouvai en si grand danger que je demandai à M. Guillaume D. de se joindre à moi. Voici le cas.

Cette dame avoit près de soixante ans, avoit beaucoup souffert de peines & de vexations depuis deux ans, ce qui la jeta dans un

(a) *Eum vero rìè curaturum quem primæ origo causæ non fefellerit.* Celse.

état de langueur jointe à un accablement d'esprit. Enfin elle fut prise d'une fausse péripneumonie, avec un pouls petit, mais fréquent. Ces symptômes empêcherent ceux qui la soignoient de pratiquer les évacuations nécessaires au premier abord de la maladie, les engagerent même à soutenir les forces de la malade avec des substances animales & des cordiaux chauds. Lorsque la difficulté de respirer augmenta, ils tâcherent de la lever, en appliquant un grand vésicatoire sur le dos.

La conséquence de tout cela fut une éruption d'aphthes de mauvais caractère, & elle mourut peu de jours après. Je n'avois pas encore vu de fausse péripneumonie avec aphthes : mais M. Guillaume D. me dit que cela n'étoit pas rare, *quand on avoit négligé les évacuations convenables au commencement de la fièvre, & que l'on avoit persisté dans un régime échauffant durant l'état de crudité.* J'ai vu, dans les tempéramens atrabilieux, plusieurs exemples semblables depuis ce tems-là, & toujours dûs à la même

cause : ce qui n'arrive jamais quand la fausse péripneumonie est bien traitée. Ce sont aussi là les cas qui m'ont (*a*) fait appercevoir l'affinité qu'il y avoit entre les maladies atrabilieuses & cette espèce de péripneumonie, & ce qui rendra la raison du grand succès que j'ai eu à traiter cette maladie depuis que j'ai fait cette observation. La section suivante fera voir la méthode où j'ai cru qu'il falloit prendre une route particuliere.

(*a*) On demandera peut-être comment un aussi habile médecin que M. Grant a-t-il pu faire cet aveu, puisque les différentes solutions que la nature opere d'elle-même dans la fausse péripneumonie, & dans les maladies qui proviennent de l'humeur atrabilaire, sont souvent si semblables ? Des effets aussi analogues ne pouvoient-ils pas lui faire supposer l'analogie la plus directe entre les causes ? Oui certainement ; mais cet aveu prouve que sa pratique est moins réglée par les conjectures, que par une expérience bien réfléchie.

DE LA FAUSSE PÉRIPNEUMONIE.

NOus voici à la seconde partie de la constitution atrabilieuse : sçavoir, quand il s'y joint quelque degré de fiévre & une toux : je considérerai aussi les particularités qui différencient cette fiévre des fiévres bilieuses & des fiévres atrabilieuses ci-devant mentionnées.

J'ai déja dit que l'*épaississement jaune morbifique* est plus tenue & plus acrimonieux, & conséquemment la fiévre est plus vive, le pouls plus fréquent & plus plein. Si la maladie est irritée par des médicamens échauffans ou une diète acrimonieuse, elle devient plutôt *miliaire* & *maligne* : si on la traite bien, elle se passe plutôt, parce qu'une matiere délayée est plus aisée à mouvoir qu'une matiere épaisse : si d'ailleurs les parties les plus grossieres sont charriées par les couloirs ordinaires du corps,

la matiere la plus délayée & la plus acrimonieuse passera enfin par la peau & les reins, à mesure qu'elle se séparera du sang, & elle se portera au dehors du corps le vingt-unieme jour, ou auparavant.

La respiration est toujours sans embarras dans la fièvre produite par la bile jaune, & la toux qui l'accompagne n'est pas une partie essentielle de la maladie; elle ne demande jamais d'attention particuliere, mais elle se passe par le traitement commun avec les autres symptômes. La douleur de tête, quoiqu'assez vive au commencement, tombe bientôt après la troisieme purgation, & n'est pas accompagnée de ce sentiment de plénitude à la tête, lequel empêche les malades de mouvoir leur corps, & qui est un des signes pathognomoniques de la fièvre atrabilieuse dans les tempéramens qui sont disposés à la péripneumonie.

Après une simple saignée, le vomitif, & une purgation convenable pendant certain nombre de jours, selon le degré de la fièvre & la

conſtitution du malade, la fiévre *bilieuſe jaune* parvient à une coction & à une criſe par la douce tranſpiration de la nuit, & finit quelques jours après : au lieu que cette eſpèce de fiévre atrabilieuſe parvient, après la même ſaignée, le vomitif & les purgations, à une eſpèce particuliere de coction & de criſe ; ſçavoir, à une expectoration de matiere groſſiere, ce qui dure ſouvent quarante jours, ſelon l'obſervation même d'Hippocrate, avant que les poumons ſoient purgés, & toute l'habitude du corps bien nette & bien pure.

La vraie fiévre atrabilieuſe a donc, quand elle eſt compliquée avec la péripneumonie, tous les ſymptômes mentionnés dans la fiévre bilieuſe ; &, outre cela, 1° le pouls y eſt notablement petit & mou : 2° il y a certain degré de réplétion à la tête, qui met le malade en danger d'une apoplexie, s'il fait un mouvement ou prompt ou violent ; 3° difficulté de reſpirer, & ſouvent un ſiffle-

ment dans la respiration : ce qui est particulier à cette fiévre ; mais rarement avec douleur aiguë ou fixe : 4° alors vient une toux sèche, dure, avec déchirement ; 5° une expectoration (*a*) de phlegme tenace, d'abord gluant & blanc, mais à la fin mou & jaune, aussi souvent que la partie principale de la crise se fait par les poumons.

Tels sont les cinq signes pathognomoniques qui distinguent cette fié-

---

(*a*) Ce phlegme tenace est uniquement en cet état, ce dont Aëtius fait mention, *semper ex puunt aliquid ob laxitatem partis affectæ á quâ semper aliquid resudat.* C'est à la foiblesse ou mollesse du tissu des poumons qu'est dûe cette premiere expectoration. L'expectoration ne présage rien d'avantageux que quand ce phlegme a été atténué, & paroît en même tems jaunâtre ; mais il ne faut pas confondre ce phlegme jaunâtre avec du pus, comme l'observe M. Eller. Il faut porter d'abord ses vues vers l'atrabile qui entreprend la tête, & reste aussi, en partie, dans les premieres voies. Après des évacuations modérées, la nature fera le reste, en l'aidant convenablement. Voyez ce qui suit.

vre de toute autre maladie. J'ai en vain consulté les anciens à cet égard. Je suppose donc que leur maniere de vivre & le climat de la Grèce & d'Arabie n'y donnoient aucune disposition, quoiqu'ils aient observé en général que « les sujets gras qui » ont des maladies aiguës, avec difficulté de respirer, périssent suffo» qués, meurent souvent subitement; » ce qui n'arrive presque pas aux » sujets maigres. » Voyez avec cela Hippocrate, aph. 44, sect. 2.

Mais arrêtons-nous sur des faits, & voyons l'origine & les progrès de cette maladie : c'est le plus sûr moyen d'en avoir une juste idée. Rarement elle a lieu dans les pays élevés du sud de l'Europe, jamais dans les climats chauds, mais fréquemment dans la Normandie, la Flandre, la Hollande, la Bretagne & l'Irlande, où les paturages sont riches, la volaille & les bestiaux poussés en nourritures, où le peuple mange beaucoup de viandes grasses & de beurre, boit des liqueurs

fermentées, ou se livre sans discrétion à des liqueurs spiritueuses. Sydenham pensoit que l'eau-de-vie en étoit la seule cause, & proposoit pour cela de la proscrire, ne la réservant qu'aux mains des chirurgiens & pour l'application externe seulement.

Nous voyons tous les jours des gens qui respirent avec un sifflement, ont le visage bouffi & jaune, les yeux prominents, le cou court, un gros ventre, le pouls lent & mou, les mains froides, belle peau & bon appétit, ne présentant aucun signe de spasme, de toux ou de picotement à la gorge, mais qui ont toujours la respiration oppressée pour peu qu'ils marchent, & font de continuels efforts pour détacher une pituite tenace, insipide, qui semble leur remplir & obstruer toutes les glandes. En général, ces sujets prennent peu d'exercice, mangent beaucoup de viandes grasses & du beurre. Leur mets sont de bon bouilli & de bon rôti, ou plutôt du bouilli & du

rôti à-demi cuit; ils ne boivent que des liqueurs fermentées, sinon un peu de thé le matin & le soir, & ont un assez long sommeil. Ils se tiennent au lit chaudement, mais suent à peine, parce que les vaisseaux sont oppressés par la graisse du tissu cellulaire, & que la peau est distendue; de sorte qu'il ne peut rien s'échapper par cette voie, qu'une exhalaison subtile & volatile; tandis que les huiles grasses sont retenues, s'unissent peut-être & se coagulent avec les acides austères de leurs boissons, lesquels acides abondent aussi dans toutes les graisses animales, particuliérement dans ce que nous appelons suif. Cette union est non-seulement connue de nos chymistes, mais encore de nos chandeliers, qui sçavent convertir en suif la graisse la plus tenue par le moyen des acides minéraux.

Cela n'arrivera qu'à peine dans les climats chauds, où les sucs sont forts exaltés & la peau fort relâchée: les viandes n'y sont réellement pas non plus chargées de tant de graisse,

& les fruits mûrs contiennent un acide plus savonneux. Mais, dans nos climats & nos contrées, il se forme aisément un *épaississement* visqueux & huileux, qui, souvent, dure longtems sans aucun signe de principes trop acrimonieux ou trop actifs ; & l'on voit fréquemment des sujets périr subitement de fausse (*a*) péripneumonie après avoir très-bien dîné, & sans aucune marque d'indisposition précédente.

Voilà donc l'idée de ce que nous appelons *terrentia morbi*, les préludes ou avant-coureurs de cette maladie. Pour en prévenir les dangereuses conséquences, il faut dans le régime une réforme que peu de gens adoptent : bientôt la transpiration n'a plus de cours ; il arrive peut-être d'autres inconvéniens, & l'*épaississement morbifique* devient plus acrimonieux ; il se fait sentir quelque peu de fiévre avec du froid, une horreur,

(*a*) Feu M. Eller fait la même observation que M. Grant.

de la rigueur ; la respiration s'embarrasse, & il paroît une toux sèche avec picotement.

Tel est le premier période de la fièvre formée, & qui donne à la maladie sa dénomination ; parce qu'elle ressemble à la vraie péripneumonie jusqu'à certain point, & que, dans quelques sujets, elle exige la saignée réitérée en certaines saisons. Mais, si nous considérons les sujets qui y sont exposés, la saison de l'année, le changement du tems dans cette saison-là, la petitesse & la fréquente molleſſe du pouls, la couleur du visage & des yeux, celle de l'urine & de la langue, l'absence de la soif & autres symptômes, nous n'aurons peut-être pas de peine à distinguer ces deux maladies.

Depuis Sydenham, plusieurs écrivains ont assez bien parlé sur ce sujet ; je les ai comparés ensemble, & avec un grand nombre de cas : mais, tout résumé, je vois que Sydenham est le meilleur guide qui nous fasse appercevoir la diversité des symptômes

qui nous peuvent diriger, & qui nous indique le mieux la méthode spéciale curative. On verra à quel point cette maladie tient de la nature de l'indisposition bilieuse ou atrabilieuse: car il faut connoître le genre de la maladie autant par sa terminaison, par la méthode à laquelle elle cède aisément & selon sa propre nature, que par la maniere dont elle naît, par la saison de l'année, par les symptômes qui l'accompagnent, par les effets que peuvent produire le tems & les remèdes sur ces symptômes, & sur les constitutions particulieres qui en sont le plus susceptibles.

Je vais donc considérer ce que Sydenham en a dit, & je ferai mes remarques d'après mes propres observations. Sydenham divise cette maladie en deux espèces. La premiere qu'il appelle *fièvre d'hiver*, & la seconde qu'il nomme *fausse péripneumonie.*

Suivant lui, la fièvre d'hiver commence en Novembre, & continue plus ou moins en Décembre & Janvier. Elle

Elle paroît par quelques foibles signes d'inflammation, & c'est pour cela qu'on la néglige souvent. Quelquefois on la traite mal par des médicamens échauffans, & en tenant le malade au lit ; ce qui produit des éruptions miliaires ou même des pétéchies, quoiqu'aucune de ces éruptions ne puisse cependant être regardée comme la conséquence naturelle de la maladie. Quand on ne trouble pas la nature, il n'y a jamais de signes de malignité ; &, si on l'aide comme il faut, la maladie cède toujours en neuf jours : alors il n'y a que sept symptômes.

» 1° Paroxysmes alternatifs de chaud » & de froid pendant un ou deux » jours après le commencement de » la fièvre ; 2° douleur à la tête & » aux membres, & agitation de tout » le corps ; 3° langue blanche ; » 4° pouls assez semblable à celui » de santé ; 5° urine trouble & fort » colorée ; 6° sang semblable à ce- » lui de la pleurésie ; 7° il y a une » toux, mais non accompagnée d'une » respiration aussi difficile, ni de dou-

» leur de tête auſſi violente en touſ-
» ſant qu'on le voit dans la fauſſe pé-
» ripneumonie, quoiqu'elle ne dif-
» fère de cette maladie que par le
» degré. »

On doit y employer la même méthode curative que celle qu'il recommande dans la fiévre bilieuſe ou ſa *nouvelle fiévre*; ſçavoir, une ſaignée, après quoi les apozèmes purgatifs qu'il réitere à chaque ſecond ou troiſieme jour, juſqu'à ce que les ſymptômes diſparoiſſent; rafraîchiſſant & délayant en même tems, tenant le malade levé tous le jour, & interdiſant les alimens animaux.

Ce traitement ſimple ne manquera jamais: la ſaignée n'eſt pas toujours néceſſaire, & l'opiat encore moins après la purgation. Mais, ſi l'on néglige trop ces précautions, & que le malade ſoit d'un tempérament tel que ceux que j'ai rapportés, la fauſſe péripneumonie en ſera alors la conſéquence; & on doit s'attendre au cortège de tous les ſymptômes ſuivans, ſi le malade ne meurt pas ſubitement avant d'avoir eu les ſecours

convenables. » 1° Le malade devient » chaud & froid alternativement ; » 2° il a des étourdiſſemens ; 3° il ſe » plaint d'une vive douleur de tête » quand la toux l'inquiète beaucoup ; » 4° il vomit toutes matieres liquides, » tantôt en touſſant, tantôt ſans » toux ; 5° l'urine eſt trouble & » très-rouge ; 6° le ſang tiré reſſem- » ble à un ſang pleurétique, mais » eſt plus jaune ; 7° la reſpiration » eſt prompte & difficultueuſe. Si on » conſeille au malade de touſſer, il » ſent tant de douleur que la tête » *lui en pète* pour ainſi dire : car voilà » comme ces malades expriment leur » douleur. 8° La maladie eſt accom- » pagnée d'une douleur de toute la » poitrine ; 9° toutes les fois que le » malade touſſe, on entend une eſ- » pece de ſifflement par le défaut de » dilation ſuffiſante des poumons : de » ſorte que les vaiſſeaux pulmonai- » res ſemblent interceptés par une » enflure. De-là auſſi la circulation » devient ſi gênée (*a*), qu'il n'y a point

(*a*) C'eſt un de ces états fiévreux qu'Hip-

» de signes de fièvre, sur-tout dans » les sujets de constitution épaisse. » Cela peut cependant arriver par » l'abondance du phlegme dont le » le sang est si surchargé, qu'il ne » peut parvenir à une parfaite dépu- » ration. » Sydenham, chap. 4, art. 2.

A ces symptômes, il auroit pu ajouter 10° des yeux jaunes & prominens; 11° le ventre le plus souvent dur, gonflé & resserré : quelquefois des envies d'aller à la selle,

---

pocrate appeloit *fièvres petites à la main*, πυρετοὶ πρὸς χεῖρα λεπτοὶ, tant d'autant plus dangereux que la nature y est plus longtems contrainte ou opprimée. Le médecin doit alors voir avec satisfaction le pouls s'élever, & la fièvre augmenter, parce que c'est une marque que la nature l'emporte enfin sur les causes de la maladie, lesquelles produisoient ces récidives de spasmes qui empêchoient la circulation de reprendre son équilibre dans toutes les parties internes & externes. La tête se dégage, le ventre s'amollit, se détend, & toutes les humeurs s'atténuent à mesure que leur mouvement augmente; ce qui ne pouvoit avoir lieu lors des récidives du spasme qui occasionnoit ces alternatives de froid & de chaleur.

mais c'eſt peu de choſe que le malade y rend ; 12° les hémorroïdes aveugles y ſont fort communes, & le malade éprouve un prurit au tour de l'anus ; 13° des ſueurs gluantes au commencement, qui ne ſoulagent pas ſi on les pouſſe. Mais la tranſpiration nocturne du lit, laquelle arrive vers la terminaiſon, quand les premieres voies ont été bien nettoyées, ſoulage conſidérablement. Car, 14°, cette fiévre devient rémittente de la même maniere que la fiévre bilieuſe, & ſe termine quelquefois par une intermittente.

Quand cette maladie a duré longtems, & qu'après avoir aſſez perſévéré dans les autres évacuations, le malade expectore une plus grande quantité de phlegme ; ce phlegme eſt d'abord clair, & peu différent du *mucus* de la gorge & du goſier. Mais, quand la maladie approche de la coction, alors la matiere expectorée eſt mêlée d'une autre matiere jaune, qui ſe détache des poumons : ce qui ſoulage la reſpiration ; les étourdiſſemens & la plénitude de la tête

disparoissent ; le pouls augmente en grandeur & en force, de maniere à ressembler à celui d'une vraie fièvre inflammatoire, ce qui trompe souvent de jeunes praticiens qui font alors saigner, & avec beaucoup de mal, à ce période.

Au commencement, le pouls est foible, mou, petit ; la tête tourne, est pleine ; parce que les poumons sont si engorgés, & tous les viscères de l'abdomen si obstrués, la circution si interceptée, que tout le sang reste avec inertie à la tête : en même tems l'urine est très-rouge, ou plutôt de couleur orangée, comme il arrive dans les fièvres bilieuses ou atrabilieuses : le sédiment épais est conséquemment briqueté, sans être du tout critique. Il ne fait qu'indiquer la surabondance de l'*épaississement atrabilieux*, & est ainsi de mauvais présage. Après avoir saigné une fois, & persisté dans les purgatifs jusqu'à ce qu'on ait déchargé les intestins, évacué une quantité considérable d'*épaississement* atrabilieux, l'urine devient plus claire, beaucoup moins chargée,

& la tête est en même tems fort soulagée ; l'urine reste crue jusqu'à ce que l'expectoration commence : alors elle reparoît épaisse, préfage la coction avec les autres symptômes qui paroissent au période de la maladie : sçavoir, la moiteur de la peau & le relâchement du ventre.

Quand Sydenham vit la premiere fois cette maladie, il inféra naturellement qu'elle étoit inflammatoire, & conséquemment prit le parti de la traiter avec les antiphlogistiques : mais sa sagacité lui fit bientôt voir son erreur. Ainsi il pratiqua dans cette maladie le même traitement, le même régime qu'il avoit trouvés si avantageux dans la fiévre bilieuse, & réussit à son gré. En effet, si l'on traite à tems la fausse péripneumonie, il ne faut rien que ce qui a été dit à la fiévre d'hiver. Si l'on est négligent au premier abord, & qu'on laisse subsister longtems l'engorgement des poumons, on ne peut les débarrasser en purgeant par bas, comme les anciens l'ont bien observé. Mais il faut le faire par

le haut, c'eſt-à-dire par l'expectoration. On peut donc établir deux parties dans la fauſſe péripneumonie déterminée & confirmée ; 1° l'état de crudité & d'obſtruction qui demande des déſobſtruens & des purgatifs ſuivis, juſqu'à ce que les inteſtins ſoient nettoyés, & toute l'atrabile évacuée, comme depuis neuf juſqu'à quatorze jours, ſelon les circonſtances de chaque individu, l'état du régime, & la vertu des médicamens que l'on emploie ; 2° l'état de coction & de ſuppuration, lequel a lieu quand tout le reſte de la maladie eſt fixé dans les poumons, & demande à être évacué par l'expectoration. Durant ce ſecond période, il faut éviter toutes les évacuations que l'on ſçait, par expérience, retarder l'expectoration, mais pratiquer ſeulement celles qui peuvent la faciliter avec certitude : ainſi la ſaignée, les purgatifs, qui étoient très-utiles au commencement, ſeroient alors fort nuiſibles, d'autant que la ſaignée arrête l'expectoration, & que les purgatifs la retardent. Quand donc les crachats

paroiſſent, *il ne faut plus ſaigner* (a), *à quelque degré que monte le pouls ;* il ne faut plus de purgatifs non plus ; on donnera un lavement, à l'occaſion, pour tenir réguliérement le ventre libre. Mais il faut tourner toute ſon attention vers la quantité & la qualité de la matiere expectorée, c'eſt-à-dire la favoriſer par quelques vomitifs extrêmement doux, donnés à petites doſes & fréquemment ; délayer la matiere, ſi elle eſt trop tenace : uſer de vapeurs chaudes par inſpiration, pour fomenter les poumons ; employer tous les médicamens qui ſont déterſifs à l'égard des poumons, comme les ſquilles, les

(a) M. Eller eſt du même avis que M. Grant : *Cùm verò cordis robur & ſanguinis vigor valdè neceſſaria ſimul ſint ad viſcidum compactum diſſolvendum, ideò moderata ſolummodò ſanguinis detractio requiritur, nec repetenda promiſcuè ; quo lentor plus incrementi certe caperet ex imminutâ cruoris copiâ. Errorem hunc committunt ;* &c. page 205. Les vues de cet illuſtre médecin ſont en général les mêmes que celles de M. Grant, dans toutes les maladies qu'il nous expoſe.

antimoniaux, le miel & l'oxymel, le petit-lait fait avec du vinaigre, &c. ſans oublier les véſicatoires qui ſont dans cette fiévre plus avantageux que dans toute autre, quand on les applique au période convenable de la maladie, pour atténuer l'*épaiſſiſſement morbifique*, & faciliter l'expectoration.

Par ces moyens, on peut entretenir comme il faut l'expectoration, & l'on obtient une criſe vers le quatorze, ou même auparavant, ſelon l'idioſyncraſie & autres circonſtances du malade, en obſervant ſoigneuſement deux choſes; 1° plus la matiere expectorée eſt jaune & tenace, plus les acides & les purgatifs ſont néceſſaires: mais auſſi, dans tous les cas où les acides ſont indiqués, les alimens animaux ſont pernicieux, ou au moins ne ſont pas indiqués: le pain, l'orge, le riz ou l'eau-de-riz, avec le miel, le vinaigre, un peu de vin, ſoutiendront mieux le malade, que le poiſſon ou la viande. Mais, dès que la matiere expectorée devient blanche & cuite,

alors on peut accorder des bouillons, & l'on peut ainſi fortifier peu à peu la nourriture & la boiſſon à meſure que la maladie tombe & que le ventre devient un peu plus reſſerré.

Mais 2° il ne faut pas oublier que, comme l'expectoration eſt ici néceſſaire, & qu'on ne doit la porter qu'à certain degré, en uſant de délayans, de ſtimulans & d'atténuans, de fomentations, de véſicatoires, de vomitifs, de liqueurs chaudes, il pourroit auſſi arriver qu'on portât les choſes trop loin, & qu'on ne fît ſortir par l'expectoration qu'une matiere crue : erreur que j'ai ſouvent vu commettre. On produit par-là une nouvelle fiévre avec de nouveaux ſymptômes de crudité, & le malade paroît ne pas vuider ſes poumons, quoiqu'il crache beaucoup. Quatre onces de matiere bien cuite, expectorées en vingt-quatre heures, ſoulageront plus la reſpiration, qu'aucune quantité de matiere crue expectorée ne le feroit.

Il eſt donc eſſentiellement néceſſaire de quitter les médicamens ſuſ-

dits auſſitôt qu'ils ont eu leur effet, à moins qu'il ne faille y revenir : alors il faut ſe contenter de ſimples délayans, de doux pectoraux, auſſi long-tems que la matiere a une couleur, une conſiſtance convenable, & vient en aſſez grande quantité : attendant que la nature ait eu le tems d'achever ſon ouvrage qu'elle vient de commencer heureuſement. Cette partie eſſentielle de la cure doit ſur-tout être conduite en variant les boiſſons & la diète, ſelon le degré de tenacité ou de fluidité de la matiere expectorée. Pour cet effet, on choiſira des éclegmes & des juleps appropriés aux circonſtances. Il ſuit auſſi delà que les mêmes loochs & juleps, &c. qui étoient utiles au commencement, doivent en général faire du tort vers la fin de la maladie, & *vice verſâ*. La même choſe eſt vraie des nourritures & des boiſſons.

Mais le plus grand mal qu'on faſſe ſouvent, c'eſt de tâcher de calmer cette toux ſalutaire, & de retarder ou même d'arrêter l'expectoration

néceſſaire, en donnant des balſamiques, des anodyns & des opiats. On produit ainſi une nouvelle maladie plus dangereuſe que la premiere ; parce que la force étant déja abattue, la nature eſt moins capable de rétablir cette expectoration ſalutaire, qu'elle l'étoit au commencement : de ſorte qu'il y a bien plus a craindre le danger de ſuffocation. Il faut, ſans perdre de tems, ſuivre dans cette occurrence la méthode ſuivante, pour prévenir cet inconvénient autant que l'art l'a pu faire juſqu'ici.

Faites ſaigner, appliquez un grand véſicatoire ſur le dos ; donnez ſouvent le kermès minéral & l'oxymel ſcillitique pour entretenir conſtamment l'envie de vomir, & ſuſciter de légers vomiſſemens par intervalles : donnez le petit-lait de vinaigre bien édulcoré, avec du miel pour boiſſon ordinaire : fomentez ſouvent les poumons avec les vapeurs chaudes de l'eau ou de l'oxycrat. Perſévérez dans ce traitement, juſqu'à ce que l'expectoration reparoiſſe & diminue enſuite par degrés,

selon le cas, jusqu'à ce qu'il n'en soit plus besoin, comme je l'ai déja dit.

Dans tous les cas où l'expectoration est nécessaire, il faut aussi que le malade soit dans une situation droite, parce que les crachats ne sortent pas bien dans une posture inclinée. La crainte d'attraper du froid dans cette fiévre, empêche souvent des gens ignorans de profiter de l'avantage qu'ils auroient de se tenir sur leur séant tout le jour dans les fiévres. Ils attendent constamment du soulagement des sueurs qui leur découlent sans effet de la tête & de la poitrine dans ces occurrences : mais j'espere qu'on renoncera peu à peu à ces préjugés, & que l'on apprendra que les sueurs ne font jamais de bien avant la coction ; que, dans toutes les fiévres dont les crises sont partielles ou se font par parties, aucune sueur ne fait tant de bien que celle qui vient de nuit, pendant les heures que le malade a coutume d'être au lit en bonne santé. Je conviens cependant que les sueurs, ou plutôt une transs-

piration considérable est avantageuse dans cette fièvre, comme dans presque toutes les autres, sur-tout vers la terminaison.

Quand on a traité cette fièvre comme il faut dès le premier abord, & jusqu'à ce que l'*épaississement atrabilieux* ait été en grande partie cuit & expulsé, s'il vient une espèce de froid & de rigueur au commencement du paroxysme, suivie d'une augmentation considérable de chaleur & de quelque sueur critique vers le matin; si ce paroxysme revient chaque jour & quelquefois de deux jours l'un, alors la transpiration ou les sueurs qui suivent sont utiles: car, quoiqu'elles puissent diminuer la quantité du phlegme, cependant elles améliorent la couleur & la consistance de la matiere expectorée: la respiration devient plus aisée; le pouls mou, plein & lent: l'appétit augmente, & le sommeil est tranquille pendant la nuit; le malade peut tenir la tête basse, & l'amas de la nuit sort librement le matin, à l'aide d'une toux aisée, mo-

dérée, sous la forme & la couleur d'une grande huitre, ce qui déchargera très-certainement tout l'*épaississement morbifique* en tems propre, si l'on ne trouble rien témérairement, comme en donnant les *gouttes de Tirlington*, le *baume de miel*, l'*élixir parégorique*, & autres prétendus spécifiques.

Quelquefois il paroît une fièvre intermittente réelle, avec des accès réguliers bien caractérisés, & un degré considérable de froid, d'horreur & de rigueur. Dans ce cas, le médecin doit examiner soigneusement l'effet que produit chaque accès sur la fausse péripneumonie qui est la maladie principale; la fièvre d'accès ne méritant qu'après son attention, & n'étant peut-être qu'un effort de la nature, lequel tend à abréger la maladie.

Si nous faisons attention à l'histoire naturelle de cette maladie, nous la trouverons accompagnée de toutes les circonstances qui la peuvent rendre très-longue. Le malade en général est vieux, tant par les an-

nées que par sa constitution, gras & gros, d'un tempérament phlegmatique; ses solides sont relâchés; il a le pouls mou: il est attaqué durant les tems humides & les premiers froids de l'année. Il est donc évident qu'une fièvre d'accès sera avantageuse pour cuire & expulser la matiere morbifique en cette saison dans une telle constitution: en effet, l'expérience le prouve. L'accès avec froid ou le frisson est bien désagréable pour le malade, vu la crainte qu'il a d'être suffoqué; mais, dans un grand nombre de cas divers, je n'en ai jamais vu de mauvaises conséquences, avec les apparences même les plus menaçantes. Dès que ce frisson est passé, le pouls & la respiration se rétablissent; le phlegme sort plus aisément, d'une couleur & d'une consistance plus louable, ce seroit certainement une pratique bien condamnable que d'arrêter une telle fièvre: car les remèdes qui l'auroient arrêtée, arrêteroient probablement aussi l'expectoration; &, si le malade n'en étoit

immédiatement suffoqué, il seroit au moins attaqué de goutte au printems : j'en ai vu plusieurs exemples ; peut-être aussi arriveroit-il des obstructions opiniâtres aux poumons, aux viscères, aux articulations, & quelquefois une hydropisie de poitrine incurable. Les ignorans font donc bien du tort dans cette maladie, en employant mal-à-propos des fébrifuges.

Mais il faut soigneusement distinguer cette fièvre intermittente salutaire, (qui soulage la respiration, cuit la matiere de l'expectoration,) d'une fièvre d'accès qui paroît quelquefois fort tard dans la maladie, quand les forces sont très-épuisées, les poumons flasques & fatigués. Ce que le malade expectore alors, est délayé, jaune, acrimonieux, & il semble que les glandes se déchargent excessivement d'un phlegme catarrheux, crud. Dans ce cas, chaque accès augmente la quantité du phlegme, qui, en même-tems, devient d'un jour à l'autre plus tenue, plus jaune ; le pouls devient aussi plus pe-

tit ; l'eſtomac ne veut plus de nourriture : le malade eſt plus languiſſant, a l'air tout défait ; la peau prend une couleur blanche terne ; les yeux ſont gris-perlés, & tout le corps eſt leucophlegmatique. Dans ce cas, je dis que le quinquina eſt le meilleure remède pour la toux & la fiévre. J'ai vu même le quinquina arrêter la fiévre en peu de jours, laiſſant cependant un crachement aiſé, bien cuit, juſqu'à ce que la maladie eût été parfaitement guérie. En ces occaſions, j'ai donné le quinquina ſeul ou en décoction avec la réglisſe, évitant les médicamens alcalins & échauffans, de peur d'augmenter l'acrimonie.

Quoique ces médicamens puiſſent être utiles en quelques cas pour faciliter l'expectoration quand le phlegme eſt clair & tenace, cependant ils ne réuſſiſſent pas quand le phlegme eſt tenu, jaune & acrimonieux : on riſque, en uſant trop librement de ces drogues, de convertir la fauſſe péripneumonie en un catarrhe opiniâtre & de mauvais caractere.

Quand la maladie eſt guérie, la moutarde & le raifort, comme partie de la diète, ſont aſſez utiles à quelques perſonnes ſujettes à cette maladie : on peut leur permettre les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées. Ils peuvent prendre auſſi une cuillerée ordinaire de (*a*) graine de moutarde entiere, de tems à autre, pour ſe tenir le ventre libre : mais ſur-tout ils doivent éviter la graiſſe & le beurre. Il leur faut aller à cheval ; s'accoutumer à manger du miel s'ils le peuvent ; prendre des fruits bien mûrs avec du pain, du petit-lait, du lait de beurre avec du ſucre & du pain, & avoir attention d'aller coucher

(*a*) Il faut être prudent ſur l'uſage du remède ; j'en ai vu deux fois des *ſuperpurgations* très-violentes : auſſi M. Grant ſuppoſe qu'on ait égard à l'état des ſujets. Quoique le principe acrimonieux & poignant de cette graine ſoit enveloppé par une huile inſipide & abondante, il ſe développe cependant aſſez dans les premieres voies pour cauſer de grands troubles dans les ſujets délicats, & qui ont la fibre fort ſenſible. Il eſt d'autres moyens plus ſûrs pour répondre aux vues de M. Grant.

sans souper ; s'ils peuvent aller à la mer dans l'été, s'y baigner & en boire de l'eau, cela leur pourra être très-avantageux, sur-tout s'ils sont sujets aux maladies atrabilieuses quelconques, comme je l'ai observé en bien des cas que je n'ai pas la liberté de rendre publiques. Ils doivent se lever de bon matin, prendre de l'exercice avant leurs repas, manger des viandes maigres avec beaucoup de légumes, à diner seulement, & ne jamais faire d'excès de fortes liqueurs, ni d'acides austeres.

Durant la saison de la constitution putride, ou même quand la bile est jaune & délayée, un sujet bilieux peut hasarder les acides austeres & les fruits peu mûrs, comme des tourtes de groseilles & semblables. Mais, Septembre une fois passé, ils doivent préférer les fruits mûrs ou gardés, & éviter les prunaux durs, grossiers, non mûrs, les coings, les nèfles : ces fruits doivent être laissés à part pour les médicamens antiseptiques puissans, & ne sont pas convenables à une diète ordinaire. Nos douces ra-

cines, nos légumes, nos pêches, nos melons, sont plus propres, si on les prend avec du pain pour repas, & bien délayés par une bonne dose d'eau fraîche, ou avant les repas, mais non pas par forme de dessert après les repas : car alors ils surchargent l'estomac déja rempli de solides & de liqueurs fermentées, le distendent, & coagulent l'huile.

Telles sont les maladies ordinaires atrabilieuses fort communes ici, mais bien rarement compriſes, & conséquemment mal traitées pour la plûpart.

Horresco referrens !

RÉCAPITULATION.

JE vais préſenter, ſous un point de vue plus raccourci, un détail des diverſes maladies qui ſont le produit & tiennent des conſtitutions régnantes, leſquelles ſe ſuccèdent les unes aux autres pendant la révolution de l'année : je parlerai auſſi de leurs complications mutuelles, & des différentes intentions qu'il faut remplir dans la cure. Cet abrégé me paroît d'autant plus néceſſaire, que les momens pendant leſquels j'écrivis cet ouvrage, ne me permirent pas d'obſerver une méthode auſſi exacte qu'on auroit pu l'attendre, & que j'ai été obligé de faire de fréquentes digreſſions. Je ne voulus pas laiſſer de côté pluſieurs obſervations importantes, juſqu'à ce que j'euſſe le tems de les rédiger dans un ouvrage : ce que je pourrai peut-être faire par la ſuite. Je les ai donc inſérées dans ce traité comme elles ſe ſont préſentées ſous ma plume, pendant les

courts intervalles que me laissent mes occupations. Voilà le motif qui me les a fait publier ici. Si ce petit Ouvrage paroît contenir quelques connoissances intéressantes, je ne m'inquiéterai plus de la méthode avec laquelle il est exécuté. Je ne ferai pas non plus d'excuse pour les répétitions inévitables de cette récapitulation.

Toutes les fièvres sont pendant quelques jours précédées de quelques petites incommodités que les Grecs appellent, φοβερα, & que Celse rend par *terrentia morbi*, les *avant-coureurs* de la fièvre, ou les *préludes*. Ils sont suivis d'un degré de rigueur, ce qui fait le commencement de la fièvre *déterminée*, & est le premier jour d'où doit dater la maladie. Après cela, paroissent les autres symptômes fébriles, comme le pouls fréquent, la chaleur de le peau, la sécheresse de la bouche, &c. Ceci augmente par degrés plusieurs jours de suite, & suit enfin un train régulier, de maniere que chaque jour & près de la même heure, il paroît quelques-uns

uns de ces mêmes ſymptômes ſans aucun changement ſenſible. C'eſt pendant ce période que l'ignorance fait le plus grand tort aux malades : agiſſant ſans conſidérer que la nature eſt occupée à cuire la matiere morbifique, & à la préparer pour l'expulſer, ils croient faire quelque choſe de bien important, d'échauffer dans un tems, de rafraîchir dans un autre ; d'augmenter beaucoup trop la fiévre ou de la diminuer à un trop grand degré, prenant tantôt une route, tantôt une autre ; ſemblables en cela à une perſonne qui, placée dans un labyrinthe, chercheroit à en ſortir ſans connoître la véritable route. Quand la nature a eu le tems de préparer cette matiere pour l'expulſer, & qu'elle l'a fait en grande partie, tous les ſymptômes, ou la plûpart, tombent par degrés, & la maladie ne mérite plus enfin le nom de fiévre. Mais il reſte toujours quelques incommodités qui ſont la conſéquence de la fiévre. L'ignorance eſt encore trop officieuſe dans ces derniers momens, en procurant des

évacuations assez considérables pour épuiser les facultés naturelles, & retarder le parfait rétablissement.

Toute fièvre peut être divisée en ces périodes suivans; les préludes, le commencement, l'accroissement, l'état, le déclin & les suites. Chacun de ces termes a différens degrés, tant par rapport à la violence qu'à la durée, selon la nature de la fièvre: car toute espèce de fièvre est d'une nature particuliere, en conséquence de laquelle elle parcourt ses périodes avec plus ou moins de promptitude que d'autres. Il est donc besoin d'avoir une connoissance particuliere de chaque espèce, de maniere à distinguer telle fièvre de toute autre, & déterminer la durée de ces périodes.

Pour exposer ici ce que je sçais sur cette matiere, je divise les fièvres en deux classes: 1° celle des fièvres ordinaires, parce qu'elles paroissent régulièrement tous les ans, & semblent être une production de notre climat, & de la maniere de vivre que nous avons suivie, au moins

depuis ces vingt dernieres années-ci ; 2° celle des fiévres que j'appelle extraordinaires ou peſtilentielles, parce qu'elles ne ſont pas une production conſtante & naturelle de notre climat ; mais ou nous ont été apportées du dehors, ou ſont la conſéquence d'une combinaiſon extraordinaire, & engendrées dans un hôpital, dans une priſon, ou par de mauvaiſes eaux, de mauvaiſes proviſions, ou quelque autre cauſe qui coopere avec le climat & la maniere de vivre accoutumée.

Ces fiévres en général ſont contagieuſes, & les fiévres ordinaires ne le ſont pas, à moins qu'on n'en altere la nature & qu'on ne les rende malignes par de mauvais traitemens. Toutes les fiévres communes ſont accompagnées d'une grande variété de ſymptômes qui ſont dûs aux variations des ſaiſons & du tems, à l'idioſyncraſie des ſujets, & à d'autres circonſtances du malade. Ces divers ſymptômes ont auſſi donné lieu aux différentes dénominations

qui ont servi à distinguer ces fièvres. En effet, je pense, après mon expérience & mes lectures, qu'on peut réduire les fièvres communes à sept espèces, classes ou constitutions; & que, selon qu'elles proviendront de la saison de l'année, elles affecteront certain nombre de sujets, & seront conséquemment épidémiques : sçavoir, la fièvre inflammatoire, humorale, catarrheuse, putride, bilieuse, atrabilieuse & intermittente.

1° La fièvre inflammatoire ou celle qui vient d'un sang d'une tenacité visqueuse, que j'ai nommé καυσος, *causus*, ou ardente, ou fièvre chaude, se termine toujours lorsqu'elle est abandonnée à la nature, en formant un pus dans les vaisseaux, lequel est ensuite évacué par les émonctoires ordinaires, s'il n'est pas en trop grande quantité, & c'est ce qui fait la plus parfaite hypostase des urines. Mais, si la quantité en est considérable, & que les progrès dela fièvre se fassent rapidement, alors il se forme des phleg-

mons & certains dépôts auxquels la nature pouſſe une partie du pus, pour l'évacuer enſuite par un ulcère formé à quelque partie interne ou externe du corps; & cette évacuation coopere avec l'hypoſtaſe des urines.

Comme les ulcères ſe forment ſouvent dans les organes vitaux ou auprès, & qu'ils peuvent en détruire les fonctions, il eſt plus avantageux de prévenir ces phlegmons, en évacuant de bonne heure la matiere offenſive par les ſaignées, ſelon l'avis de Sydenham, que d'attendre la coction & l'expulſion; & j'ai vu des exemples ſans nombre du ſuccès de cette méthode.

Cette fiévre peut avoir lieu dans les ſujets vigoureux, pleins de ſanté, jeunes ou vieux, en toute ſaiſon, ſur-tout dans les pays élevés & ſecs, où l'on mange beaucoup de pain & de végétaux. Mais elle paroît le plus fréquemment ici depuis Noël juſqu'au mois de Juin incluſivement, c'eſt-à-dire, après que le froid de l'hiver a duré aſſez long-tems pour reſſerrer les ſolides & condenſer les

fluides du corps. Voilà pourquoi la plûpart des vraies inflammations & les plus violentes arrivent aux mois de Février & de Mars, sur-tout si le mercure est haut dans le baromètre, & que le vent vienne d'entre le nord-oueſt & l'eſt. Ainſi toutes les fiévres qui arriveront entre Noël & Juin ſeront plus ou moins compliquées avec l'inflammation, ſelon l'idioſynoraſie & autres circonſtances des ſujets, & demanderont un traitement antiphlogiſtique proportionné. De-là vient que nous voyons que la fiévre catarrheuſe & l'humorale, qui arrivent pendant ces cinq mois, ſont en partie inflammatoires, & cèdent en grande partie au régime antiphlogiſtique; que quelques-unes même en ſont guéries en entier, & toujours irritées par un traitement contraire.

2° La fiévre humorale ou ſynoque non putride, que Sydenham appelle la plus commune des fiévres, *la grande fiévre de la nature*, ou la fiévre *dépuratoire*, peut avoir lieu en différentes ſaiſons dans quelques conſtitutions.

Nous ne la voyons guères que quand les jours augmentent beaucoup, & que le printems ou la végétation eſt fort avancée. Outre l'inflammation que cette fiévre a de commun avec la précédente, il y a auſſi une fluxion de phlegme épais que la nature dépoſe à l'eſtomac & aux inteſtins dans cette ſaiſon, & qui doit être évacué : de ſorte que, quand on a dompté en partie l'inflammation par les ſaignées & par une diète rafraîchiſſante, on doit auſſi évacuer la matiere contenue dans l'eſtomac & les inteſtins, auſſi ſouvent que les ſymptômes de turgeſcence dans l'un ou dans les autres nous dénoteront ſon exiſtence.

Ceci ſuffit ſouvent pour faire ceſſer toute la maladie : mais il peut auſſi arriver que la matiere ne ſoit pas toute anéantie, parce qu'elle demande plus de tems pour être cuite dans les vaiſſeaux, & ne paſſera pas alors convenablement par aucune autre iſſue que par la peau. En effet, il n'y a preſque aucune fiévre ordinaire dans laquelle les ſueurs douces & modérées durant tout le cours

de la maladie ſoient plus avantageuſes. Mais, ſi l'on pouſſe ces ſueurs avant que la viſcoſité du ſang ait été détruite, l'inflammation deviendra plus conſidérable : ſi, d'ailleurs, on le fait avant que la matiere turgeſcente dans les inteſtins ait été évacuée, on atténuera & on exaltera une quantité de matiere morbifique, qui pourra dès-lors être réſorbée & mêlée avec le ſang, de maniere à produire une fiévre miliaire, irréguliere, dangereuſe, laquelle, ſi le malade vit aſſez long-tems, finit ſouvent par une très-mauvaiſe eſpèce de dyſſenterie.

Cette fiévre eſt rémittente preſque du premier abord ; &, ſi elle eſt bien traitée, la rémittence devient plus longue de jour en jour, enfin ſe change en intermittence ; & la maladie diſparoît enſuite : c'eſt pourquoi elle reſſemble beaucoup à quelques fiévres d'accès du printems, & tous les flux du printems participent de ſa nature.

Quand la fluxion du phlegme tenace tombe ſur les inteſtins, ſans être accompagnée d'évacuations,

ou sans une fièvre assez considérable, elle cause des obstructions & des indigestions, des constipations opiniâtres, des coliques sèches, la jauniſſe, selon l'idiosyncrasie de chaque individu. Toutes ces affections sont très-fréquentes en cette saison-ci, & peuvent se guérir, comme l'expérience le prouve, par les mêmes moyens à peu près, parce qu'elles ont presque la même cause que la fièvre.

3° L'autre grande maladie du printems est le catarrhe, ou une fluxion de sérosité qui se jette sur la *membrane* de *Schneider*, & sur les poumons, avec éternument, crise, angine & toux. Il y a deux choses à considérer par rapport à cette fièvre; 1° le degré d'inflammation; 2° la quantité d'acrimonie de la fluxion. Cette fièvre arrive rarement avant Noël, le plus communément en Février, & donne naissance à la vraie consomption ou phthisie des poumons: elle est fort longue de sa nature, & dure jusqu'à la fin de Juin. Pendant ce cours, elle se complique quelquefois avec la fièvre humorale; les

vomitifs & les purgatifs de l'une soulagent également dans l'autre. Mais, quand elle est simple, elle fait sa crise naturellement par l'expectoration sur-tout. Il ne faut pas employer de vomitifs ni de purgatifs réitérés, à moins qu'il n'y ait des signes évidens de matiere turgescente dans l'estomac & les intestins.

Mais la fluxion qui se jette, dans cette fiévre-ci, sur la membrane de *Schneider*, n'est pas un vrai phlegmon qui décharge du pus : c'est plutôt un phlegmonoïde, lequel décharge une lymphe déliée & âcre. C'est pour cette raison, peut-être, qu'on y a remarqué quelque contagion par rapport aux jeunes-gens.

Quand une péripneumonie parvient à une abondante expectoration après la coction, la fiévre tombe tous les jours, & le malade crache un pus épais, blanc, louable, pur ou marqué de petits filamens sanguins, semblable à celui qui s'épanche d'un abcès qui vient à s'ouvrir ; au lieu que, dans le catarrhe, il paroît, après de fréquentes saignées & un traite-

ment rafraîchiſſant, une pituite claire, âcre, mordante, qui cauſe du prurit à tout ce qu'elle touche, laquelle pituite ſe décharge des poumons & de la gorge avec abondance; le pouls continue d'être fréquent, malgré ces décharges conſidérables des parties affectées: de ſorte que l'acrimonie ſemble entrer pour beaucoup dans cette fiévre, & que pluſieurs de ceux qui y ſont ſujets, le ſont auſſi aux bourgeons, boutons, & aux puſtules dartreuſes de la peau qui précèdent la maladie des poumons, & dont le retour eſt le ſigne du rétabliſſement. Bien des gens ont donné lieu à un catarrhe, en tâchant de guérir ces éruptions. Je dois obſerver encore que, ſi l'on répercute un éryſipèle du printems dans un jeune ſujet, il en réſultera probablement un catarrhe, au lieu que, dans la moiſſon, le réſultat en ſera une dyſſenterie.

Outre les évacuations ordinaires, il faut encore la diète la plus ſévère pour traiter un catarrhe durant la violence de l'inflammation, comme

les sucs des fruits mûrs, l'eau d'orge, l'eau panée, les infusions de pommes, & semblables. Mais, lorsque le pouls cesse d'être dur, il faut mettre en usage des alimens doux & plus nourrissans, comme les concombres, la laitue, toute espèce de farineux, le pain, les racines douces, les fruits secs, le lait de présure & le lait de beurre. J'ai quelquefois pensé que la mauvaise pratique, qui fait tant de mal dans cette maladie, étoit dûe à l'idée qu'on avoit qu'elle étoit de la même nature que la fausse péripneumonie du mois de Novembre, ou plutôt que la toux & la fiévre que Sydenham appelle la fiévre d'hiver.

Les ignorans ayant vu que les vésicatoires faisoient beaucoup de bien dans ces maladies, en ont attendu les mêmes effets dans le vrai catarrhe, & ont été fort surpris de voir qu'un simple vésicatoire appliqué mal-à-propos, mais remède innocent suivant eux, avoit irrité l'inflammation & l'acrimonie à un tel point, que le catarrhe en étoit de-

venu presque incurable. Si cependant l'on compare ces maladies, on verra qu'elles ont une cause toute opposée.

La fausse péripneumonie est la maladie des sujets gras & replets, quand ils ont passé quarante ans: elle succède à la constitution bilieuse, est compliquée avec l'humeur atrabilaire; les poumons sont chargés d'un phlegme tenace, visqueux, froid, sans beaucoup d'inflammation: au lieu que le catarrhe est la maladie des sujets jeunes, pléthoriques, au-dessous de trente ans; il succède à la constitution inflammatoire, se complique avec elle, la membrane de *Schneider* étant enflammée comme d'une éryspèle, & jettant une lymphe âcre, délayée: de sorte que tout médicament qui fait du bien dans l'une par sa qualité incisive & pénétrante, fait beaucoup de tort dans l'autre.

Quand il s'est passé plusieurs jours, il se fait une digestion ou coction dans les vaisseaux, comme on le voit par le changement de l'urine: le

pus ainſi formé ſe décharge par les émonctoires ordinaires & par l'expectoration, ſous la forme d'une matiere cuite. Mais ſi, au lieu de cette expectoration, il ſe forme un grand abcès aux poumons, & que le pus y ſoit dépoſé, ou qu'il ſe forme divers petits phlegmons, appelés tubercules, dans la ſurface interne, alors la maladie change de face; il s'enſuit une fiévre hectique, accompagnée de ſymptômes particuliers: 1.° d'une vomique occulte, bien connue & bien décrite par les auteurs; 2.° d'un ulcere réel, ouvert, jettant du pus, & qui ſe guérit difficilement; ce qui eſt dû en partie à la ſtructure des poumons, & en partie à leur mouvement perpétuel, & au contact continuel de l'air libre auquel cette partie eſt néceſſairement expoſée: de-là la grande difficulté, & même l'impoſſibilité morale de guérir cette maladie à ce période.

Mais, lorſque les choſes ont été bien traitées, que la coction & la criſe ſe ſont faites ſans précipitation, que toute la maladie a été réduite

par le tems du mois de Juillet, ne laiſſant que de la foibleſſe & du relâchement dans les poumons, cette ſuite de la maladie ne peut ſe guérir que par le même air, les mêmes exercices & les mêmes remèdes qu'on trouve les plus efficaces pour rétablir la fibre foible & lâche : comme un air léger, ſec, l'équitation, un régime ſec, nourriſſant, de l'eſpèce antiſeptique ; les eaux chalybées, le quinquina, les bains froids : traitement & régime qu'il faut ſuivre depuis Août juſqu'en Décembre, & ainſi juſqu'à la fin de la conſtitution catarrheuſe ; car il faut employer tous les moyens pour fortifier la conſtitution, ſans cauſer de pléthore. Sans ces précautions, les rechutes ſont ſouvent certaines parmi les jeunes-gens & dans nos climats, dès que la conſtitution catarrheuſe reparoît. Quoique ces remèdes fortifians deviennent néceſſaires pour prévenir les rechutes, quand la fièvre a été totalement domptée, on doit cependant toujours ſe ſouvenir qu'ils ſont pernicieux durant la fièvre, &

que l'air de la Hollande ſera alors plus ſalutaire que celui de Montpellier. Mais, le plus ſûr moyen que j'ai trouvé juſqu'ici pour prévenir les rechutes dans cette dangereuſe maladie, c'eſt d'aller réſider dans les Indes occidentales, juſqu'à ce que l'on ait paſſé les vingt-cinq ans, (de ſon âge.)

Ces trois conſtitutions, ſçavoir, l'inflammation, l'humorale & la catarrheuſe, auſſi-bien que leurs complications mutuelles, comprennent toutes les maladies ordinaires du printems. Mais, dès que l'été eſt aſſez avancé pour produire tout ſon effet ſur le corps, les ſolides ſont relâchés, les ſels & les huiles exaltés, & quelques-unes des parties les plus fluides du ſang ſont exhalées, & le reſte devient ſuſceptible de cet état que les anciens appeloient putride: la ſérosité du ſang eſt plus jaune, l'urine plus chargée, la bouche plus ſale & le pouls plus petit: les ſecrétions de la peau ſont plus abondantes, le ventre plus reſſerré, on a plus d'envie de boire & moins de

manger. On devient plus mou, plus indolent, & l'on a peine à ſe lever le matin.

De-là réſulte un aſſemblage de maladies toutes différentes des précédentes. Elles ſont d'une eſpèce plus putride, mais nullement inflammatoires par elles-mêmes. Voici les ſymptômes qui les précèdent. Diſpoſition à ſuer au moindre mouvement, haleine forte avant d'avoir mangé, bouche ſale le matin, urine chargée, jaune, douleurs légeres paſſageres, vents dans les inteſtins, ſuivis par de petites ſelles fétides & amères.

Tels ſont les avant-coureurs de la fiévre que les anciens appeloient ſynoque putride, ou *typhus*, τυφωδης πυρετος d'Hippocrate, que Sydenham appelle fiévre varioleuſe, parce qu'il avoit obſervé que la conſtitution qui la produiſoit, augmentoit & irritoit la petite-vérole.

C'eſt la ſeule fiévre qu'il faut diſtinguer par le nom de putride. On n'avoit pas encore attaché, ces dernieres années-ci, d'idée juſte à la ſigni-

fication de ce mot. On s'en ſervoit pour déſigner toute fièvre de mauvais caractere, de quelque eſpèce qu'elle fût. Si par exemple un jeune ſujet eſt attaqué d'une *angine maligne* au mois de Février, on dit qu'il a une eſquinancie putride, quoique l'angine maligne dans un tel ſujet ſoit plutôt inflammatoire que putride. Cet abus des termes doit donc produire des erreurs bien funeſtes.

Il eſt vrai que la peſte, la petite-vérole & l'angine maligne auront plus aiſément lieu, s'augmenteront, s'irriteront par la conſtitution putride, & que chacune de ces maladies eſt infiniment plus contagieuſe & plus maligne, quand elle ſe manifeſte dans cette ſaiſon, que dans toute autre; & qu'ainſi elles ſemblent tenir de la nature de cette conſtitution. Mais il eſt également vrai que chacune de ces maladies ſe rencontre auſſi durant la conſtitution inflammatoire, & qu'alors on ne doit pas les conſidérer en entier comme des maladies putrides, mais les traiter d'une maniere un peu différente que

dans les jours caniculaires, & ſous l'influence de la conſtitution qui produit la ſynoque putride, ou la vraie fièvre putride. La rougeole & la coqueluche ſont des maladies inflammatoires, & irritées par la conſtitution inflammatoire; & cependant je les entends appeler putrides.

Quand ces préludes, *terrentia*, ont duré quelques jours, la nature ſe ſoulage ſouvent elle-même en évacuant la congeſtion morbifique, *colluvies morbida*, par haut & par bas; mais il eſt encore plus ſouvent néceſſaire de faciliter au moins ces évacuations, ſi on ne les opere pas entiérement: car les ſolides étant relâchés, les nerfs trop mous, ils ne peuvent plus répondre que foiblement à ces effets, ſouvent même cela leur eſt abſolument impoſſible. Si donc il ne ſe fait pas d'évacuations ſpontanées, & qu'on néglige ces ſymptômes, il prend une eſpèce de crampe & une douleur fixe au creux de l'eſtomac avec un abattement d'eſprit conſidérable, douleur à la tête & aux lombes; le malade

friſſonne un peu ; le pouls s'abat, eſt fréquent ; il vient des ſueurs ſymptomatiques, gluantes, abondantes, colliquatives, ſans ſoulagement, & les urines deviennent troubles, également ſymptomatiques, & il n'en réſulte rien davantageux. Telle eſt la vraie ſynoque putride, plus ou moins dangereuſe par la maniere de la traiter.

En comparant cette maladie avec la ſynoque non putride, on verra que l'origine, les progrès, les ſymptômes, & la méthode curative, en ſont bien différents. L'abattement d'eſprit qui arrive dans la ſynoque non putride n'eſt pas ſi grand ; le ſpaſme & la douleur au creux de l'eſtomac n'y ſont pas ſi ordinaires, ni le pouls ſi languiſſant ; les rémittences ſont plus ſenſibles, l'urine n'eſt pas ſi jaune, la langue ſi ſale, ſi chargée, ni les ſueurs ſi fétides au commencement, ni ſi abondantes. Les rémittences ſont conſidérables après les premieres évacuations ; &, quand on a perſévéré dans le traitement convenable autant qu'il le faut, la maladie

aboutit à une coction & à une crise qui se fait en une fois par la peau, ou à plusieurs reprises, par accès réguliers, ordinairement après neuf, onze, ou quatorze jours : au lieu que la synoque putride n'a pas, à beaucoup près, ces rémittences, & devient à peine intermittente : elle ne demande pas de grandes & de fréquentes saignées, quand même le sang paroîtroit couenneux, parce que la disposition à l'inflammation est passée dans la saison qui produit cette fièvre : la sérosité du sang est plus jaune que de coutume, & le fond du caillot est en général très-peu lié, même quand il y a une couenne ou peau à la superficie.

Il faut saigner tous les sujets pléthoriques au commencement de toute fièvre, pour préparer les voies aux vomitifs & aux purgatifs : mais, *cæteris paribus*, il faut moins les saigner dans cette fièvre que dans la plûpart des autres. La chaleur de la fièvre raréfie le sang, sur-tout dans les sujets pléthoriques ; ils suppor-

tent plus aisément les secousses des vomitifs & des purgatifs, quand ils ont perdu assez de sang pour relâcher la tension des vaisseaux.

La synoque non putride se manifeste comme une fièvre inflammatoire, & les signes de matiere turgescente dans l'estomac & les intestins ne paroissent pas ordinairement au premier abord; au lieu que, dans la synoque putride on les voit de bonne heure.

Pendant les premiers jours de la synoque non putride, le malade est généralement resserré; il faut des vomitifs & des purgatifs un peu vifs pour mouvoir le phlegme; & le second vomitif en emporte ordinairement plus que le premier. Dans la synoque putride, la matiere est plus aisément remuée; & il n'est pas rare de voir un cours-de-ventre, ou une espèce de dyssenterie, suivre la fièvre dans tout son cours. Il paroît que c'est pour cette raison que Sydenham l'a appelée *fièvre dysséntérique*: mais la maladie, accompagnée

de ce cours-de-ventre, ne demandoit pas d'autre traitement que l'orſqu'il n'exiſtoit pas.

Il y a une différence analogue entre la colique du printems & celle que Sydenham appelle colique bilieuſe du mois de Juillet & de la canicule; la colique du printems, tenant de la nature de la ſynoque non putride, eſt en partie inflammatoire, & conſéquemment demande la ſaignée à certain degré; & après ces fomentations, les bains, les émolliens, il faut des purgatifs actifs pour évacuer ce phlegme viſqueux & lever les obſtructions; au lieu que, dans la colique bilieuſe, la ſaignée n'eſt pas toujours néceſſaire, & qu'il ſuffit de donner de doux purgatifs pour enlever la congeſtion putride quand on a mis en uſage les fomentations & les bains convenables.

Une fiévre de printems peut demander les opiats & les véſicatoires vers ſa terminaiſon; quand elle eſt bien traitée dès le commencement, elle dure ſouvent depuis neuf juſqu'à quatorze, ou vingt & un jours: une

fiévre de printems mal traitée eſt toujours longue, & peut répondre à la deſcription donnée des fiévres miliaires, fiévres lentes, fiévres nerveuſes, de la fébricule, &c; mais une fiévre d'été bien traitée dès le commencement, ne demande jamais d'opiats, ni de véſicatoires : quatre jours ſuffiſent pour l'enlever; rarement il en faut plus de neuf. Si elle eſt mal traitée dès l'abord, elle devient aiſément pétéchiale, maligne & fréquemment fatale en peu de jours. En d'autres occaſions, elle devient anomale, aphtheuſe & très-longue.

5° Le mois d'Août change la conſtitution putride en bilieuſe, laquelle commence par le *cholera-morbus*. La fiévre qui accompagne cette conſtitution, & que l'on appelle ordinairement *fiévre bilieuſe*, eſt la même que la nouvelle fiévre de Sydenham, ou la fiévre de Lauſanne de Tiſſot. Cette fiévre reſſemble à la ſynoque putride, en ce qu'elle ſemble venir d'une matiere âcre, jaune, qui ſe trouve dans le ſang, laquelle ne peut être

être aiſément évacuée que par les inteſtins. Elles diffèrent cependant à quelques égards : la fiévre bilieuſe reſſemble même, à d'autres égards, à la ſynoque non putride : la rémittence s'apperçoit dans la fiévre bilieuſe dès le commencement ; quand elle eſt bien traitée, ces rémittences deviennent toujours plus longues, & quelquefois ſe terminent par une vraie intermittence. Quand la partie bilieuſe a été évacuée par des vomitifs & des purgatifs réitérés, ou corrigée par un régime convenable, il ſe fait, aux onzieme ou quatorzieme jours, une coction & une criſe, à l'aide d'une tranſpiration nocturne ſpontanée, aux heures que le malade eſt accoutumé de dormir quand il ſe porte bien, & on s'en apperçoit toujours par le ſoulagement que l'on voit le jour ſuivant : de ſorte que, quoique la ſueur des premiers jours de la fiévre ne donnât pas de ſoulagement, & dût par cette raiſon être arrêtée, plutôt que ſoutenue, on ne doit cependant pas le faire après le onzieme ou quator-

zieme jour qu'on a donné les vomitifs, les purgatifs, les acides, selon le besoin. Il faut même fortifier la diète, y ajouter les acides minéraux & le vin; ce que l'on ne peut accorder avant que les parties grossieres de l'*épaississement morbifique* aient été corrigées ou évacuées par les intestins.

Le diaphorétique dont je me sers dans ces occasions est ordinairement le camphre, l'esprit de *Minder.* l'eau de menthe, le sirop de safran & la chaux d'antimoine. Quand la langue a paru bien nette, & que le malade a été plutôt agité que brûlant pendant la nuit, j'ai ajouté un peu d'opium à la potion de la nuit, & avec succès. Telle étoit aussi la pratique de Sydenham, quand une plus longue expérience lui eut appris que ni les opiats, ni le quinquina ne réussissoient qu'après le quatorzieme jour.

Cependant il ne faut pas pousser la transpiration pendant le jour, mais on fera lever le malade tous les jours avant midi.

La fiévre putride demande sou-

vent les acides les plus forts & les plus aſtringens, au lieu que la fiévre bilieuſe s'accommode au mieux des acides ſavonneux depuis le commencement juſqu'à la fin; comme ſont les ſucs des fruits mûrs, l'oxymel commun, & ſemblables, qui, ſuivant mon opinion, ſont les plus généraux des remèdes dans les fiévres ordinaires. J'ai vu quelques jeunes perſonnes délicates ſujettes aux acides des premieres voies, leſquelles ne pouvoient pendant pluſieurs années s'accommoder du miel, du ſucre, des fruits, de l'oxymel, & qui par-là étoient obligées de vivre principalement de ſubſtances animales, de vieux fromage, & même de viandes un peu mortifiées: ces gens, plus avancés en âge, ou dont les fiévres avoient changé la conſtitution, s'accommodoient cependant alors de tout cela, prenoient même du lait de beurre aigre ſans aucun inconvénient.

Si j'oſois me livrer ici à mon idée, je dirois que la chaleur de l'été fe-

roit fondre le phlegme tenace du printems, & en feroit la matiere âcre & jaune de la synoque putride, & que la diète de substances animales, & un régime échauffant durant la constitution humorale, pourroit faire quelque chose de semblable : au lieu que les soirées longues & froides de la moisson corrigent en partie la disposition morbifique des humeurs qui proviennent de la chaleur de l'été & de la canicule, & les ramènent, à certain point, à ce qu'elles étoient durant le printems précédent : elles sont alors seulement un peu plus jaunes, plus acrimonieuses, & réellement plus animalisées : de sorte que, si l'on suppose qu'une fièvre phlegmatique ou humorale se trouve compliquée avec une synoque putride, cela nous donnera quelque idée d'une fièvre bilieuse & de la maniere de la conduire.

La constitution bilieuse épidémique consiste dans le *cholera-morbus*, la dyssenterie bilieuse, la fièvre bilieuse & de l'érysipèle bilieuse. Tou-

tes ces maladies ſont du même tems, ou à peu près ; on peut donc dire qu'elles compoſent la conſtitution de la moiſſon, ſur-tout ſi l'on y joint la fiévre d'accès. Mais, en conſidérant mon journal, je vois que l'éryſipèle étoit plus commune vers les commencemens de la conſtitution du printems, c'eſt-à-dire, durant la diſpoſition catarrheuſe : au lieu que, dans la moiſſon, l'éryſipèle étoit plus fréquente vers la fin de la conſtitution bilieuſe, quand l'humeur atrabilaire commençoit à ſe manifeſter: de ſorte que je ne ſçais ſi je dois appeler l'éryſipèle de la moiſſon une maladie bilieuſe, ou atrabilieuſe.

Sydenham comparoît l'éryſipèle à une fiévre peſtilentielle, 1° parce que quelquefois c'eſt une maladie qui règne beaucoup ; 2° les nerfs ſont prodigieuſement affectés avant l'éruption ; 3° après la ſaignée, *pro re natâ*, le traitement diaphorétique y convient pour quarante-huit heures ; 4° enſuite elle cède aux purgatifs & au régime antiſeptique. Cependant

on ne peut l'appeler peſtilentielle ; car, quoiqu'elle s'accommode d'un traitement analogue à celui de la fiévre peſtilentielle, & lui reſſemble en quelques-uns des premiers ſymptômes, elle n'eſt cependant jamais contagieuſe, autant que j'ai pu l'obſerver. Mais je dois rappeler ici que l'éryſipèle de la moiſſon diffère eſſentiellement de celle du printems, & demande un autre traitement, d'autant que la premiere eſt compliquée avec la bile, & la ſeconde avec l'inflammation.

Quand la fiévre bilieuſe tombe, on voit paroître les ſymptômes de la conſtitution atrabilieuſe. Souvent ces maladies ne ſont accompagnées d'aucune fiévre réguliere ; & le pouls dans ce cas eſt plus lent qu'en ſanté, & au-deſſous de l'état naturel. Le courage eſt abattu, le ſommeil interrompu, le ventre flatulent & obſtrué, la langue ſale le matin, mais ſans chaleur & ſans ſoif extraordinaire. La conſtitution atrabilieuſe eſt la vraie cauſe de la maladie *hypocondriaque avec matiere*, & de la *triſ-*

teſſe ſans ſujet dans les hommes; & dans les femmes, d'une eſpèce de *paſſion hyſtérique*. Il eſt toujours fort difficile de délayer & d'évacuer la matiere morbifique de cette conſtitution, quand il n'y a ni toux, ni fiévres, ni hémorrhoïdes, ni goutte, ni éruption en même tems. Un mauvais traitement, un mauvais régime l'irritent aiſément. Elle produit facilement des éruptions à la peau; telles que l'impétigie, l'herpès, la goutteroſe, le lichen, & ſemblables. Si cela paroît copieuſement, le malade en eſt ſoulagé, mais il n'eſt pas guéri tout-à-fait; & même on ne peut guérir ces éruptions avant que l'humeur atrabilaire ſoit bien atténuée, délayée & évacuée. Quand cette conſtitution eſt accompagnée de fiévre, cette fiévre eſt le plus ſouvent lente & ennuyeuſe, même quand elle eſt bien conduite, & peut devenir mortelle, ſi on tente de faire ceſſer les affections ſpaſmodiques par les médicamens prétendus antihyſtériques & antiſpaſmodiques.

Quelquefois elle cauſe une colique ſemblable au *cholera-morbus*, ou plutôt à la colique bilieuſe, que l'on attribue ſouvent au ſpaſme, à des concrétions de bile, & ſemblables, à cauſe de ſes fréquens retours. On peut faire aiſément ceſſer cette colique, mais non la guérir radicalement & ſans retour, que par une longue diète déſobſtruante, & de ſemblables médicamens.

Les toux du commencement de l'hiver ſont ſouvent compliquées avec cette conſtitution épidémique, & produiſent en même tems la fauſſe péripneumonie de Sydenham. Cette péripneumonie eſt plus immédiatement dangereuſe que toute autre maladie atrabilieuſe, mais de plus courte durée que pluſieurs d'entre elles; car ce travail de la toux, & l'évacuation du phlegme qu'on expectore, facilitent l'expulſion de l'humeur atrabilaire qui embarraſſoit les viſceres & obſtruoit les inteſtins. La fauſſe péripneumonie paſſe rarement quarante jours, quand elle eſt bien

traitée; au lieu que d'autres maladies atrabilieuſes ſont bien plus longues. J'en ai vu durer deux ans avant d'obtenir une cure complette, quoique les malades obſervaſſent un régime déſobſtruant, & uſaſſent de remèdes ſemblables, le plus réguliérement. Quelques-uns même paſſerent ſix ſemaines de l'été aux eaux de Cheltenham, & ſix autres ſemaines à la mer, s'y baignant, & en buvant de l'eau: tous à la fin ſe rétablirent.

J'ai vu une fiévre d'accès dans les uns, & une eſpèce d'éruption dartreuſe favoriſer les effets des remèdes déſobſtruans. On fit peu d'attention à ces affections; on ſuivit le même régime & les mêmes médicamens déſobſtruants comme auparavant, ſinon qu'on ajouta pour les dartres l'eſſence antimoniale de Huxham, en prenant les bains & buvant de l'eau de la mer. Le changement d'air & l'exercice furent recommandés pour la fiévre d'accès.

La conſtitution atrabilieuſe dure tout le mois de Novembre, de Dé-

cembre & Janvier, dans des hivers ſereins, (comme en 1769;) &, comme elle eſt compliquée avec les maladies inflammatoires de cette ſaiſon-là, elle en rend la cure plus difficile & plus longue que quand le tems eſt à la gelée & ſec : voilà pourquoi Sydenham obſerve que les vraies inflammations n'étoient pas ſi fréquentes pendant les hivers ſereins avant le mois de Mars. L'eſpèce de fiévre qui eſt produite par l'influence que la conſtitution atrabilieuſe peut avoir ſur les maladies de l'eſpèce inflammatoire, nous a été indiquée par Sydenham, ſous le nom de *fiévre d'hiver*. Elle mérite beaucoup d'attention, parce que la maniere de la traiter eſt différente de celle qui convient à la vraie inflammation, proprement dite. Voici les ſymptômes diſtinctifs. 1° Dans la vraie inflammation, la langue eſt blanche; 2° l'urine de couleur de flamme, & ne devient pas bourbeuſe quand elle eſt froide, avant le tems de la coction. 3° Après la premiere

rigueur, les yeux étincellent, le visage est bouffi & rouge, & même assez généralement toute la peau l'est aussi : mais, quand la disposition atrabilieuse s'y joint, 1° la langue est jaune & chargée ; 2° l'urine est bourbeuse & trouble au commencement ; 3° le malade a l'air embarrassé ; 4° le courage abattu ; 5° très-souvent il a une toux & une respiration gênée, avec sifflement.

Quand l'inflammation est simple, la saignée procure un soulagement prompt & permanent : il ne faut pas de vomitifs ; on doit absolument s'en abstenir ; on peut tout au plus donner de doux purgatifs & incapables de causer une forte irritation. Quand l'inflammation est compliquée d'humeur atrabilieuse, la saignée soulage à l'instant ; mais on voit aussitôt paroître les symptômes de plénitude à la tête, de turgescence dans les intestins : il faudra des purgatifs, & peut-être un vomitif avant de les pouvoir faire cesser. La grande plénitude & douleur de tête, quelque

toux assez notable, ou une difficulté de respirer, indiquent quelque chose de plus qu'une inflammation, quand les symptômes ne sont pas soulagés par la saignée seule.

On fera souvent cesser en peu de jours une fièvre inflammatoire atrabilieuse peu considérable par la saignée, les vomitifs, les purgatifs, si on s'y prend à tems; mais, en général, elle dure vingt & un jours, si le degré du pouls & de la chaleur s'est assez long-tems soutenu pour produire beaucoup d'*épaississement* phlogistique; de sorte que le sang fort couenneux, & de la couleur d'un suif sale, présage une longue fièvre. Si cependant les symptômes ne sont pas violens, il vaut mieux attendre patiemment, que de vouloir arrêter ses progrès par aucun médicament. J'ai souvent vu faire ces tentatives, & la fièvre en prit un mauvais caractere, sans devenir plus courte: au lieu que quand on fait bien attention aux symptômes urgens, & qu'on n'a rien entrepris de violent, la fiè-

vre eſt, il eſt vrai, aſſez ſouvent fort longue, mais le rétabliſſement du malade eſt enfin complet; car la fiévre tombe au vingt & unieme jour, ou avant, ne laiſſant qu'une toux & une expectoration critique ſalutaire, par laquelle le malade rend une matiere épaiſſe bien cuite. Cette fiévre devient auſſi remittente, immédiatement après les premieres évacuations; quelquefois ſe termine par une fiévre d'accès; ce qui arrive rarement dans une vraie inflammation. Celle-ci tend toujours à une coction parfaite, aboutit à une criſe en peu de tems, ſans rémittence conſidérable, réguliere & durable, que ce qu'on en peut appercevoir après les évacuations qui ont eu lieu dans l'état de crudité: au lieu que la fiévre compliquée a bientôt une rémittence ſenſible.

La derniere des fiévres communes eſt la fiévre d'accès; elle paroît avoir ſon ſiége dans les grands viſceres. On voit rarement des fiévres d'accès durant le plus haut période

des conſtitutions inflammatoires ou putrides ; mais elles ſont fréquentes au printems, durant la conſtitution phlegmatique, & pendant les conſtitutions bilieuſes & atrabilieuſes de l'arriere-ſaiſon, quand la congeſtion qui s'eſt faite dans l'eſtomac & les inteſtins obſtrue les excrétions des viſceres de l'abdomen. Les fiévres d'accès du printems ceſſent pour la plûpart au mois de Juillet ; peut-être parce que le phlegme eſt alors atténué, & n'obſtrue plus ſi conſidérablement les viſceres en cette ſaiſon.

Les fiévres d'accès de la conſtitution bilieuſe, arrêtées avant que *l'épaiſſiſſement morbifique* bilieux ait été évacué, produiſent une fiévre continue, de la même maniere que les fiévres d'accès du printems quand elles ſont arrêtées avant que le phlegme ou la pituite ait été évacuée. Mais, quand le phlegme a été évacué au printems, & la matiere bilieuſe dans la moiſſon, la fiévre d'accès cède ordinairement au quinquina donné à doſe convenable entre les accès.

La fiévre d'accès compliquée avec l'humeur atrabilaire, c'eſt-à-dire avec un *épaiſſiſſement morbifique* d'une nature plus viſqueuſe que la bile, plus hors de la portée des médicamens évacuatifs, demande plus de patience, & il faut beaucoup de dextérité pour la bien manier; car le quinquina & les médicamens toniques guériront rarement la fiévre, tandis que les viſceres ſont ainſi obſtrués: quelquefois ils l'arrêteront, mais confirmeront l'obſtruction, ou pouſſeront toute l'humeur atrabilaire à toutes les parties du corps, de maniere à produire diverſes maladies chroniques, ou donner à la peau cette couleur de cire ſi bien connue. Mais ſi ces médicamens arrêtent la fiévre dans ces circonſtances, ce ne ſera que pour peu de jours, après quoi elle reviendra avec le double de forces. Dans ce cas, il faut toujours ſe rappeler que la cauſe d'une telle fiévre d'accès, eſt l'humeur atrabilaire qui occaſionne une maladie très-longue, preſque toujours de quarante jours,

ou même de plusieurs mois : qu'il ne faut, dans ces fièvres, que tâcher de modérer la violence des accès, soutenir le malade comme il faut pendant les jours d'intervalles, & diriger le régime, l'exercice & les remèdes, de maniere à atténuer, d'élayer & évacuer l'*épaississement* atrabilieux, comme s'il ne s'agissoit pas de la fièvre d'accès.

Il résulte deux avantages de cette pratique : 1° en bien des cas on n'expose pas la vie du malade, quand la fièvre même iroit jusqu'au mois de Juillet : 2° quand l'*épaississement* atrabilieux a été corrigé ou évacué, ce que les accès réitérés de la fièvre facilitent, la fièvre s'arrêtera peut-être radicalement d'elle-même, sans danger de rechute, ou cédera aisément au spécifique en très-peu de tems, & comme il convient.

Deux symptômes doivent faire distinguer une vraie fièvre d'accès de toute autre fièvre : 1° *Frigus, rigor, & horror febrilis*, le froid, la rigueur & le frisson au commencement

de tout accès : 2° Une apyrexie absolue entre les accès ; ce qui n'arrive pas dans la fiévre *hectique purulente*, ni dans la maladie que Boerhaave appelle *hectica anglicana*.

La migraine reſſemble aſſez à une fiévre intermittente. Cette maladie, qu'on regarde communément parmi nous comme une fiévre de la tête, ou plutôt de la face, paroît en différentes ſaiſons, quoique plus fréquente au printems ; &, par cette raiſon, demande un traitement différent : voilà peut-être pourquoi ce qui a réuſſi en un cas, manque ſouvent dans les autres. La vraie migraine eſt réguliérement périodique, & ſans autre fiévre que celle que cauſe la violence de la douleur. On la diſtingue aiſément par-là de tout autre mal de tête chronique, nerveux & hyſtérique, qui ſont moins réguliers, & de toute douleur qui provient d'un déſordre des ſolides, & de celle qui accompagne les fiévres continues, remittentes & intermittentes.

Après ces détails bien circonſtanciés, il ſera plus aiſé de comprendre l'hiſtoire des vraies fiévres malignes & contagieuſes, de rendre raiſon de la variété des ſymptômes qu'on y obſerve, & d'établir la meilleure maniere de les traiter.

FIN.

ÉTAT

Des Poids dont se sert M. GRANT.

[Je prends cet état dans le nouveau Dispensataire Anglois de M. Lewis.]

La livre....	pèse	douze onces.
L'once....		huit drachmes.
La drachme		trois scrupules.
Le scrupule		vingt grains.
Le grain...		un grain moyen de blé.

La pinte angloise pèse seize onces; c'est à peu près la chopine de Paris.

La livre médicale angloise pèse	5760 grains.
L'once	480 grains.
La drachme	60 grains.

Il sera aisé, par ce petit état, de faire les réductions nécessaires dans les ordonnances, par rapport aux poids de Paris, en se rappelant que la livre médicale est actuellement de seize onces, & que le scrupule pèse vingt-quatre grains.

RECETTES

Dont M. GRANT se sert dans le traitement des Maladies exposées dans cet Ouvrage, & dont les numeros répondent à ceux qui y sont placés.

NUMERO I.

Emético-cathartique de M. Tissot.

℞. *Tartre émétique*, un grain & demi.
Manne choisie, une once.
Eau chaude, une livre.

» On en prendra *un verre* à chaque » demi-heure ; jusqu'à ce qu'il opere » par le vomissement ou par les » selles. »

Vomitif ordinaire.

℞. *Vin d'ipécacuanha*, une once.
Vin d'antimoine, demi-once.
M. F. P.

Vomitif en lavage.

℞. *Tartre émétique*, quatre grains.
Eau chaude, une livre.
Faites la solution.

» On en prendra *un* (*petit*) *verre* » *tiède*, le réitérant auſſi ſouvent qu'il » le faut pour nettoyer l'eſtomac. »

N° 2.

Mixture de Storck, pour nettoyer les inteſtins, & chaſſer les vers & le phlegme viſqueux qui y réſident.

℞. *Sel polych.*
Jalap en poudre.
Valériane ſauvage en poudre, de chaque une drachme.
Oxymel ſcillit. quatre onces. M.

» On en prendra *une cuiller or-* » *dinaire* le matin, à midi & au ſoir, » pendant pluſieurs jours de ſuite, » juſqu'à ce qu'on ait vu l'effet qu'on » en attend. » *On en peut donner plein une cuiller à café à un enfant.*

N° 3.

Mixture d'*opium* de van-Swiéten, pour le cholera-morbus.

℞. *Eau d'orge*, huit onces.
Extrait d'opium, (ou *thébaïque*,) trois grains.

Pierres d'Ecreviſſes, une drachme & demie.
Eau de Cannelle, une once.
Syrop diacode, une once & demie. M.

» On en prendra *une cuillerée ordinaire* toutes les huit ou dix minutes, juſqu'à ce que le vomiſſement ceſſe. »

N° 4.

Pour lâcher le ventre dans les coliques des peintres, de Poitou, féches, & de Devonshire.

℞. *Sucre blanc.*
Teint de Jalap, de chaque une drachme.
Broyez-les enſemble, & ajoutez :

Manne choiſie.
Huile de pignons d'Inde, de chaque une once.
Syrop ſolut. ſ. q. M.

» On en prendra *plein deux cuillers à café* à chaque demi-heure, » buvant par-deſſus une cuillerée ordinaire de la mixture ſuivante n° 5,

» jusqu'à ce qu'il vienne une selle. »

N. B. M. Grant ordonne ici la teinture de jalap de la pharmacopée de Londres. Je la joins ici.

℞. *Racines de Jalap*, huit onces
Esprit-de-vin, noyé dans une égale quantité d'eau, une chopine de Paris.

Faites digérer cela convenablement, & filtrez.

N° 5.

℞. *Sel de Seignette*, une once.
Eau de Menthe poivrée, six onces. M.

» On en prendra *une cuillerée* cha-
» que demi-heure, jusqu'à ce qu'il
» vienne une selle : après quoi, l'é-
» mulsion suivante suffira pour tenir
» le ventre libre, jusqu'à ce que les
» symptômes diminuent. »

℞. *Manne choisie*, une once & demie.
Tartre solubl. demi-once.
Amandes douces pelées, seize.

Ecrasez bien cela ensemble, & ajoutez peu à peu,

Eau-rose, douze onces.
Jus de Limon, deux onces. F. Emuls.

» On en prendra *une tasse à thé*, de » maniere à tenir le ventre libre. »

N° 6.

Mixture désobstruante de van-Swieten.

℞. *Oxymel scillit.* deux onces.
Sel polychr, deux drachmes.
Tartre vitriolique, une drachme.
Eau de fontaine, huit onces.
Eau de Menthe spiritueuse, une once. M.

» On en prendra *quatre cuillerées* » *ordinaires* toutes les trois heures, à » proportion de l'effet; buvant par-» dessus quatre ou cinq onces de la » décoction suivante. »

℞. *Chiendent frais*, huit onces.
Pissenlit avec la racine, quatre onces.

Eau de

Eau de fontaine deux livres & demie.

Faites cuire pendant une demi-heure, paſſez & jettez-y

Bon Miel, trois onces.

N° 7.

Pour tenir réguliérement le ventre libre, quand les obſtructions ſont levées dans les coliques ordinaires.

℞. *Savon de Veniſe*, demi-once.
Rhubarbe choiſie, une drachme.
Syrop de chicorée, avec rhubarbe. ſ. q.

Faites-en ſoixante pillules.

» On en prendra *cinq*, matin & » ſoir; » *mais, pour un ſujet d'un tempérament bilieux, la recette ſuivante vaut mieux.*

℞. *Savon de Veniſe.*
Sel polyc.
Rhubarbe choiſie.
Aloës très-pur.
Extrait de fleurs de Camomille, de chaque une drachme.

Huile essentielle de fleurs de Camomille, douze gouttes.
Elixir aloë. ſ. q.
Faites-en de petites pillules.

» On en prendra *trois* ou *quatre*, » chaque ſoirée, pour tenir le ventre » réguliérement libre, en Novembre » & Décembre. »

Purgation efficace pour enlever le phlegme tenace, ou la bile noire turgeſcente dans le bas-ventre.

℞. *Sel polyc.* une demi-drachme.
Créme de Tartre.
Poudre de Jalap, de chaque un ſcrupule. M. f. p.

N° 8.

Tiſane purgative preſque la même que celle de Sydenham.

℞. *Tamarin*, une once & demie.
Eau de fontaine, douze onces.
Tartre ſolubl. demi-once.

Faites bouillir cela juſqu'à ce que tout ſoit fondu; paſſez & jettez-y auſſitôt,

Manne choiſie, une once & demie.

Teinture de Séné, une once.

» On en prendra *ſix cuillerées* cha- » que heure, juſqu'à ce qu'elle purge » convenablement. »

N° 9.

Purgation fortifiante de Tiſſot après les Fiévres.

℞. *Rhubarbe choiſie.*

Crême de Tartre, de chaque deux ſcrupules.

Sucre, une drachme.

Broyez le tout enſemble, & ajoutez-y

Eau de pouliot, deux onces. M. f. p.

» On prendra cela en allant au lit. »

Electuaire fortifiant & légérement aſtringent après le cours-de-ventre.

℞. *Conſerve de Menthe.*

Marmelade de Coings, de chaque une once & demie.

Racine d'Aulnée confite, demi- once.

Rhubarbe choisie, une drachme. M. f. él.

» On en prendra *la grosseur d'une muscade*, le matin, à midi & le soir. »

N° 10.

Lavement de van-Swieten pour l'excoriation du *rectum*, après la dyssenterie.

℞. *Thérébenthine*, une drachme.
Jaune d'Œuf, un.
Thériaque, demi-once.
Lait nouveau, cinq onces. M.

» On le prendra *tiéde* le soir en » allant au lit, » *le réitérant au besoin.*

N° 11.

Potion ordinaire antiputride.

℞. *Jus de Limon*, demi-once.
Eau de Menthe simple, une once.
Syrop d'écorce d'Orange, une drachme. M. f. p.

» On en prendra toutes les trois, » quatre, cinq ou six heures. »

Mixture antiputride de Storck.

℞. *Eau de Coquelicot*, une livre.
Syrop diacode, une once.
Esprit-de-souffre per camp. une drachme. M. f. m.

» On en prendra *une cuillerée* » toutes les deux heures.

N. B. *Dans les cas de grandes foiblesses j'ajoute à chacune un peu de camphre bien dissous, avec des* amandes, *& délayé dans de* l'eau de *Menthe poivr.*

N° 12.

Potion diaphorétique.

℞. *Julep de Camphre.*
Esprit de Minder. de chaque trois drachmes.
Eau de Menthe simple, une once.
Chaux d'Antimoine non lavée dix grains.
Syrop de Safran, une drachme & demie. M. f. p.

» On en prendra toutes les quatre » heures.» *Souvent j'ajoute à la potion*

de la nuit, depuis dix jusqu'à quinze ou vingt gouttes de laudanum.

Autre.

℞. *Poudre contrayerva, composée.*
Confection cardiaque, de chaque un scrupule.
Eau alexit. simple, une once.
Esprit de Minder. demi-once.
Syrop de Safran, une drachme & demie. M. f. p.

» On la prendra comme la précé-» dente, quand la chaleur manque. »

N° 13.

Mixture antiputride de Tissot

℞. *Syrop de Violette*, deux onces.
Esprit-de-Sel marin, deux drachmes.

» On aiguisera toutes les boissons » avec un peu de cette mixture. »

N° 14.

Décoction diaphorétique de Quinquina.

℞. *Quinquina en poudre*, une once.

Baume de Tolu, une drachme.
Eau de fontaine, deux livres.

Réduiſez, en faiſant cuire, à *une livre;* paſſez & ajoutez-y,

Confection alkerm. une once.

» On en prendra *trois* ou *quatre* » *cuillerées ordinaires*, toutes les trois, » quatre, cinq ou ſix heures. »

N° 15.

Pilules déſobſtruantes de Rutherford.

℞. *Extrait de Suie.*
Savon de Veniſe, de chaque trois drachmes.
Gomme ammon. une drachme & demie.
Aloës ſucotr. une drachme.
Syrop ſimple. ſ. q. f. pilules de cinq grains.

» On en prendra *trois*, toutes les » ſix heures, buvant par-deſſus ſix » cuillerées de la décoction ſuivante. »

N° 16.

℞. *Sommit. de petite Centaurée*, une poignée.

Sommit. d'Absinthe.
Sommit. de Rue, de chaque une pincée.

Faites cuire cela dans *trois livres d'Eau de fontaine*, & jettez-y vers la fin de la cuisson,

Semence de Carvi.
Semence d'Anis, de chaque trois drachmes.
& passez.

N° 17.

Mixture de van-Swieten, pour la Fiévre.

℞. *Sel polyc.* deux drachmes.
Tartre vitriol. une drachme.
Eau d'Orge, huit onces.
Eau d'écorce de Citron, deux onces. M. f. m.

» On en prendra une cuillerée tou-» tes les deux heures.»

N° 18.

Electuaire de Lecat.

℞. *Quinquina en poudre*, deux onces.

Thériaque Androma. demi-once.
Sel d'Abſinthe, deux drachmes.
Rhubarbe choiſie, une drachme.
Syrop de Safran, ſ. q. f. é.

» On en prendra *la groſſeur d'une* » *Muſcade*, toutes les trois, quatre, » cinq ou ſix heures. »

N. B. *L'ordonnance de Lecat eſt compoſée avec le ſyrop de longue-vie, ou de Calabre de la Pharm. de Paris.*

N° 19.

Le *decoctum nitroſum*, ou la décoction de nître de la Pharm. d'Edimbourg eſt un bon moyen d'adminiſtrer le nître, donnée depuis trois juſqu'à dix cuillerées, & fréquemment, ſoit pure, ſoit mêlée avec d'autres médicamens, ou avec la boiſſon ordinaire.

Comme M. Grant ne donne point cette décoction, je la joins ici à ſes recettes.

℞. *Nitre purifié*, demi-once.
Sucre blanc, deux onces.
Cochenille, un ſcrupule.
Eau, deux livres & demie.

Réduiſez, en cuiſant, *à deux livres*. Laiſſez repoſer la décoction, & décantez quand la liqueur eſt claire.

M. Lewis dit qu'on en peut prendre *deux ou trois onces* à chaque doſe.

N° 20.

Electuaire pour la Migraine.

℞. *Racine de Valéria. ſauvage en poudre*, deux onces.
Quinquina en poudre, demi-once.
Sel volat. c. c. deux drachmes.
Syrop de Safran, ſ. q. M. f. é.

» On en prendra comme il eſt dit » en ſon lieu dans cet ouvrage. »

Fin des Recettes.

TABLE SOMMAIRE

DE

LA DOCTRINE DE L'AUTEUR.

TOME SECOND.

CONSTITUTION PUTRIDE.

L'AUTEUR propose, dans ce chapitre préliminaire de la synoque putride, ses idées sur la nature de la bile & sur ses effets généraux, relativement aux maladies qui en sont la conséquence. La bile est donc formée d'*une humeur d'un jaune pâle* qui flotte dans le sang, Page 1

Différentes dénominations de la bile, par rapport au siége qu'elle occupe en différens tems, 2

Division des maladies exposées dans ce second volume. Tant que le suc biliaire conserve ses qualités, & reste en quantité convenable, il est très-utile à la composition de nos humeurs. S'il s'écarte de ces deux rapports, il devient 1° le principe de la constitution putride. Quand? 2° il produit la constitution bilieuse. Quand?

3° il donne naissance à la fausse péripneumonie. Quand? 4° Origine de la constitution atrabilieuse. Ce quatrieme article est repris dans la suite avant le troisieme, *ibid.* 3

Ces altérations ont lieu régulièrement, &c. *ibid.*

L'humeur bilieuse est fort pénétrante; elle est encore séparée par d'autres excrétoires que par le foie. Couleur de l'urine, conséquemment à la bile, 4, 5

Tout régime qui rend l'urine jaune & pénétrante, augmente l'acrimonie de la bile, & *vice versâ*, *ibid.*

Signes de cette acrimonie. Régime bon ou mauvais à cet égard. Médicamens avantageux ou non dans ces mêmes cas, *ib.* 7

Les purgatifs qui teignent beaucoup l'urine, irritent plutôt qu'ils ne corrigent l'acrimonie de l'humeur biliaire. Il en est de même des amers. Avantage & désavantage de ces derniers, *ibid.*

L'auteur évitera tous les détails minutieux dans les histoires qu'il nous va donner, & ne se fixera que sur les symptômes qui appartiennent vraiment à la maladie, 8

SECTION PREMIERE.

De la Synoque putride.

Cette maladie a lieu durant le fort de l'été, lors du relâchement considérable des solides, & de la grande dissolution du sang. La coction & la crise se font bien quand

les solides sont encore sains, & le sang bien lié. Idée des anciens sur la putréfaction & ses effets. Pus louable ou non, selon le plus ou moins de force des solides, & du bon ou mauvais état du sang, 10, 11
Les anciens regardoient l'état de putridité comme tout opposé à l'état inflammatoire. Conséquence de cette théorie par rapport au pus des ulceres, *ibid.*
La fiévre, selon Hippocrate, étoit plus ou moins longue & mauvaise, selon l'état des solides & du sang. Il n'y auroit pas de fiévre putride selon Galien, s'il ne précédoit un pareil état du corps, &c. 11, 12
Exemple d'une fiévre putride simple, & sans aucun mélange d'acrimonie que de l'humeur biliaire un peu exaltée. Etat de la malade; symptômes; traitement. Crise universelle le 9. Plus de fiévre. Comparaison de l'idée de Galien sur ces fiévres. Rechute. Guérison, 13--16
La même malade inoculée. Sa disposition putride particuliere lui cause deux ulceres. Parfaite guérison, quoique difficile, *ib.* 18
La fiévre varioleuse du Sydenham étoit la constitution putride épidémique de ce tems-là, &c. Ordres des épidémies de Sydenham; ce morceau est très-intéressant, *ibid.* 19
Constitution putride compliquée avec la fiévre varioleuse. Différence du traitement de Sydenham dans la synoque non putride, & la synoque putride, 20, 21
Eloge de Sydenham. Légers acides, sels neutres, petit-lait utiles dans la synoque

non putride. Forts acides dans la dissolution putride, *ibid.* 22
Accord de Sydenham & d'Hippocrate sur le traitement de la fièvre, que celui-ci appelle *typhus*. Boissons froides, acides légers, &c. *ibid.* 23
Cette fièvre remarquée par Huxham. Son erreur sur son traitement. Les cardiaques, les opiates, le cinnabre n'y conviennent pas, *ibid.* 25
Huxham se corrige. Abus des esprits volatils & alcalins, & des véficatoires. Effets des cantharides, *ibid.* 26
Putridité; ce que l'on doit entendre par ce mot. Abus résultant de l'acception impropre qu'on lui a donnée. Notion des anciens à cet égard, déduite de trois observations, *ibid.* 27
La membrane verdâtre qui couvre le sang en refroidissant est l'effet, non la cause de la fièvre. Preuve de cette théorie tirée de l'examen du caillot & de la sérosité, *ibid.* 28
La nature tend dans un sujet robuste ou foible à expulser la matiere morbifique par le moyen de la fièvre. Différence à cet égard par rapport à la constitution des sujets, *ibid.* 29
L'auteur entre à présent dans l'examen de la vraie nature de la constitution putride, telle qu'elle a lieu tous les ans, & des remèdes convenables dans les différentes circonstances, ibid. 50
Le sang de chaque individu est depuis le

commencement de Juillet jusques vers une bonne partie d'Août dans un état de dissolution ; & cela est constamment vrai tous les ans, 29
Le sang se corrige par degrés, s'il ne se joint rien d'étranger à cette dissolution du sang. La fiévre qui peut se compliquer avec cet état, est d'une espece putride. Exception, *ibid.* 30
Quatre états du sang, prouvés par l'expérience, *ibid.* 31
Quatre especes d'acrimonies, *ib.* Subdivision, *ibid.*
Effets de l'acrimonie acide. Elle ne dissout pas le sang, & ne le rend pas susceptible de putréfaction. Exemple dans un homme scorbutique. Etat du malade. Phénomènes. Traitement. Guérison, *ibid.* 33
Effets de l'acrimonie muriatique. Le sel est anti-phlogistique, & l'acide seul antiseptique ; examen de cette proposition, 34, 35
Effets de l'acrimonie alcaline. Elle dissout le sang, le rend plus susceptible d'affections putrides. Examen de cette proposition, *ibid.* 37
Preuve. Exemple, 38, 39
Usage de l'eau de chaux. Elle n'est pas si dangereuse que les alcalis. Ses heureux effets dans le cas de gravelle, *ibid.* 40
Les cas particuliers ne font pas loi. L'eau de chaux pourroit nuire aux sujets portés aux affections putrides & bilieuses. Censure d'une assertion de M. de Haën, *ibid.* 40

Les épices, les racines chaudes, &c. moins dangereuſes. Avantage des fruits & des liqueurs acides, comme *correctifs*, dans l'uſage de ces ſubſtances. Mets de haut goût dangereux, *ibid.* 41
Réflexions ſur l'uſage des viandes un peu mortifiées. Elles peuvent être utiles aux ſujets qui ont naturellement beaucoup d'aigreurs, *ibid.*
Dans les climats ſecs, il n'eſt pas beſoin d'appartemens auſſi propres, ni de proviſions auſſi fraîches, 42
Réflexions incidentes ſur la putréfaction des ſubſtances animales & des végétales. La fermentation. Ses effets, *ibid.* 43
Tranſport des miaſmes putrides ſur les ſubſtances expoſées à leur contact. Leurs vapeurs cauſent de fiévres putrides & malignes, *ibid.*
Les cauſes les plus communes des affections putrides ſe peuvent cependant rappeler, 1° au défaut de ſecrétions & excrétions, &c; 2° à l'uſage des ſubſtances putrides; 3° à un air privé de ventilation & imprégné de matieres putrides, ou de &c. *ibid.* 44
Tous ces inconvéniens ſemblent concourir pour produire le ſcorbut des gens de mer. Examen de cette matiere. Le ſcorbut de mer eſt un état de diſſolution du ſang, provenant d'une acrimonie putride, jointe à une acrimonie ſaline. Le ſcorbut commun des Anglois eſt un état de diſſolution provenant du mélange d'une acrimonie putride avec une acrimonie rance, 45, 46

Abus des viandes, de la graiſſe, du beurre, cauſe de la goutte, du ſcorbut, &c. Fiévre dangereuſe dans ces circonſtances, *ib.*
Les ſubſtances animales & végétales peuvent bien digérer enſemble. Réfutation de l'opinion contraire, *ibid.* 47
Ni la fermentation, ni la putréfaction n'ont lieu pendant la digeſtion dans un eſtomac ſain. Examen de cette propoſition, *ibid.* 48
Les aigreurs, ſignes de mauvaiſes digeſtions, &c. *ibid.*
Le mercure eſt un des plus forts diſſolvans du ſang. La partie réguline de l'antimoine produit le même effet, *ibid.* 49
Détail d'autres végétaux & autres ſubſtances qui produiſent encore le même effet, & cauſent auſſi des fiévres peſtilentielles. Auteurs cités à cet égard, *ibid.* 50
La diſpoſition putride des humeurs n'eſt pas ce qu'on appelle vraie putridité dans les corps morts. Elle en peut beaucoup approcher, en Juillet & Août, *ibid.*
L'auteur va conſidérer actuellement la fiévre de la conſtitution putride ou d'été.
Réflexions incidentes ſur l'avantage actuel de la propreté des maiſons & de la ville de Londres, & ſur l'aiſance des citoyens, 50-54
La ſynoque non putride ſe change aiſément en fiévre putride ou maligne, ſi on la traite mal. Quelques cas particuliers peuvent auſſi la rendre telle. Traitement & circonſtance qui produiſent le même effet, du

moins à certain point. Etat des malades dans ces cas-là, *ibid.* 55
Exemple, *ibid.* 56
Exposé des symptômes qui ont lieu dans la fièvre, au premier période de cette constitution. Cet article est très-intéressant, *ibid.* 57
Cet article s'étend jusqu'à 77
On a mal à propos attribué ces maladies aux fruits de l'été. Ils en sont même le vrai remède. Un sujet fort & d'une constitution scorbutique ou bilieuse, & qui ne travaille pas beaucoup, ne devroit vivre que de pain, de fruits, de salade, &c. pendant plusieurs mois de l'été, &c. Abus des grands repas, des fortes liqueurs dans cette saison, *ibid.* 59
La vraie constitution putride est épidémique, & peut être compliquée avec d'autres maladies. Quand elle est solitaire, elle se passe de même que la cause; mais, si elle est compliquée, il faut attaquer l'épidémie auparavant. Exemples qui vont prouver combien Sydenham a bien observé cette constitution, *ibid.*
Premiere observation sans fièvre. Le signe pathognomonique est *une douleur au creux de l'estomac.* Etat du malade. Traitement. La fièvre déterminée n'eut pas lieu par les évacuations faites à tems, 60, 61
IIe observation avec fièvre. Etat de la malade. Mêmes symptômes, symptômes ultérieurs, traitement: il ne parut rien de critique. La malade se rétablit seulement

par degrés, après la premiere purgation. Autre exemple avec le même ſigne pathognomonique de la premiere obſervation. Traitement général. Notez que cette douleur au creux de l'eſtomac occaſionnoit ſouvent des mouvemens hyſtériques à de jeunes filles, 64, 65

IIIe obſervation, avec petite-vérole. Mêmes ſymptômes. Sang aſſez bon. On tire le malade du lit *lors de l'éruption*, & on le place *à un courant d'air libre* On ne lui permet le lit de jour qu'au ſixieme de l'éruption. Etat dangereux. Guériſon, *ibid.* 67

Autre exemple avec petite-vérole fort confluente, *ibid.* 68

Réflexions ſur la douleur d'eſtomac de cette épidémie. Sa cauſe eſt une collection putride dans les premieres voies, & différente de la bile. Si on l'évacue promptement, la maladie tombe en peu de jours, *ibid.* 69

Exemple d'une dame ſujette à une toux particuliere. Son état, lors d'une maladie inflammatoire en Janvier. Guériſon. Rechute en Juillet. Douleur comme ci-devant au creux de l'eſtomac. Traitement. La maladie ceſſe après les évacuations convenables, *ibid.* 71

Réflexions de Sydenham ſur les particularités des épidémies. Comment on peut déterminer l'eſpece d'une fiévre autrement que par ſes ſignes concomitans & indéterminés. Variété & différence des ſymp-

tômes des fiévres de Juillet. Elles sont cependant les mêmes, &c. *ibid.* 73
L'auteur éprouve la douleur d'estomac de cette épidémie. Son état. Son traitement. Avantages qu'il eut des fruits acidules dans cette maladie, *ibid.* 75
La matiere morbifique de cette épidémie corrigeoit la disposition naturelle de l'auteur aux acides des premieres voies. Un de ses amis se trouva aussi dans le même cas. Une longue fiévre fit cesser ses ardeurs d'estomac, *ibid.* 76
La matiere de cette épidémie étoit donc de nature alcaline. Moyens curatifs généraux qu'il faut pratiquer dans ce cas. Avis sur l'usage qu'il faut y faire des vomitifs & des purgatifs. Raison de ces avis, *ibid.* 77
L'auteur passe au second période de cette constitution.
C'est la *colique bilieuse* de Sydenham. Elle est avec fiévre ou sans fiévre. Symptômes. Le signe pathognomonique est *une douleur autour du nombril, & un peu plus du côté droit.* Différence à observer sur la cause & la nature de la colique du printems, & de celle de Juillet. Leurs traitemens généraux, *ibib.* 78
Exemple qui rend raison de cette théorie, & expose la nature de cette maladie. Etat du malade. Traitement. Réflexions incidentes. *Les fruits mûrs sont le vrai savon naturel propre à dissoudre la bile*, ibid. 81
L'auteur y défend le vin, les viandes, les opiats; mauvais effets de ces derniers. Mo-

ment de s'en ſervir. Précautions, 81
Les doux purgatifs en lavage conviennent mieux dans les coliques bilieuſes. L'opium augmente beaucoup l'acrimonie de la matiere morbifique jaune. Le foie ne fait pas la ſecrétion de toute la matiere jaune qu'on remarque dans cette maladie. Ce ſont plutôt toutes les humeurs qui prennent alors une teinte jaune. Gradation des changemens de la pituite & de ſes effets, *ibid.* 83
Comparaiſon des deux cas rapportés, 63 Madame R. 78. M. Beuz : relativement à la différence du traitement, conſéquemment au ſiége différent de la même matiere jaune morbifique. Avantage de l'eau de la mer, tant comme bain qu'en boiſſon, *ibid.* 85
Interprétation de l'idée de Sydenham ſur une colique hyſtérique, c'étoit une affection ſpaſmodique cauſée par les concrétions bilieuſes. Diſtinction qu'on doit faire entre les ſpaſmes, & les ſymptômes occaſionnés par des concrétions bilieuſes. Deux exemples pour éclaircir ce point intéreſſant, *ibid.* 86
Premier exemple. Colique bilieuſe cauſée par l'obſtruction des conduits biliaires. Régime & état antérieurs de la malade. Traitement & ſymptômes de ſa maladie. Mauvais effet du quinquina. Concrétions bilieuſes dans les ſelles. Avantage de l'eau de la mer. Guériſon, *ibid.* 89
Deuxieme exemple. Colique ſpaſmodique,

Etat de la malade. Traitement. Guériſon ; *ibid.* 91
Réflexions générales ſur les différentes eſpeces de coliques, & ſur leur ſymptômes, *ibid.* 92
Souvent on prend l'effet pour la cauſe de la douleur des inteſtins. Sydenham ſe corrige lui-même ſur ce point. Abus, & précautions dans l'uſage de l'*opium*. La ſaignée eſt préférable aux opiats dans ces cas-ci. Il faut eſſayer les émolliens extérieurement & intérieurement, avant l'opium qui doit être le dernier des antiſpaſmodiques, *ibid.* 95
Il réſulte deux avantages de cette méthode, ſelon Sydenham. Détail de ces avantages, *ibid.* 97
L'auteur paſſe au troiſieme état de la conſtitution putride. C'eſt *la dyſſenterie*. Elle eſt ſimple, ou compliquée avec la fiévre. Elle vient de l'acrimonie des humeurs, laquelle ſe jette ſur les inteſtins. Différence à obſerver ici par rapport aux effets de la colique bilieuſe, conſéquemment à la différence des cauſes, &c. *ibid.* 98
Grand abattement dans la dyſſenterie. Sa cauſe eſt la grande âcreté de la matiere morbifique. Danger d'arrêter l'écoulement, *ibid.*
De-là provient la fiévre dyſſentérique de Sydenham. Art de traiter la dyſſenterie. Traitement général. Précautions. Diète convenable, 99, 100
Uſage des vomitifs dans ces cas-là, *ibid.*

Quand il eſt à propos ou non de les réitérer. Avantage des fruits rouges pour fondre la bile, *ibid.* 101
Suite du traitement. Uſage des purgatifs, *ibid.* 102
Les ſignes du rétabliſſement, *ibid.*
Avantage de la rhubarbe à ce période. Opiats utiles s'ils ſont indiqués. Exception pour ces deux médicamens : tel eſt le plan général de la cure, par lequel l'auteur fournit l'idée de la maladie, *ibid.* 103
Premiers phénomènes de cette maladie, telle qu'elle ſeroit en Juillet & Août, en Angleterre ; ſuite des ſymptômes, *ibid.* 104
Obſervation de la derniere importance ſur les ſueurs. Dans cette maladie, elles ne ſont que ſymptomatiques ; les inteſtins au contraire ſont la voie ſeule par où la nature peut chaſſer convenablement la cauſe morbifique : exception. Une maladie ne doit être cenſée bien guérie, que quand elle eſt domptée d'une maniere aiſée & convenable à ſa nature, *ibid.* 105
Quand les ſelles, produites par la nature ſeule, ne font pas tomber la fiévre, c'eſt que la nature eſt dans un trop grand trouble. Pratique dans ce cas. Il faut que les lavemens ſoient chauds, & les boiſſons froides, *ibid.* 106
Avantage de ce traitement. Les ſueurs ne doivent pas être forcées au lit. Le malade ne doit même y reſter que quand la violence de la maladie eſt tombée. Déſa-

vantage des amers. Utilité des eaux martiales, *ibid.* 107
Exemple d'une colique bilieuſe avec un téneſme continuel. Etat de la malade. Traitement. Abus connus dans cette cure. Eruption d'aphthes ſalutaires dans l'ordre d'une fiévre quarte. Mauvais effet du quinquina. Longue guériſon, *ibid.* 110
L'auteur critique lui-même ſa conduite, & examine les ſymptômes & les révolutions de cette maladie, *ibid.*
Exemple d'une fiévre aphtheuſe. Etat de l'enfant malade. Traitement de Boerhaave avantageux dans ce cas-ci, 111, 112
On ne doit pas s'oppoſer aux aphthes, quand ils moderent les ſymptômes de la fiévre. Ils ſont critiques. Danger du quinquina & des aſtringens dans ce cas-là. Les aphthes ſont plus fréquens dans les fiévres qui affectent les inteſtins; leur utilité. Celle des petites ſelles, de la bave. Précautions ſur la ſaignée, *ibid.* 114
Le froid au commencement du paroxyſme eſt un bon ſigne. Avis ſur l'opium & les aſtringens. Avantage d'une diète bien réglée. Il faut laiſſer un libre cours aux aphthes, *ibid.*
C'eſt par la fiévre qu'il faut juger des aphthes, & non *vice verſâ*. Il faut les ſoutenir, les pouſſer, s'ils ſoulagent, 115
Bouche ſéche, mauvais ſigne dans ces fiévres : autres mauvais ſignes. On les fait diſparoître en pouſſant les aphthes de la gorge, &c. *ibid.* 116

Boiſſons

Boissons convenables quand il faut solliciter les aphthes & entretenir la fraîcheur de la bouche, *ibid.* 117
Inconvéniens des acides minéraux. L'esprit de vitriol a cependant ses avantages dans la fièvre dyssentérique, quand la chaleur est excessive, le pouls trop petit, &c. Autres cas où il convient ou ne convient pas. Médicament qu'on peut y substituer, *ibid.* 119
Esprit de sel marin utile dans le cas d'aphthes obstinés, de couleur noire. Le quinquina peut y convenir; quand? Réflexions générales sur les aphthes, & leur traitement, N. *ibid.* 120
Après ce troisieme période, *l'auteur expose en deux mots* le cholera-morbus, qui est comme le prélude de la constitution bilieuse, *ibid.*
Il reprend cette maladie, 162
Le *cholera-morbus* a lieu vers la fin de l'été & au commencement de l'automne, quoique la fièvre dyssentérique ne soit pas encore passée, *ibid.* 121
Ses causes. Il provient des mêmes causes que la colique bilieuse. Différence à observer. Il est plus fréquent dans les sujets dont le sang est en bon état. La coction & la crise s'y font plus parfaitement. Il ne faut pas aiguillonner la nature, &c. L'opium y pourra réussir après les boissons délayantes. Crampes, symptômes peu intéressans, *ibid.* 122
Exemple. Traitement. Usage abondant de

l'opium aux Indes dans ce cas. Médicament, diète, *ibid.* 124
L'auteur entre à préſent dans les préliminaires de la fièvre bilieuſe qui ſera le ſujet de la ſection ſuivante, 124
Paſſage important de Sydenham ſur la difficulté que les fiévres intermittentes ont à ſe former, ſelon que la conſtitution dominante s'y oppoſe plus ou moins, 125
L'auteur confirme cela par ſon expérience. Les fiévres propres aux conſtitutions particulieres anticipent quelquefois ou ſe prolongent. Il y a peu de fiévres d'accès au fort de la conſtitution inflammatoire, de même qu'au fort de la conſtitution putride, 126
Les fiévres d'accès diffèrent ſur-tout, en ce que celles du printems tiennent de la conſtitution inflammatoire à laquelle elles ſuccedent. Celles de la moiſſon tiennent de la conſtitution putride à laquelle elles ſuccedent. Importance de cette obſervation pour traiter les fiévres de cette derniere ſaiſon, 127
Sydenham eſt le meilleur guide à cet égard. Suivant lui, chaque eſpece de maladie a ſes propres qualités particulieres, comme chaque eſpece d'animaux, &c. 128
Comme il eſt impoſſible de donner des régles ſans exception pour les maladies qui réſultent de la conſtitution putride, l'auteur en établit douze générales qui peuvent ſervir au beſoin, 129--131
Réflexions générales, tant de l'auteur que

d'autres & de Sydenham, sur-tout par rapport à différens abus de théorie & de pratique, 131
1° Comment il faut opposer les contraires aux contraires, *ibid.* 132
2° C'est un abus que d'agir quand la nature ne s'explique pas, *ibid.* 133
3° Le médecin ne doit pas se conformer aux préjugés des malades, & agir aveuglément, *ibid.* 134
4° C'est un blasphème que de dire que la nature ne peut guérir les maladies. Quoiqu'on ignore comment se fait la coction & la crise, il ne faut pas être moins attentif, *ibid.*
5° La saignée, avant la purgation, ne cause pas la résorbtion des amas qui sont dans les intestins, 135
6° Il ne faut pas purger avant la saignée au premier état des maladies épidémiques. Avantage de la saignée avant les purgatifs, *ibid.* 136
7° L'ignorance où peut être le peuple, n'est pas un avantage pour les médecins, qui, chez un peuple éclairé, sont obligés d'être plus instruits. Il faut être homme de génie pour être vrai médecin, 137
8° Abus des empiriques. Danger de leur manœuvre & de leurs remèdes, *ibid.* 138
9° Il est différentes sortes de fièvres, lesquelles exigent des traitemens différens. La même fièvre demande souvent à la fin un autre traitement qu'au commencement. L'histoire

des maladies est une connoissance indispensable, 139
10° Les purgatifs, avant la coction, ne sont pas condamnables. Examen du précepte *incocta non movenda*, N. *ibid.* 152
11° Il est avantageux de tenir le ventre libre aux malades dans toutes les fiévres, surtout putrides & bilieuses; 141, 142
12° Il faut un air libre aux malades, & ne pas les tenir au lit sans de très-fortes raisons, 143--154
Réflexions sur le mystere des opérations de la nature, *ibid.* 156

SECTION II.

De la Constitution bilieuse.

Cette constitution commence au mois d'Août, comme l'a dit Hippocrate. Sydenham est celui qui a le mieux exposé les maladies bilieuses, tant par rapport à leur nature; à leurs symptômes, que par rapport à leur traitement, 157, 158
Cette constitution peut durer depuis le mois d'Août jusqu'au second hiver suivant, si la gélée ne l'a pas domptée. Comment Sydenham y a été trompé? Observation essentielle sur la température des saisons à cet égard, *ibid.* 159
Réflexion incidente sur l'abus des viandes grasses, du beurre, &c. *ibid.* 160
Cholera-morbus commencement de cette cons-

titution. Voyez page 120. Suite des maladies d'automne. La fiévre d'accès informe d'automne provient de la fiévre bilieuse, comme la fiévre d'accès informe du printems vient de la synoque non putride, 162, 163

Observation de Sydenham sur la maniere dont se forment les intermittentes, tant au printems qu'en automne. La fiévre de Lausanne de Tissot est la nouvelle fiévre de Sydenham, ou la fiévre bilieuse, *ibid.* 165

L'auteur entre ici dans le detail & l'exposition des douze symptômes que Sydenham a remarqués comme propres à cette fiévre. Cet article est de la derniere importance. Il faut voir l'auteur même, *ibid.* 182

Je vais cependant extraire de ce morceau quelques principes essentiels.

1° Les alternatives de froid & de chaleur sont communes, sur-tout aux fiévres accompagnées de crudité, *ibid.*

2° Les douleurs aux membres, à la tête, au dos, &c. sont dans cette fiévre, accompagnées en même tems de tous les symptômes de turgescence dans les premieres voies, sur-tout de ceux d'une bile jaune, 166

3° Le pouls naturel dès l'abord devient fréquent quand la fiévre est déterminée, & même plus fréquent que celui de la fiévre inflammatoire, *ibid.*

4° Le sang peu épais dès l'abord le devient

beaucoup, & pleurétique; la couenne reſſemble à de vieux ſuif; la ſérosité eſt jaune; à la fin, le ſang paroît diſſous, 166
5° La toux eſt très-rare en Août, moins rare en Septembre, opiniâtre en Novembre, &c. 167
6° Une douleur au cou qu'il ne ne faut pas prendre pour une douleur de rhumatiſme, *ibid.*
7° La fiévre y eſt continue, rémittente, compliquée avec les fiévres d'accès; elle a des rémittences mieux caractériſées. Le froid & la rigueur au commencement des paroxyſmes ſont un ſigne qu'elle prendra bientôt ſon type, &c. 168
8° La frénéſie y paroît ſouvent. Il faut tenir le malade hors du lit. Exemple important, *ibid.* 169
9° Les éruptions cutanées paroiſſent aiſément, pour peu qu'on uſe de médicament chaud. Mais ce phénomène eſt fort commun dans les fiévres, depuis Juillet juſqu'en Octobre, ſur-tout pendant les jours caniculaires: l'auteur l'attribue plutôt à une pléthore *ad vires*, à la diſſolution d'un ſang acrimonieux, & au relâchement des ſolides, *ibid.* 171
Pour remédier à ces inconvéniens, il faut, 1° diminuer la quantité du ſang, &c; 2° corriger & expulſer la cauſe irritante, &c; 3° procurer du repos au corps & à l'eſprit, &c; 4° rétablir la texture du ſang, &c; 5° fortifier les vaiſſeaux, &c. *ibid.* 172

Voyez fiévre putride, page 13, l'article de mademoiselle Cop.
Comment il faut s'y prendre pour remplir ces indications.
1° La saignée, &c. Observation nécessaire, N. *ibid.* 175
2° Les vomitifs, les purgatifs, les boissons froides, un air libre. Abus des opiats & des astringens, *ibid.*
3° L'opium ne doit y être employé que dans une extrême nécessité, & après tous les autres anodins. Il faut bien connoître la constitution de son malade pour oser s'en servir, *ibid.* 176
4° Il faut une diète appropriée. Les fruits, les végétaux, le pain; &, dans le cas d'une extrême dissolution, les acides minéraux, mais après les évacuations convenables, *ibid.*
5° Les boissons froides, le quinquina, être levé, le vin, &c. *ibid.*
L'auteur passe au dixieme symptôme. Eruptions miliaires, &c. 177
Il y a quatre petites éruptions communes aux fiévres, outre les pétéchies & les taches pourprées. Détail, *ibid.* 178
Exemple. Conduite de l'auteur, *ibid.* 180
11° Observation sur l'état de la langue, 181
12° La sueur y dépend du régime. Elle est symptomatique & non critique. Elle n'a plus lieu quand la frénésie a prévalu. La peau se desséche. La bouche est comme rôtie; la langue brune, rude, dure; les intestins sont resserrés, les selles crues, noires,

fétides ; l'urine eſt crue, brune ; le pouls reſte quelquefois très-fréquent, après un mauvais traitement ſur-tout ; les eſprits ſont tout troublés : on voit des ſoubreſauts aux tendons, & le ſujet meurt, *ibid.* 182
Exemple de la plûpart de ces ſymptômes dans un ſeul malade. Le détail en eſt très-intéreſſant. La maladie eſt un vrai *cauſus* bilieux, *ibid.* 188
Obſervation ſur l'uſage du muſc, tirée du Diſpenſaire Anglois de M. Lewis, N.
N. B. *Je dirai ici qu'au mois de Décembre dernier, j'en fis le plus heureux uſage dans un cas de mouvemens hyſtériques des plus violens, avec complication de fleurs-blanches qui duroient depuis ſeize ans, & de vérole dont la malade avoit été infectée par ſon mari depuis trois mois environ. La malade étoit preſque à l'extrémité, quand je fus demandé. Après avoir calmé ces mouvemens, je traitai la vérole, & les fleurs-blanches diſparurent auſſi. Je changeai l'ordonnance rapportée dans cet ouvrage. J'obſerverai encore que le muſc ſera ſouvent dans le cas d'échouer, ſi on le donne ſans avoir pris certaines précautions, ou dangereux s'il y a dans le ſujet une propenſion aux ſueurs abondantes. Je n'ai rien vu de mieux pour en ſoutenir l'action que le ſyrop de ſafran de la Pharmacopée de Londres, donnnée en lavement & dans les émulſions appropriées.*
Réflexions de l'auteur ſur l'exemple rapporté, page 182, & ſur l'effet des médicamens employés dans le traitement, 188, 189

Les sueurs abondantes ne sont avantageuses dans la fièvre bilieuse qu'après la coction & l'expulsion. C'est le contraire pour les selles spontanées, 189
L'auteur va entrer dans toutes les circonstances de la méthode curative de cette fièvre en suivant Sydenham.
De la saignée. Quand, & comment on doit la mettre en usage.
Comme ces fièvres sont, 1° simplement bilieuses; 2° bilieuses & inflammatoires; 3° bilieuses inflammatoires, & péripneumoniques: l'auteur examine les causes qui autorisent de réitérer la saignée. Réflexions sur les différens tempéramens, relativement à la saignée. Il ne faut pas se méprendre sur la petitesse du pouls. Les causes de ce phénomène, 189--192
Exemple de Sydenham. Réflexions sur l'abus des vésicatoires dans ces circonstances, *ibid.* 194
Cette fièvre ne tient de la fausse péripneumonie que vers l'arriere saison, contre ce qu'a cru Sydenham. Une partie de la matiere doit alors être évacuée par les poumons & la peau; ce qui donne lieu à la toux, à l'éryspipèle & à d'autres éruptions. Prudence nécessaire pour éviter la fièvre comateuse. Les opiats doivent être évités dès l'abord; utiles vers la fin, *ibid.* 195
Exemples pour éclaircir cette théorie.
Premier exemple. Rougeole compliquée de bile acrimonieuse, avec une toux séche, 196

Second exemple. Fiévre bilieuſe accompagnée de toux conſidérable, 197
Troiſieme exemple. Même fiévre avec une éruption au cou, très-douloureuſe, 198
Réflexions ſur les ſueurs & les purgatifs, N. 200 & 201
Diète que preſcrit Sydenham pour la terminaiſon de la cure; c'eſt-là que finit ſa méthode curative. Avantage de ſa méthode. Comment l'auteur s'y prend pour fortifier ſes malades après les évacuations néceſſaires; ſon attention aux différens tempéramens. L'épaiſſiſſement bilieux ne ſe détruiſant que très-difficilement, il faut s'abſtenir de tout aſtringent avant qu'il ait été entiérement évacué, 201--203
Avantage & déſavantage des acides, *ibid.* 204
L'auteur entre ici dans l'examen d'autres points eſſentiels dans la cure de ces fiévres. C'eſt toujours Sydenham qu'il commente d'après ſes propres obſervations.
Le quinquina, bon dans la fiévre putride pour prévenir la diſſolution du ſang, eſt rarement néceſſaire dans les fiévres bilieuſes ſimples. Ses inconvéniens; ſon peu d'efficacité en certaines épidémies. Il ne ſera jamais avantageux dans la fiévre bilieuſe qu'après l'évacuation de la matiere morbifique. Il guérit, ou plutôt arrête la fiévre intermittente qui peut être alors compliquée avec l'épidémie de la ſaiſon, mais non pas la fiévre bilieuſe, 204--206
Quant à la dyſſenterie de cette conſtitution,

voyez la synoque non putride ; 206
Il faut abandonner à la nature les symptômes qui restent après que la maladie est dissipée, ou l'on perdra les malades ; *ibid.* 209
On ne doit pas craindre de donner dans ces fièvres les purgatifs après la saignée. Leur avantage, *ibid.* 210
Les vomitifs peuvent se réitérer même plusieurs fois. On fait suivre les purgatifs aux vomitifs. Diarrhée artificielle avantageuse. Il vaut mieux purger par intervalles, *ibid.* 211
Voyez aussi, N. *ibid.*
L'auteur observe enfin avec Sydenham que cette fièvre peut se montrer pendant tout l'été, sans même présenter ses signes distinctifs. Il faut la traiter comme si elle s'étoit présenté avec sa vraie forme, & cela, relativement à la saignée & aux purgatifs, 212
Moyens d'éviter la fièvre déterminée. La saignée est rarement requise en été, & quand il n'y a pas de fièvre. Vomitifs ou purgatifs réitérés avantageux alors. Fruits acidules utiles ; viandes nuisibles ; usage modéré du vin. C'est ainsi qu'on prévient les fièvres putrides ou bilieuses de l'été, *ibid.* 213
De tout ce qui a été conseillé ci-devant, l'auteur conclud qu'il arrivera, ou que la fièvre bilieuse se passera peu à peu, ou qu'elle se changera en intermittente ; ce qui est toujours très-avantageux. Les signes de l'intermittence paroissent au onzieme,

ou certainement au quatorzieme jour de la fiévre bilieuſe, 213
C'eſt-là ce qu'on appelle *fiévre d'accès informe de la moiſſon.* *ibid.*
Signes & phénomènes de cette fiévre. L'alternative des bons & des mauvais jours eſt quelquefois telle que dans la fiévre tierce, quelquefois telle que dans la fiévre quarte. Il ne faut pas alors trop évacuer ni par les ſaignées, ni par les purgations comme dans la premiere partie de la fiévre, (la fiévre bilieuſe.) Une bonne diète appropriée ſera plus utile. Expoſition des phénomènes des paroxyſmes des ſelles, des urines, de la peau, 213, 214
Différence eſſentielle entre la fiévre putride & la fiévre bilieuſe; ce morceau doit être lu dans l'auteur, *ibid.* 216
Quoique la peau ſoit douce & moite vers la fin de la fiévre bilieuſe, elle devient cependant ſéche & dure, telle que dans la fiévre putride, ſi on s'y prend mal, en inſiſtant trop ſur les purgatifs, ce qui indique *une criſe imparfaite.* Comment on s'y prend pour relâcher la peau, *ibid.*
C'eſt au quatorze de la fiévre que Sydenham donnoit l'opiat comme reſtaurant. Dès l'abord il ne le donnoit que comme antiſpaſmodique, pour calmer les agitations produites pour les purgations, ce qui n'eſt cependant pas néceſſaire. Quand & pourquoi l'auteur le donne, *ibid.* 217
Comment la fiévre ſe paſſe quelquefois, ou

se change en fièvre d'accès formée. Conduite qu'il faut tenir, 217
Les fièvres d'accès ne sont pas aussi fréquentes à Londres qu'en d'autres contrées, sinon après le mois d'Octobre. Raison, *ibid.* 218
La fin de cette constitution présente souvent quelques affections érysipélateuses. Ces mêmes maladies ont aussi lieu dans la constitution atrabilieuse. Quoi qu'il en soit, l'auteur expose en grand maître la différence qu'il y a entre ces maladies pendant ces deux constitutions, & les mêmes pendant le printems.
Exemple. Traitement. Il faut une diète antiseptique dans ces maladies bilieuses. Les sudorifiques y peuvent faire bien du mal.

SECTION III.

Constitution atrabilieuse.

L'auteur va considérer d'abord l'origne, les progrès & les différentes formes des maladies atrabilieuses, y joignant les traitemens relatifs aux circonstances qu'il détaillera, & donnera ensuite, page 253, un traitement général. Cette constitution commence vers Octobre ou Novembre, plutôt ou plus tard, selon les changemens des qualités sensibles de l'air.

La cause des maladies de cette épidémie est l'*épaississement jaune morbifique* de la moisson, lequel devient plus tenace, d'une couleur plus sombre.

Les fiévres sont longues pendant cette constitution. Exception, 221, 222
Symptômes produits par cette humeur mélancolique, *ibid.* 223
Autres symptômes. Goutte vague, hémorrhoïdes aveugles, selon la différente disposition des sujets; suppression des règles; dartres avec un prurit extrême: tels sont les préludes des maladies de cette constitution, *ibid.*
Ces symptômes viennent tous de causes identiques; mais les maladies qui résultent de ces épaississemens bilieux, pourront être différentes, & exiger des traitemens différens. Il faut alors consulter les organes affectés, 224
Cette constitution peut se diviser, 1° en passion *hypochondriaque* & *hystérique*, avec matiere ou mélancolie des anciens; 2° en *fausse péripneumonie* de Sydenham, 225
Pour connoître la nature de ces maladies, l'auteur examine la constitution des sujets qui y sont le plus exposés, *ibid.* 226
Différence essentielle qui doit se déduire de la différence des sujets exposés ou à l'hypochondiacie, ou à la fausse péripneumonie, *ibid.*
Avantage des retours des douleurs de goutte, & des hémorrhoïdes dans ces différens sujets. Ils rendent la maladie plus facile à guérir. Ces retours sont toujours un signe de coction. Phénomènes des urines & des selles après ces retours. Médicamens & régime convenables, 226--229

Mélancolie réſultante d'une fièvre bilieuſe mal traitée. Fauſſe péripneumonie produit une goutte vague. Cauſe des hémorrhoïdes, *ibid.* 230
Funeſtes effets de la goutte & des hémorrhoïdes repercutées. Goutte & hémorrhoïdes produites pour avoir arrêté les évacuations des poumons & des inteſtins. La fièvre eſt alors avantageuſe, quoique la nature décide ſouvent les choſes avec danger, *ibid.*
Déſavantage d'une vie inactive & de la boiſſon, 231
L'auteur reprend ici la paſſion hypochondriaque & l'hyſtérique, pour en examiner la nature par les ſymptômes. Il faut d'abord bien diſtinguer l'eſpece de nature atrabilieuſe qui eſt *avec matiere*, de celle qui eſt ſans matiere, & vient d'une affection nerveuſe. Le traitement en eſt tout différent, *ibid.* 232
Etat de la maladie. 1° Manque d'appétit; le malade mange cependant bien à l'heure des repas; ce qui en réſulte, *ibid.* 233
2° Les femmes ainſi affectées éprouvent des ſuppreſſions. Abus des emménagogues. Diète apéritive avantageuſe, &c. *ibid.*
3° Faute de ces précautions, il paroît *un chagrin ſans cauſe*, &c. *ibid.* 234
4° A ce, ſuccede une inſenſibilité extrême pour tout, une obſtination, une taciturnité ſinguliere; *ibid.*
5° Délire ſans fièvre, *ibid.*

La nature dans cette maladie se soulage quelquefois elle-même par une ou plusieurs des quatre opérations suivantes, 135
1° une diarrhée, &c; 2° flux des hémorrhoïdes ou des mois; 3° dartres, &c; 4° fièvre intermittente, &c. La crise devient complette, quand les selles noires ou poisseuses paroissent, *ibid.*
Exemple d'un jeune homme, 236
Traitement avantageux de M. Mussel de Berlin, *ibid.* 237
Réflexions sur cette cure. La partie la plus tenue de l'épaississement bilieux s'évacua par la peau, la diète convenable délaya la partie visqueuse restée dans les intestins, & la fit sortir par les selles attrabilieuses. Avantage des bains froids, de l'équitation & d'un grand mouvement dans ces affections, *ibid.* 238 & N. *ibid.*
Fréquence de cette maladie. Cause de cette fréquence, *ibid.* 239
Prudente conduite des anciens, bien opposée à celle des modernes, *ibid.* 240
Eruptions cutanées. Quantité de gens atrabilieux y sont sujets. Une maladie sérieuse les peut guérir. Prudence qu'il faut avoir, *ibid.* 241
Avantage d'une fièvre d'accès pour guérir ces éruptions. Il faut même quelquefois tâcher de susciter des maladies & des fièvres dans le cas d'atrabile, &c. *ibid.* 242

Conduite qu'il faut tenir dans ces circonſtances, 243
La fièvre d'accès eſt d'un ſingulier avantage pour réſoudre & diſcuter les endurciſſemens des viſcères de l'abdomen. Exemple, *ibid.* 244
Les atrabilieux qui échappent à l'hypochondriacie, ſont ſujet à des coliques de même nature que la colique atrabilieuſe, au cholera-morbus. Ces affections ne ſont pas ſi violentes chez eux, mais plus longues. Elles reviennent aiſément. Danger d'arrêter les ſelles ſpontanées en ces cas-là. Opiniâtreté de ces maladies, *ibid.* 245
La diète appropriée eſt ce qu'il y a d'eſſentiel pour en guérir, *ibid.* 246
Bains froids utiles après l'évacuation de l'épaiſſiſſement bilieux. L'eau de mer n'empêche en rien les éruptions cutanées avantageuſes. Exemple. Guériſon ſans aucun topique, *ibid.* 247
Les atrabilieux ſont encore ſujets à un *lichen* chronique rebelle. Remèdes auxquels il a cédé. *ibid.*
Tumeurs ſcrophuleuſes dans la jeuneſſe. Leur retour à dix-huit ans occaſionne des catarrhes à vingt-cinq, des affections cutanées opiniâtres à cinquante. Ces éruptions reſſemblent à celles qui viennent d'atrabile, *ibid.* 248
Différence entre la bile jaune de la moiſſon & la bile noire du commencement de l'hiver, *ibid.* 249

L'auteur fait ici des réflexions générales sur l'atrabile, ses effets ; & sur la difficulté de l'évacuer, sur le chagrin, la vie oisive, qui en peuvent être la cause. *Les vues principales de la cure* doivent être d'*atténuer & d'évacuer cet épaississement bilieux*, ibid. 251
Avantage des lois diététiques de l'église Romaine, pour prévenir ces maladies. On vit plus long-tems dans les pays Catholiques, que dans ceux qui sont protestans, *ibid.* 252
Méthode curative générale de l'auteur.
Il faut le lire lui-même, 253--256
Heureux effets de la même méthode dans plusieurs affections certaines, dans les cas d'hémorrhoïdes externes & internes, regardées comme fistuleuses ; dans ceux de goutte, en-deça de l'âge de cinquante ans. L'auteur pense qu'il pourroit avoir de grands avantages au-delà même de ce terme pour ce dernier cas. Cas divers pour servir de preuve, *ibid.* 258
L'auteur passe à des réflexions plus approfondies sur la nature des maladies de cette constitution, & fournit à cette occasion plusieurs exemples qu'il examine de la maniere la plus intéressante, ibid.
Quand le sang est chargé de l'humeur atrabiliaire, ou qu'il y en a une grande quantité dans les visceres, mais sans fiévre, rarement il y a peu de douleurs ou de mauvais symptômes. Si la fiévre qui s'y

joint atténue cette humeur, il faut l'évacuer promptement. Exemple, 258--260
Quelquefois cette humeur devient d'elle-même très-acrimonieuse, est portée en partie dans la masse du sang, & se décharge en partie dans les intestins. Une bonne partie passe aussi par les reins. Exemple, *ibid.* 261
Maladie noire d'Hippocrate & de Hoffmann. Le sang s'y dissout, est déchargé de la rate dans l'estomac par les vaisseaux courts. *Quand cette humeur rejetée par les vomissemens est acide*, on peut en revenir; la mort est proche, *quand cette humeur est fétide*, ibid. 262
Observation sur l'état des vaisseaux courts, L'auteur n'a jamais pu guérir cette maladie, *ibid.*
En d'autres occasions, cette humeur semble se dissoudre peu à peu, & entretenir une irritation continuelle. Difficulté dans ce cas. Etat des malades. Conduite du médecin. Nourritures. Médicamens; exemple important, 262--274
Réflexions sur les aphthes à l'occasion de cette maladie, *ibid.* 275
Réflexions sur le hoquet, à la même occasion, *ibid.* 277
Fausse péripneumonie à la suite des chagrins, & avec une éruption d'aphthes de mauvais caractere après un mauvais traitement, *ibid.* 278
Affinité qu'il y a entre les maladies atrabilieuses & la fausse péripneumonie, *ibid.*

SECTION IV.

Fausse péripneumonie.

C'est la seconde partie de la constitution atrabilieuse, sçavoir, lorsqu'il s'y joint quelque degré de fièvre & une toux, 279
Elle a lieu vers le commencement de l'hiver, 344
L'auteur observe d'abord les particularités qui distinguent cette fièvre des fièvres bilieuses & atrabilieuses exposées ci-devant, tant par rapport aux phénomènes, que par rapport au traitement, 279--281
Outre les symptômes que cette fièvre a de commun avec la fièvre atrabilieuse, cinq symptômes particuliers la font distinguer à un observateur attentif, 1° le pouls y est petit, mou; 2° il y a réplétion à la tête, &c; 3° difficulté de respirer, & souvent un sifflement en respirant, & rarement douleur aiguë ou fixe; 4° toux séche & dure, &c; 5° expectoration d'un phlegme tenace, blanc d'abord & gluant, ensuite mou & jaune lors de la crise, &c. *ibid.* 282
L'auteur n'a rien vu sur cette maladie chez les anciens médecins, 283
Il examine la maladie dans ses causes primordiales, tant prises de la nature des lieux, que de la constitution des sujets pour en établir les signes qui en sont comme les *avant-coureurs*, ibid. 286
Si l'on ne s'y prend alors avec prudence;

en réformant son régime, il se fait bientôt sentir dans les sujets, *un froid*, *une horreur*; la respiration s'embarrasse. Dès-lors la fièvre est déterminée, *ibid.* 297
Quoique cette maladie ressemble à la péripneumonie, elle en differe cependant beaucoup. Comment? *ibid.*
L'auteur suivra dans ses détails Sydenham, qu'il regarde comme le meilleur guide sur cette matiere, *ibid.*
Observation qu'il ne faut pas perdre de vue dans aucune maladie, sçavoir: *Il faut connoître le genre d'une maladie, autant par la terminaison, par la méthode à laquelle elle cède, que par la maniere dont elle naît*, par la saison de l'année, par les symptômes, les effets, &c. 288
Sydenham divise cette maladie en fièvre d'hiver & en fausse péripneumonie. La fièvre d'hiver commence en Novembre, &c. elle paroît par quelques signes d'inflammation. Danger des médicamens échauffans. Si la nature n'est pas troublée, elle se termine en neuf jours. Ses sept symptômes particuliers, *ibid.* 290
Le traitement en doit être le même que celui de la *fièvre bilieuse*, ou *nouvelle fièvre* de Sydenham, *ibid.*
La saignée n'y est pas toujours nécessaire, & les opiats encore moins, autrement l'on verra paroître une fausse péripneumonie. Détail des symptômes qui se manifestent alors, *ibid.* 292

Autres symptômes que l'auteur ajoute à ceux de Sydenham, *ibid.* 293

Quand la maladie a duré quelque tems, & après les autres évacuations nécessaires, le malade expectore un phlegme, d'abord clair, ensuite jaune, & avec soulagement. La tête devient plus libre, le pouls s'élève, ressemble à celui d'une fièvre inflammatoire; ce qui peut abuser, &c. *ibid.* 294

Raisons des différens état du pouls, de la tête, des poumons, des urines. Conduite qu'il faut tenir. Signes subséquens des urines, *ibid.* 295

N. B. Cette maladie n'est pas inflammatoire. Sydenham a reconnu son erreur à cet égard. La fausse péripneumonie demande le même traitement que la fièvre bilieuse. Inconvénient du retard pour le traitement, *ibid.*

Il faut soigneusement distinguer les deux états de la fausse péripneumonie, 1° celui de crudité & d'obstruction; 2° celui de coction & de suppuration. Ce qu'il faut faire dans ces deux périodes, 296--298

En entretenant bien l'expectoration, on peut espérer une crise vers le quatorze. Il faut ici faire deux observations importantes, 1° plus la matiere expectorée est jaune, plus les acides & les purgatifs sont requis. Inconvénient des alimens animaux. Diète convenable indiquée. Changement du régime quand l'expectoration devient blanche, *ibid.* 299

2° Il ne faut pas trop pouſſer l'expectoration. Conduite, & moyens praticables alors. Inconvéniens à éviter, *ibid.*
On doit quitter les moyens indiqués dès qu'ils ont réuſſi à produire une expectoration convenable. Il faut alors laiſſer prudemment agir la nature. Conduite. Moyens. Changement vers la fin de la maladie, 300
Il faut éviter ſoigneuſement tout ce qui peut faire ceſſer la toux. Danger de cet inconvénient, *ibid.* 301
Conduite qu'il faut tenir s'il eſt malheureuſement arrivé, *ibid.*
Le malade doit être aſſis ſur ſon lit pour expectorer plus aiſément. Il faut éviter les ſueurs; elles ne ſont jamais bonnes avant la coction, &c; elles ſont cependant très-avantageuſes dans cette fiévre, mais vers la terminaiſon, 302, 303
Le paroxyſme, accompagné de froid & de rigueur, ſuivi de ſueur critique, pourra être avantageux. Comment? *ibid.* 304
Fiévre intermittente dans cette maladie. Elle ne mérite d'attention qu'après la fauſſe péripneumonie. Elle tend même quelquefois à abréger la maladie, *ibid.*
La maladie peut alors devenir très-longue. Raiſons priſes de l'âge, de la conſtitution du malade, qui eſt ordinairement aſſez âgé, & du tems où il eſt attaqué de cette maladie. Avantage de la fiévre d'accès dans ces circonſtances, malgré les ſymp-

tômes menaçans. Danger des fébrifuges en ces occurrences, 304--306
Autre fiévre d'accès qui paroît quelquefois fort tard dans cette maladie. Ses inconvéniens. Il faut employer le quinquina pour l'arrêter, en évitant les médicamens alcalins & échauffans, *ibid.* 307
Régime qu'il faut tenir quand la maladie eſt guérie. Comment les ſujets bilieux doivent ſe régler ſur le manger, 308--310

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER DANS CE VOLUME.

[*Le lecteur voudra bien corriger ces fautes essentielles, & suppléer aux inadvertances.*]

Page 172, N. ligne 6, e, *lisez* se.
Ibid. ligne 7, *lisez* faux.
Page 313, ligne 7, ils, *lisez* ces ignorans.
Page 355, *lisez* dispensaire.
Page 360, n° 9, *lisez* vitriolé.

Livres qui se trouveut chez VINCENT.

l'Amputation à lambeau, ou nouvelle Méthode d'amputer les membres; par *Yverdun*, traduction nouvelle, avec des augmentations considérables, tirées des Observations les plus modernes, qui contiennent l'Histoire de la découverte de cette Opération, les jugemens qu'on en a portés, les moyens de la rendre plus sûre, plus simple, plus facile, & d'en tirer tous les avantages possibles; par *Massuet*, in-8°, *Fig.* 4 l.

l'Anatomie d'*Heister*, avec des Essais de Physique, sur l'usage des parties du corps humain, & sur le mêlange de leurs mouvemens; par M. *Senac*, premier médecin du Roi, nouvelle édition augmentée de notes sur les nouvelles découvertes, in-12, 3 vol. *Fig.* 7 l. 10 s.

Description abrégée des Maladies qui regnent le plus communément dans les armées, avec la méthode de les traiter; par M. le Baron de *Van-Swieten*, premier médecin de la Reine de Hongrie, in-12, *petit format*, nouvelle édition, 2 l.

Desmographie ou Description des ligamens du corps humain; par M. *Tarin*, in-8°, *Fig.* 3 l.

Dictionnaire des Pronostics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais événemens dans les maladies; par M. *D. T.* docteur en médecine, in-12 2 l. 10 s.

Dictionnaire du Diagnostic, ou l'Art de connoître les maladies & de les distinguer exactement les unes des autres; par M. *Hélian*, D. M. in-12, 3 l.

Dictionnaire portatif d'Anatomie & de Physiologie, dans lequel on trouve la Description exacte de toutes les parties du corps humain, l'étymologie de beaucoup de termes difficiles, des Réflexions pathologiques & thérapeutiques sur les parties que l'on décrit, la maniere de faire toutes sortes de préparations anatomiques, & l'art de les conserver, avec l'explication physique & méchanique de toutes les fonctions de l'Homme, in-8°, 2 vol. *petit format*, 10 l.

Dictionnaire portatif de Santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies: des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier: des moyens les plus sûrs pour s'en préserver: & des remèdes les plus efficaces pour se guérir: & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin; par M. *L****, ancien médecin des armées du Roi, & M. D. *B****, médecin des Hôpitaux, in-8°, 2 vol. quatrieme édition, 1771, 10 l.

Dictionnaire de Chirurgie, ou tome III du Dictionnaire da Santé, contenant toutes les connoissances, tant théoriques que pratiques, de la Chirurgie; le détail & les usages des meilleurs instrumens, avec la

figure des plus usités ; le Manuel des opérations chirurgicales, à l'usage, non-seulement des étudians en Chirurgie, mais même des personnes charitables qui voudront être utiles aux pauvres. Le tout traité d'après les préceptes des plus grands maîtres, & les ouvrages modernes les plus estimé ; par M. *Sue le jeune*, M^e en Chirurgie, 1 vol. in-8°, *petit format*, *Fig.* 1771, 5 l.

Essai sur les Alimens, pour servir de Commentaire aux Livres diététiques d'*Hippocrate* ; par M. *Lorry*, D. M. P. in-12, 2 vol. 5 l.

Essai sur les Vertus de l'Eau de Chaux, pour la guérison de la Pierre, de M. *Whytt* ; & la méthode de dissoudre la Pierre par la voie des injections, de M. *Bulter*, traduits par M. *Roux*, D. M. P. nouv. édit. in-12, 2 l. 10 s.

Exposition anatomique de toutes les parties du corps humain ; par M. *Winslow*, nouvelle édition faite sur un exemplaire corrigé & augmenté par l'Auteur, à laquelle on a joint de nouvelles figures & tables qui en facilitent l'usage, & la Vie de l'Auteur, in-12, 4 vol. 12 l.

Familles des plantes ; par M. *Adanson*, de l'Académie Royale des Sciences, in-8°, 2 vol. 12 l.

Historia anatomico-medica, sistens numerosissima cadaverum extispicia, quibus in apricum venit genuina morborum sedes ; horumque obviæ fiunt causæ, vel rese-

rantur effectus ; auctore *Lieutaud*, cum observationibus *Portal*, in-4°, 2 vol. 20 l.

Instituts de Chymie de M. *Spielmann*, traduits, par M. *Cadet*, & revus par M. *Devilliers*, in-12, 2 vol. 6 l.

Instructions succintes sur les Accouchemens, en faveur des Sages-Femmes de provinces, faites par ordre du Ministere ; par M. *Raulin*, médecin du Roi, nouvel. édit. in-12, *petit format*, *Fig.* 1770, 2 l.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. in-8°. *Il en paroît un Cahier chaque mois, qui se vend seize sols. On souscrit pour les douze Cahiers par an, 9 liv. 12 s. Le port par la Poste est 4 sols par Cahier, dans toutes les Villes du Royaume, que l'on paie d'avance.*

Le Médecin des Dames, ou l'art de les conserver en santé, in-12, 1771, 3 l.

Le Médecin des Hommes, depuis la puberté jusqu'à une extrême vieillesse, in-12, 1772, 3 l.

Mémoires & Observations de Chirurgie ; par M. *Trécourt*, in-12, 3 l.

Méthode de traiter les plaies d'armes à feu ; par M. *Ramby*, premier chirurgien du Roi d'Angleterre, in-12, 2 l.

Méthode générale d'analyses, ou Recherches physiques sur les moyens de connoître les Eaux minérales ; traduite de l'anglois par M. *Coste*, médecin, in-12, 2 l. 10 s.

Minéralogie, ou Nouvelle Exposition du Règne minéral, ouvrage dans lequel on a tâ-

ché de ranger, dans l'ordre le plus naturel, les individus de ce Règne, & où l'on expose leurs propriétés & usages méchaniques, avec un Dictionnaire nomenclateur, & des Tables synoptiques; par M. *Valmont de Bomare*, in-8°, 2 vol. 10 l.

Nouvelles Observations sur le pouls intermittent, de M. *Cox*, médecin de Londres, pour servir de suite aux *Recherches sur le Pouls, par rapport aux Crises*; par M. *de Bordeu*, D. M. P. in-12, nouvelle édition, 2 l. 10 s.

Opuscules chymiques de M. *Margraf*, publiés & corrigés par lui-même, in-12, 2 vol. 5 l.

Parallèle de la Taille latérale de M. *Lecat*, avec celle du Lithotome caché, in-8°, *Fig.* 6 l.

Pathologie de M. *Gaubius*, traduite du latin en françois, par M. *Sue le jeune*, in-12, 1770, 3 l.

Pharmacopée galénique & chymique de Charras, avec les formules latines & françoises, le Tarif des médicamens, & un Traité extrêmement curieux sur les Eaux minérales, nouvelle édition, augmentée; par M. *Lemonier*, D. M. P. in-4°, 12 l.

Préceptes de Santé, ou Introduction au Dictionnaire de Santé, contenant les moyens de corriger les Vices de son Tempérament, & de le fortifier par le seul secours du Régime & de l'Exercice; ou l'Art de conserver sa santé, & de prévenir les Maladies, 1 vol. in-8°, *petit format*, 1772, 5 l.

Précis de Chirurgie pratique, contenant l'hiſtoire des Maladies chirurgicales, & la maniere la plus en uſage de les traiter, & que ſuivent aujourd'hui les plus grands Chirurgiens, avec des Obſervations & Remarques critiques ſur différens points; par M. *Portal*, in-8°, 2 vol. *Fig.* 10 l.

Précis de la Médecine pratique, contenant l'hiſtoire des Maladies, avec des obſervations ſur les points les plus intéreſſans; par M. *Lieutaud*, médecin des Enfans de France, troiſieme édit. augmentée, in-8°, 2 vol. 10 l.

Principes de Médecine de M. *Home*, traduits du latin en françois; par M. *Gaſtellier*, D. M. auxquels on a joint un extrait d'un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé *Expériences & Obſervations de Médecine*, traduit de l'anglois, in-8°, *petit format*, 1772, 5 l.

Recherches ſur les différens mouvemens de la matiere électrique, dédiées à M. l'abbé *Nollet*; par M. *Dutour*, de l'Académie Royale des Sciences, in-12, *Fig.* 3 l.

Recueil des Remèdes faciles & domeſtiques choiſis, expérimentés & très-approuvés pour toutes ſortes de maladies internes & externes, & difficiles à guérir; par Madame *Fouquet*, in-12, 2 vol. derniere édition, 5 l.

Recueil ſur l'Electricité médicale, dans lequel on a raſſemblé les piéces publiées ſur les moyens de guérir en électriſant les malades, ſeconde édition, in-12, 2 vol. 5 l.

Théorie nouvelle du Flux menſtruel, & curation des maladies de la tête, de M. *Robert Emitt*, médecin, in-12, 2 l.

Traité Analytique des Eaux minérales en général, de leurs propriétés, & de leur uſage dans les maladies, fait par ordre du gouvernement; par M. *Raulin*, médecin du Roi, in-12, 1772, 2 l. 10 ſ.

Traité complet de la Gonorrhée virulente des hommes & des femmes, & la maniere de la traiter, &c. ſuivi d'un Mémoire ſur un inſtrument pour tirer l'urine de la veſſie; par M. *Daran*, chirurgien du Roi, in-12, *Fig.* 2 l. 10 ſ.

Traité des maladies des Femmes en couche, avec la méthode de les guérir, fait par ordre du Miniſtere; par M. *Raulin*, médecin du Roi, in-12, 1771, 2 l. 10 ſ.

Traité d'Oſtéologie, dans lequel, après la deſcription exacte des Os & l'explication de leurs mouvemens, on indique les inſertions des Muſcules, l'attache des Ligamens & des Cartilages, le cours des Vaiſſeaux & des Nerfs; par M. *Bertin*, D. M. P. in-12, 4 vol. *Fig.* 10 l.

Les Vapeurs & Maladies nerveuſes, hypochondriaques ou hyſtériques, reconnues & traitées dans les deux ſexes, traduites de l'anglois de M. *Whytt*: on y a joint l'Expoſition anatomique des Nerfs par M. *Monro*, & l'Extrait des principaux Ouvrages ſur cette matiere, in-12, 2 vol. *Fig.* 6 l.